



3 1761 04009 1407







*POÈSIES*  
DE LAINEZ.

UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

# POËSIES

DE

LAINES; ALLIANCE

111



A LA HAYE,  
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

---

M. DCC. LIII.

PQ

1814

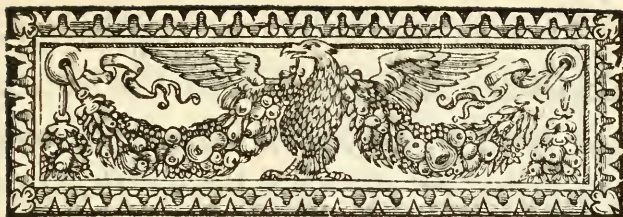
L45A17

1753

604401

22.3.55





## AVERTISSEMENT.

**L**a fallu vivre avec Lainez dans la plus grande familiarité, pour lui dérober les Pièces que l'on publie aujourd'hui. Un Amateur éclairé des Beaux-Arts, Ami intime de ce Poëte, & Possesseur de la plus grande partie de ses Ouvrages, m'en a remis le Manuscrit. C'est à ce Citoyen zélé, si connu dans le Monde littéraire par un Monument immortel (a); c'est à lui seul qu'on est redevable des Poësies d'un homme singulier, dont le nom seul a toujours intéressé.

---

(a) Le Parnasse François, exécuté en Bronze.

*Les Vers heureux, & les Pensées ingénieuses dont la plupart des Pièces de Lainez sont remplies, doivent le mettre à côté des Chapelles & des Chaulieux. Il a leur style léger & naturel, quelquefois il a plus de force & d'enthousiasme.*

*Il est bon de sçavoir qu'il n'avoit point d'autre Porte-feuille que sa mémoire. Il récitoit volontiers ses Vers dans des sociétés qui lui plaisoient; mais il ne les répétoit plusieurs fois qu'aux Personnes qu'il estimoit particulièrement; & lorsqu'on s'avisoit de les lui demander par écrit, il faisoit ordinairement cette réponse: Est-ce que j'écris moi!*

*Outre ses Poësies enjouées & badines, il a laissé quelques Epigrammes assez mordantes: il ne s'est pas toujours occupé à chanter Bacchus & l'Amour.*

*On peut dire en général, sans trop risquer d'être démenti, que les morceaux que*

nous avons de lui, sont autant de tableaux dont le dessein est original & le coloris fort vif. Ce qui reste doit faire beaucoup regretter ce qui a été perdu. Du caractère dont étoit ce Poète, il est encore étonnant qu'on ait sauvé tant de choses du naufrage.

Il y a lieu de penser que la difficulté qu'il avoit à se contenter sur ses productions, l'a empêché de les faire imprimer lui-même; bien différent de plusieurs Auteurs qui ne nous font pas grace d'un Madrigal, & dont les trois ou quatre Volumes pourroient, sans injustice, être réduits à un seul. Il regardoit sans doute ses Vers avec indifférence, & comme un badinage de société; leur destination étoit de récréer quelques Amis, sans se montrer au grand jour. Mais il se trompoit, il étoit né Poète, & pouvoit, comme un autre, se faire un grand nom.

Lainez a vécu familièrement avec La Fontaine & surtout Chapelle, dont le caractère avoit beaucoup de rapport avec le sien ; il étoit fort estimé de Monsieur De Lisle, célèbre Géographe, & possédoit si bien la Géographie lui-même, qu'il a été consulté plus d'une fois par le Neveu de Monsieur De la Reinie, Monsieur Du Tralage, qui a passé une partie de sa vie à rassembler les Cartes les plus curieuses & les plus fidèles, dont il a fait ensuite présent à la Bibliothèque de Saint Victor.

On compte parmi les Ouvrages perdus de notre Poëte, une Epître à Baile, qui, dit-on, étoit remplie de beautés ; un Poëme, d'environ six cens Vers, sur les Campagnes de CHARLES XII, dont il reste quelques fragmens ; une Traduction de Petronne, & plusieurs Pièces fugitives.

Suivant un des plus ingénieux Criti-

ques du tems (a) , les Vers de Lainez tiennent du caractère de ce Poëte : ils sont vifs , libres & voluptueux , quelques uns même sont libertins & caustiques.

Despreaux , ce Juge sévère , estimoit Lainez. Il n'est pas moins glorieux pour lui , que Monsieur De Voltaire l'ait jugé digne d'entrer dans la Liste des Auteurs célèbres du Siècle de LOUIS XIV. On a , dit-il , quelques Vers très-heureux de Lainez , mais en petit nombre.

Je ne m'étendrai pas davantage sur le caractère & le mérite des Poësies que je donne aujourd'hui. Assez d'autres , sans moi , ont mis de longues dissertations à la tête des Ouvrages qu'ils ont publiés. Rarement lit - on cette Prose immense & ces Notes multipliées qui grossissent un Vo-

---

(a) Lettres sur quelques Ecrits , &c. par Monsieur Fréron , tome IV.

x      AVERTISSEMENT:

*lume sans le rendre plus intéressant : deux  
mots d'instruction ne peuvent jamais dé-  
dommager de l'ennui que cause un infati-  
gable Commentateur.*



*V I E*

DE LAINEZ.

THE


DEVELOPMENT





# V I E

## D E L A I N E Z.


**A**LEXANDRE LAINEZ, naquit à Chimay, Ville du Hainaut, vers l'an 1650 : son Pere l'envoya à Rheims où il fit de bonnes Etudes. Ses dispositions pour la Poësie & son esprit enjoué lui donnerent entrée dans les meilleures Maisons du Pays, où, jeune encore, il se fit connoître pour un aimable Convive. Après son cours d'Etudes, il vint à Paris, & trouva moyen d'entretenir des liaisons avec le Chevalier *Colbert* qui l'engagea à le suivre à l'Armée; ce Chevalier aimoit les Belles-Lettres, & cherchoit toutes les occasions de faire des progrès dans l'Art de la Guerre, il prioit souvent notre Poëte de lui lire les endroits les plus remarquables de *Tite-Live* & de *Tacite*.

*Lainex*, grand amateur de sa liberté, &

curieux de voyager , quitta le Chevalier pour parcourir toute l'Europe & une partie de l'Asie. Après quatre années d'absence , il revint dans sa Patrie ; mais sa médiocre fortune ne lui permit pas de mener une vie fort heureuse. Dans ce tems-là il lui arriva une aventure singuliere qui mérite bien d'être rapportée : M. De Louvois donna ordre à Monsieur l'Abbé *Fautrier* , Intendant du Hainaut , d'arrêter quelques Libelles qui se distribuoient sur les Frontieres de la Flandre , & surtout de faire des efforts pour en découvrir les Auteurs. On dit à Monsieur l'Intendant , qu'il y avoit à Chimay un homme enfermé dans une Maison sans en sortir & qui écrivoit sans cesse. Monsieur *Fautrier* se transporta lui-même sur les lieux , & fit investir , par un détachement , la Maison où demeuroit *Lainex*. On se faisit de tous ses Papiers : le Poëte restoit tranquile , protestant qu'il étoit incapable de rien écrire contre le Gouvernement. La visite faite , Monsieur *Fautrier* ne trouvant dans les Papiers de *Lainex* que des Relations de Voyages , & des Vers

charmans , l'embrassa sur le champ , lui témoigna sa surprise sur le triste état dans lequel il le trouvoit , & lui proposa de le suivre à Maubeuge , lieu de sa résidence. Notre Auteur lui objecta qu'il n'avoit point d'habit. *Montez dans mon Carosse* , reprit l'Abbé , *vous aurez dans trois jours tout ce qui vous sera nécessaire.*

Quelque tems après il revint à Paris , & partit ensuite pour la Hollande , dans le dessein d'y voir le célèbre *Bayle*. Il fit aussi un Voyage en Normandie , & s'arrêta à Caën où il vit Monsieur *Foucault* qui en étoit l'Intendant , il dîna plusieurs fois chez lui & le fit rester à table plus qu'il ne vouloit. Il eut occasion dans ce Pays de connoître Monsieur *De Verriere* , homme aimable , Poëte ingénieux & délicat.

Personne n'a eu la conversation plus vive & plus agréable que *Lainex* , il l'animoit par les faillies les plus plaisantes , & se les permettoit de tout genre.

Plein d'érudition, il possédoit parfaitement le Grec , le Latin , l'Espagnol & l'Italien. Il nous reste de lui un Poëme Grec à la

louange d'*Homere* : on dit même, qu'il sçavoit les beaux endroits des plus fameux Auteurs qui ont écrit dans ces quatre Langues. Bon Politique & profond dans la connoissance des Intérêts des Princes, il assistoit aux Assemblées qui se tenoient chez le Comte *De Lyonne*, où il étoit fort question des Affaires de l'Europe; & lorsque *Lainez* parloit, tout le monde l'écoutoit attentivement. Géographe & Philosophe, il avoit examiné avec soin la situation des Pays qu'il avoit parcourus, & s'étoit encore plus appliqué à connoître les mœurs des Peuples qui les habitoient. Doué d'une mémoire heureuse, & né pour goûter le plaisir de la Table & pour le faire goûter aux autres, il y passoit souvent des nuits entières : le Vin de Champagne l'entretenoit dans une vivacité aimable & lui fournissoit les pensées les plus brillantes. Il passoit le reste de son tems dans les Bibliothèques. Un de ses Amis, après un Repas de douze heures, le voyant entrer dans la Bibliothèque du Roi, en parut surpris : il étoit huit heures du matin, & c'étoit

c'étoit pour y rester jusqu'au soir ; Lainez compofa fur le champ ce Distique Latin :

*Regnat nocte Calix , voluntur Biblia mane  
Cum Phæbo , Bacchus dividit imperium.*

Ce Poëte étoit grand mangeur : après un fort long repas , on lui demanda , en le voyant remettre à Table une heure après , s'il n'avoit pas dîné ? il répondit gravement , *est-ce que mon estomac a de la mémoire ?* Malgré cela , il étoit maigre & agile , & grimpoit facilement sur les arbres les plus hauts. Un gros Abbé se promenoit un jour avec lui dans la Forêt de Fontainebleau ; Lainez s'impatientant de sa marche lente & mesurée , trouve un chêne , chemin faisant , & monte dessus ; l'Abbé arrive tout essoufflé au pied de l'arbre , & dit : *je te vois Lainez , & moi aussi* , répondit le Poëte , *comme un Oiseau qui regarde un Bœuf.*

Notre Auteur , fidele à ses Amis , ne manquoit jamais un rendez-vous. Voici ce qui lui arriva à Fontainebleau : Monsieur *De la Faye* , Capitaine aux Gardes , ayant

l'honneur de se promener avec M. LE DUC, vit passer Lainez; Monseigneur, dit Monsieur De la Faye, voilà l'homme dont vous avez entendu parler tant de fois. M. LE DUC voulut parler à Lainez; alors Monsieur De la Faye fut à lui pour lui faire part de la volonté du Prince. Le Poëte vint faire sa révérence; M. LE DUC le pria à souper avec lui le soir même: Monseigneur, dit-il, d'un air respectueux, *six personnes m'attendent à l'Image Saint Claude; Votre Altesse auroit mauvaise opinion de moi, si je manquois de parole à mes Amis.*

Madame la Comtesse De Verue engagea le même Monsieur De la Faye & Monsieur Lasseré Conseiller au Parlement, à lui faire connoître un homme si singulier. Ces Messieurs inviterent le Poëte; il leur répondit, qu'il étoit retenu pour quelque tems: *j'aurai pourtant l'honneur, ajouta-t-il, d'aller tel jour chez Madame la Comtesse; mais je reste à Table jusqu'à onze heures au Cabaret de la Pantouffle.* Madame De Verue, voulant voir absolument Lainez, lui envoya, à l'heure marquée son Carosse, le

Poëte prit congé de ses Amis , & partit. L'accueil gracieux qu'on lui fit dans cette Maison , & la bonne Compagnie, le mirent de très-belle humeur ; il récita plusieurs de ses Vers ; un de nos plus célèbres Académiciens lui dit gracieusement : *Monsieur , pourquoi un homme comme vous ne demande-t-il pas à entrer dans l'Académie ? Eh , Monsieur ,* lui répondit fierement *Lainex , qui seroit votre Juge ? bon mot , hardi & plaisant.* La séance finie , Madame la Comtesse pria Messieurs *De la Faye & Lasseré* de reconduire *Lainex* : mais au milieu de la rue de Taranne , le Poëte leur dit : *Messieurs , je crois que les volontés sont libres ?* Sans contredit , lui répondirent-ils. *Eh bien faites arrêter le Carosse , je vais descendre.*

Quand on vouloit faire rester *Lainex* dans une Maison , contre sa volonté , son refrain ordinaire étoit : *l'homme est né libre.* Entêté de cette maxime , il la suivoit jusques dans la façon de s'habiller , méprisant par excès l'usage & les modes.

A l'égard de ses Vers , il ne les vouloit donner à personne , il se conténoit de les

réciter d'un ton moitié tragique & moitié plaisant. On les lui faisoit répéter plusieurs fois pour les retenir ; ce qui étoit cause que souvent on en altéroit les expressions. *Je serai obligé, disoit-il, de fonder un Hôpital pour mes pauvres enfans estropiés.*

On vint lui dire, que deux de ses Vers que voici :

La débauche le fuit,  
La volupté le fuit.

avoient fourni à un de ses Amis la matière d'un Volume ; *c'est un drôle, dit-il, qui a pris une goutte de mon essence pour mettre dans un muid d'eau.*

Un jour il rencontra son Ami *Moreau* le Musicien, qui passoit dans la rue Saint Jacques pour aller donner une leçon. Entrons, dit-il, un moment à *la Barre-Royale*, nous y boirons d'un excellent Vin nouvellement arrivé. Ce qui fut dit, fut fait : Après la première bouteille, le Musicien descend pour en demander une seconde ; dans le même moment, *Moreau* voit passer deux Maîtres-à-Danser de sa connoissance,



il les invite à monter ; ceux-ci fans se faire trop prier , mettent pied à terre , attachent leurs chevaux & courent trouver *Lainex* ; ils furent si charmés de sa conversation , qu'ils déjeûnerent jusqu'à six heures du soir. Leurs chevaux , las d'attendre , se débriderent & entrèrent dans une chambre de la Servante , où ils défirent les lits & mangerent la paille.

Les grands repas où se trouvoit *Lainex* , sur-tout chez Monsieur le Marquis *De Livry* , Premier Maître-d'Hôtel du Roi , abrégèrent beaucoup ses jours ; il mourut le 18 Avril 1710 , âgé d'environ soixante ans , il fut enterré à Saint Roch.

Une imagination vive & bouillante ; un goût décidé pour le plaisir , l'étude , & l'indépendance ; un grand mépris pour la fortune ; tout a semblé concourir à en faire un homme singulier.

Monsieur *Titon du Tillet* , qui a beaucoup vécu avec ce Poëte , & qui connoissoit mieux que personne son mérite , lui a rendu les honneurs du Parnasse. Il a fait exécuter son Médaillon. On voit , au

revers , trois Couronnes ; la premiere , de lauriers ; la seconde , de Mirthes ; & la troisiéme , de pampres. On lit autour cette legende :

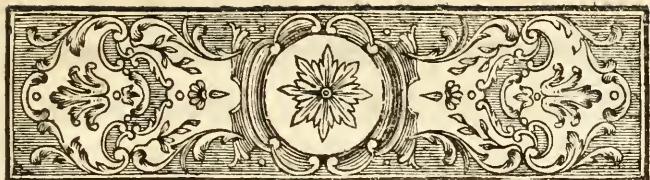
*Je les mérite toutes trois.*



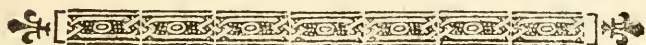
POÈSIES  
DE LAINEZ.

2318504

2318504



POÉSIES  
DE LAINEZ.



POÉSIES  
ANACRÉONTIQUES.

---

LES PRESSEIRS  
DE CHAMPAGNE.



A Fable, entre mille Plaisirs  
Et mille Flots badins conduits par des  
Zéphyrs,

Fit naître une VÉNUS, de l'écume de l'Onde :  
Que la Grèce murmure, ou que la Fable gronde ;  
La Champagne, le verre en main,  
A l'aspect des Pressoirs que sa liqueur inonde,  
La fait naître aujourd'hui de la mousse du Vin.

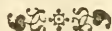


SUR UNE BELLE JOURNÉE  
D' A U T O M N E .

QUE vois-je à mon réveil !  
Un Ciel en feu tout à coup change :  
Que devient à l'instant cet affreux appareil  
D'un Dieu qui gronde ou qui se vange ?  
Le nuage craintif fuit devant le Soleil,  
Au souffle d'un Zéphyr, un Aquilon se range.  
Ou V É N U S en ce jour  
Fait un nouveau frere à l'Amour,  
Ou B A C C H U S fait Vendange.

J O U I S S A N C E .

COulez , coulez sans bruit , favorable rideau ;  
Faites prendre au grand jour les traits de la nuit même.  
L' A M O U R a quitté son bandeau ,  
Il voit à plein tout ce qu'il aime  
Sous le secret de son flambeau.  
Que de jeux ! que d'efforts dans sa tendresse extrême !  
Dix fois je l'ai vû du tombeau  
Remonter , plein de gloire , à sa grandeur suprême :  
L' A M O U R content est un peu blême ,  
Mais il est beau.



# LA NON-JOUISSANCE

## VOLUPTUEUSE.

*O*Ui, qui mène à grand bruit à des faveurs dernières,  
 Lit, où languit l'AMOUR dans les bras du devoir,  
 Crisperçans, qui charmez *Clément* (a), & la *Le Noir* (b),  
 Bannissez loin d'ici vos images grossières.

Venez, tendre desir,

Venez posséder ce que j'aime :

Jouissez à loisir ;

N'allez point, dans l'instant de votre ardeur extrême,  
 Vous détruire vous-même.

Badinez, folâtrez à l'ombre du plaisir.

Lèvre amoureuse,

Ranimez tous vos feux ;

Langue voluptueuse,

Sous une dent flatteuse,

Faites revivre tous vos jeux :

Des Pigeons de Cythere imitez les tendresses ;

De *FONTEVRAUT* naissant surpassez les caresses.

Ecartez-vous, plaisirs parfaits,

Je ne veux point de vos bienfaits.

Un moment de jouissance

Voit naître & finir vos souhaits ;

Le badinage a pour moi plus d'attraits ;

Quand il veut, il commence,

Et ne finit jamais.

(a) Accoucheur renommé.

(b) Fameuse Sage-Femme.



## E L O G E

## DU VIN DE CHAMPAGNE.

Quelle odeur passagere

M'annonce un Vin délicieux ?

Coulez, coulez, esprits, parfumez tous ces lieux ;

Venez jouer, venez lutter dans la fougere,

Venez d'un air victorieux,

Au doux frémissement d'une mousse légère,

Triompher à mes yeux.

Je vous vois, je me rends, chers Enfans de Champagne,

Versez dans mon esprit mille agrémens divers,

Et lorsqu'un faux brillant regne dans l'Univers,

Qu'un bon goût qui vous accompagne,

Voyage avec *Chapelle Eleve de Montagne*,

Et qu'il vienne en passant badiner dans mes Vers.

## V O Y A G E

## D'APOLLON ET DE BACCHUS.

A P O L L O N & B A C C H U S,

Parmi les Flaccons & les Luths,

Aujourd'hui m'ont juré qu'ils alloient en Champagne,

Et qu'ils n'abandonneroient plus

Haut-Villé, Rheims & la Montagne.



Grands Dieux ! si vous voulez ranimer nos Concerts ,  
 Souvenez-vous d'être fidèles ;  
 Sans votre feu divin , tout languit dans nos Vers ,  
 Dans nos Chanfons & dans nos Airs ,  
 Hélas ! si vous manquez , plus de Chanfons nouvelles.

G A I T É  
 D E L A I N E Z.

CHarmant Salon , Vûe agréable (a) ,  
 Vous m'offrez , fans soin , fans fouci ,  
 Tous mes meilleurs Amis à table.  
 Plaisirs , accourez tous ici.

Qu'une Muse badine  
 Vienne , le verre en main ,

Nous montrer comme on boit ce délicieux Vin.

Et vous , Raifon chagrine ,  
 Adieu jufqu'à demain.

(a) Notre Poète fut conduit , par plusieurs de fes amis , dans une Maifon fur le Quai de Conti : un Salon qui en dépend , & dont la vûe est très-belle , lui donna occafion de faire ces Vers.



---

## ACOMMODEMENT AVEC LA RAISON.

QUoi! toujours, Raison trop sévère,  
Tu t'opposes à mes desirs,  
Et viens troubler tous mes plaisirs!

Vois-tu cette Bougie, imite sa lumière:  
Elle anime nos jeux & ce charmant repas,  
Eclaire mes plaisirs & ne les trouble pas.

---

## SUR UN CYGNE

*Auquel l'Auteur jetoit du pain, en se prome-  
nant le long du Canal de Fontainebleau.*

CYgne voluptueux,

Veux-tu sçavoir, entre nous deux,  
Pourquoi je t'aime?

Tu vis libre avec mille attraits,

Tu bois sans contrainte à longs traits,

Cygne, je bois, je vis de même;

Et BACCHUS viendrait chez *Rousseau* (a)

Régler sur mes plaisirs la volupté suprême,  
Si j'avois pour goûter un Champagne nouveau,  
Ce col, qui ne te sert que pour boire de l'eau.

---

(a) Fameux Marchand de Vin.



---

SUR LA TOCANNE,  
VIN DE PRIMEUR.

AH, que je suis content de mon Amour nouvelle !  
 Que de charmes ! que d'agrémens !  
 Elle est jeune , brillante , aimable & naturelle ,  
 Et , quoique peu fidelle ,  
 La Volage fait mille Amans ,  
 Qui , sans être jaloux , n'ont du goût que pour elle ;  
 Qu'elle enchante dans ce repas !  
 Qu'elle fait entre nous une agréable guerre !  
 A tant d'attraits , à tant d'appas ,  
 Quoi ! vous ne la connoissez pas ?  
 Voyez-la briller dans mon verre.

---

CONVALESCENCE.

BACCHUS venoit m'offrir un essai de Tocanne ;  
 Il voit la fièvre , & *Chambon* (a) sur mon lit ,  
 Prêt à me faire prendre un breuvage profane ;  
 A cet aspect , ce Dieu frémissant de dépit ,  
 D'un coup de Tyrse qu'il rompit ,  
 Renverse & bouillon & pufanne ;  
 Parmi ce fracas & ce bruit ,  
 La fièvre sort , le frisson fuit ,

---

(a) Medecin , ami du Poëte.

*Lainez s'éveille.*

Un Ris, un Jeu folâtre, un Satyre badin,  
 Lui font baiser une bouteille,  
 Et tandis qu'ils versent le vin,  
 Une Santé vermeille  
 Lui met le verre en main.

## L A S A L A D E E P I C U R I E N N E.

DAns les bras de l'Hyver, la Nature endormie,  
 S'éveille au bruit railleur d'un ZÉPHYRE badin,  
 Et confuse, à l'aspect d'une telle infamie,  
 S'enfuit sur une couche amie  
 D'un jeune Jardinier blondin.  
 Pour prix des premières fleurettes,  
 On voit naître dans un clin d'œil,  
 Baume, Cresson, Raves, Civettes,  
 Pimprenelle, Estragon, Angélique & Cerfeuil,  
 La froide Capucine, avec la crête blonde  
 S'échauffe & s'anime à son tour;  
 Le Pourpier sur sa feuille ronde,  
 Malgré l'avarice qui gronde,  
 Etale sans frayeur tout son or au grand jour.  
 Le nouvel *Epicure*,  
 Qui par tendresse pure,  
 Suivoit ces Amans pas à pas  
 Le long d'un ruisseau qui murmure,

*ANACRÉONTIQUES.*

9

Vous offre, *IRIS*, dans ce repas  
Quelques fruits de leur aventure ;  
Le reste n'a que trop d'appas.

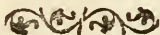
Mais on sçait ce que font dans un champ de verdure  
Le *Badinage* & la *Nature*,  
Quoiqu'on ne vous le dise pas.

---

**B A I N S**

*DE LA PORTE SAINT-BERNARD.*

**C**Oquettes, dont l'esprit n'a pour règle certaine  
Qu'un caprice, enfant du hazard ;  
Quel est le charme de la Seine,  
Qui tous les Etés vous entraîne  
Vers cette *Porte SAINT-BERNARD* ?  
L'Amable Blonde de la Saône,  
La plus vive Brune du Rhône,  
Sur ce point s'accordent sans bruit  
Avec la plus froide Matrone.  
Ce même esprit qui vous conduit  
Malgré *SAINTE-SULPICE* & son Prône,  
Ne vous mene-t-il point dans ce charmant réduit,  
Pour y voir à plaisir le Thrône,  
Où brille un Amour qui séduit  
Tous les Sectateurs de *Pétrone* ?



## L A I N E Z

*Se promenant dans un Parterre , avec une  
jolie Femme.*

T U viens regner ici dans l'Empire de FLORE :  
Tu fais bien , car sans toi rien ne pourroit éclore.  
Mais que dis-je ! Non , non. Les fleurs , à ton aspect ,  
Rentrant dans leurs boutons, par crainte & par respect,  
    En un moment vont disparaître.  
Celles à qui ton tein , donne sans cesse l'être ,  
    Leur font honte par leur émail ,  
Et leur tête se cache au fond d'un verd camail.  
    Timides fleurs , c'est assez rendre hommage.  
    Paroissez , reprenez courage.  
Pour vous faire affronter l'éclat du plus beau tein ,  
    Je vais vous arroser de vin.

## P R I E R E A B A C C H U S ,

*Pour obtenir une bonne Vendange.*

G R A N D Dieu, des plus beaux Arts le plus digne Patron,  
Si ta vendange est comme la dernière,  
    Du *Genest* (a) & *Cheron*,  
    Jouïront d'un même ton :

(a) Grand Joueur de Guitarre.

Le Moine (b), de Saint-Luc, aimera la maniere ;  
 La flûte de Philbert, va céder au clairon  
 Qui charme l'Habitant d'une affreuse Taniere ;  
 Dumesni (c), fredonnant les Vers de Campistron,  
 Ira sur le Pont-Neuf planter une Banniere ;  
     Couperin (d) haira Chamboniere,  
     Jonquet, Dufour & Bastaron (e),  
 Dans un mois vont chanter comme à SAINT JEAN-  
     LE-ROND ;  
     Boileau va devenir Liniere (f).  
 Grand Dieu, pour éviter un si sensible affront,  
 Accorde à la Champagne abondance plénier.

## I N V O C A T I O N

## A U S O M M E I L.

Sommeil, si tu m'es favorable,  
 D'un Lit, d'un Buffet, d'une Table,  
 Je vais te faire autant d'Autels ;  
 Et ton nom par mes chants, devenu respectable,  
 N'aura plus de jaloux que chez les Immortels.

(b) Fameux Joueur de Thuorbe, instrument négligé à présent.

(c) Excellent Acteur de l'Opéra.

(d) Louis Couperin devoit sa fortune à Chamboniere. Voyez le Parnasse François, Article des Couperins.

(e) Trois belles Voix de la Musique du Roi.

(f) Poëte du Tems, qui faisoit des Couplets impics.

Mais que vois-je , & quel train aujourd'hui t'accompagne !

Que font autour de toi tous ces tristes Esprits ,  
 D'un Tabac , qui t'enfume aux Poëles d'Allemagne ,  
 D'un ail , qui t'empoisonne aux Sciestes d'Espagne !  
 Quitte , quitte des lieux qu'un faux goût a flétris.  
 Sommeil , transporte-moi sur des Côteaux chéris ,  
 D'où je puisse revoir , & Rheims & la Montagne ;  
 Fais-moi boire à longs traits sous des pampres fleuris ;  
 Enleve en Circassie , une jeune Compagne ,  
 Qui mêle cent baisers , doux , ardens , attendris ,  
     Parmi tes Pavots favoris ,  
     Et ma Tocanne de Champagne.

## P R I N T E M S .

C Es jours passés aux Thuilleries ,  
 Promenant sans règle & sans choix  
 Mon amour & mes rêveries ;  
 J'entendis dans un petit Bois  
 D'ormeaux & d'épines fleuries ,  
 Quelques tons languissans d'une amoureuse voix.  
 J'écoutai cette voix , & je crus la connoître.  
 Ravi même d'un son doux , uni , tendre , fin ,  
     Je crus que ce ne pouvoit être  
     Que la charmante *Normandin*. (a)

(a) Nièce & Eleve de *Lambert*.



Mais quand je vis l'Amour par un battement d'aîle  
 Unir deux Rossignols sous un feuillage verd ,  
 Qui dans leur ardeur mutuelle ,  
 Mêloient aux doux accens imités de *Lambert*  
 Quelqu'autre leçon naturelle ;  
 Un mécontentement secret ,  
 Me fit connoître avec regret ,  
 Qu'un Rossignol pouvoit chanter aussi-bien qu'elle ,  
 Et qu'il étoit bien moins rebelle.

## C A P R I C E .

G Rands Dieux ! qu'avez-vous fait de cette humeur  
 coquette  
 Qui charmoit la Terre & les Cieux !  
 Avez-vous oublié qu'en Arcadie , en Crète ,  
 Et dans mille autres lieux ,  
 Une faveur ne coûte aux Dieux  
 Qu'une simple fleurette ?  
 A ces mots je vous vois tristes , confus , troublés.  
 Quoi ! vous ne sçavez plus cet Art si doux , si tendre ?  
 Entrons , CLIMENE , dans ces blés ,  
 Nous pourrons le leur apprendre.



## P R I E R E

## A U N E C T A R.

**C**Harmant Nectar, pour soulager mes peines,  
 Allez adoucir la rigueur  
 De l'objet qui fait ma langueur ;  
 Coulez dans ses aimables veines.  
 Quel sera mon bonheur  
 Si vous servez mes amourettes !  
 Si comme vous, par des routes secrettes,  
 Je puis trouver le chemin de son cœur.

## C O N S O L A T I O N

## D E L A

## P E R T E D U P R I N T E M S :

**B**Ergers, je viens bannir vos regrets, vos soupirs,  
 Et pour vous consoler de l'absence de FLORE,  
 Venez voir avec moi régner tous les plaisirs.  
 Accourez, venez voir éclore,  
 Sous les pas de l'AMOUR,  
 Tout ce que le Printems & la brillante AURORÉ  
 Sement des fleurs en un beau jour.

*CHANSONS*

TENDRES

ET GALANTES.

W. VAN DER WERF  
1871



# CHANSONS

## TENDRES ET GALANTES.

---

### *LA MÉPRISE.*

CHANSONS, que la Table a vû nâître,  
 Vous avez cru peut-être  
 Que BACCHUS vous donnoit le jour.  
 BACCHUS, sa suite a beau paroître,  
 L'ingrate IRIS n'est plus ce qu'elle devoit être ;  
 Ma voix, ni mon esprit n'ont plus le même tour.  
 Hélas ! Chançons, je commence à connoître  
 Que vous étiez les Enfans de l'AMOUR.

---

### *LE SONGE.*

L'AURORE à peine ouvroit les Cieux,  
 Qu'un songe officieux  
 Me mit entre les bras une jeune inhumaine.  
 Qu'il m'a dans un instant étalé de trésors !  
 Quels feux ! quels plaisirs ! quels transports !  
 Que je serois heureux, CLIMÈNE,  
 Si je veillois comme je dors.



## LE POUVOIR DE L'AMOUR.

UN Ruiffeau m'endormoit en tombant dans la Seine ;  
 Mille Oifeaux m'éveilloient, & ranimoient ma Veine ,  
 Une Aurore naiffante éclairoit un chemin ,  
 D'où le ZÉPHYRE & FLORE, avec leur douce haleine,  
 Faifoient néger fur moi la Rose & le Jasmin.  
 J'apperçus tout à coup la beauté que j'adore ,  
     J'oubliai les Ruiffeaux ,  
     Je n'ouis plus d'Oifeaux ,  
     Je ne vis plus de FLORE ,  
 De Roses , de Jasmins , de ZÉPHYR , ni d'AURORE.

## CHANSON PASTORALE.

DANS nos bois, dans nos champs, parmi cette verdure,  
     Nous vivons, nous aimons fans fard ,  
     Sans caprice & fans art ;  
 Nous ne cherchons, PHILIS, qu'à fuivre la nature.  
 Si le Rossignol chante un air tendre & touchant ,  
     Ou si la Fauvette foupire ,  
     Nous suivons le penchant  
         Que nous inspire  
     La douceur de leur chant :

S'il paroît quelques Tourterelles,  
 Nous gémissons, nous badinons comme elles ;  
 Enfin charmés de mille Oiseaux,  
 Et les prenant tous pour modèles,  
 Nous allons jusques aux Moineaux.

## P R I N T E M S.

Q U E tout refleurisse  
 Dans ce beau séjour,  
 Jonquille & Narcisse ;  
 Que tout rajeunisse  
 Aux yeux de l'Amour.  
 Que la Faveur repose  
 Dans les bras du Loisir ;  
 Que F L O R E , sur la rose,  
 Pour elle seule éclore,  
 Vienne avec le Plaisir,  
 Couronner le Z É P H Y R.

## C H A N S O N

*Sur un Homme qui aimoit à parler d'Histoire,  
 de Nouvelles, & le plus souvent à table.*

J'Aime à chanter, à rire, à boire,  
 Du reste ne m'en parlez pas.  
 Quoi ! toujours la Fable ou l'Histoire,

20 *CHANSONS TENDRES, &c.*

Les Rois, les Héros & leur Gloire  
Viennent troubler la douceur d'un repas !  
J'aime à chanter, à rire, à boire,  
Du reste ne m'en parlez pas.

---

*L' E M B A R R A S.*

**J**E suis embarrassé plus que l'on ne peut croire.  
Vous demandez une Chançon ;  
I R I S, chanterai-je la gloire  
De B A C C H U S ou de C U P I D O N ?  
Vous n'aimez pas le vin, l'Amour vous épouvante.  
Que voulez-vous donc que je chante ?

---

*F R A G M E N T*

*D'une Cantate sur la Convalescence du  
fameux Lambert, Beau-pere de Lully.*

**T**YRCIS, que tes douleurs nous ont causé d'allarmes !  
Le Badinage a soupiré,  
Les Plaisirs ont versé des larmes,  
Les Ris & les Jeux ont pleuré.  
**T**YRCIS, que tes douleurs nous ont causé d'allarmes !  
L'Amour en deuil s'est retiré,  
L'esprit a perdu tous ses charmes,  
Le faux goût seul a respiré.  
**T**YRCIS, que tes douleurs nous ont causé d'allarmes !



# BOUQUETS.





# BOUQUETS.

---

## BOUQUET

POUR MADAME

*LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.*

**L**E ZÉPHYRE mouillé de pleurs ;  
 Que répand la naissante AUREORE,  
 A Trianon cueilloit des fleurs,  
 Dont il faisoit présent à FLORE ;  
 L'AMOUR, qui par hazard folâtroit dans ces lieux,  
 Enleve en badinant la corbeille à leurs yeux.  
 Fleurs, dit-il, allez voir une aimable Princesse :  
     FLORE, par son attouchement,  
 Vous donne de l'éclat, un tein vif & charmant ;  
 Mais allez où vous méne une pure tendresse.  
     ADELAÏDE, en un moment,  
 Par sa beauté, par sa jeunesse,  
 Va vous donner plus d'agrément,  
 Que vous n'en avez eu des mains d'une Déesse.



---

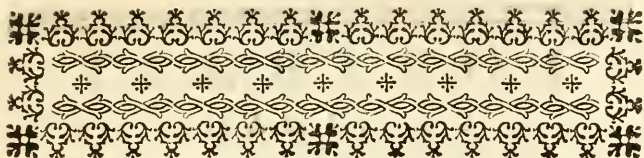
BOUQUET  
ADRESSÉ A LAINEZ.

QUE des Poètes aujourd'hui  
Ne trouvent que chardons sur les bords d'Hipocrene !  
Sous les mains de *Lainez*, Bouquets se font sans peine,  
Parnasse a des Jardins toujours fleuris pour lui,



*PORTRAITS.*

PORTRAITS.



# P O R T R A I T S.

## P O R T R A I T D E L A I N E Z , F A I T P A R L U I - M Ê M Ê .

D I s - n o u s , A m i , j e t e c o n j u r e ,  
 C e q u e f a i t à P a s s i l e n o u v e l *Epicure* ? ( a )  
 I l f a i t d e s e s J a r d i n s u n a i m a b l e r é d u i t ;  
     U n E s p r i t l i b r e & s a g e ,  
     M ê l é d e b a d i n a g e ,  
     O u l ' a m u s e , o u l ' i n s t r u i t ;  
     D a n s l e f o n d d ' u n b o c a g e ,  
     O ù t o u t e s t f a i t p o u r l e b e l â g e ,  
 U n e l y r e à l a m a i n , l e P l a i s i r l e c o n d u i t ;  
 S ' i l v a t r o u v e r B A C C H U S s o u s u n c h a r m a n t o m b r a g e ,  
     S i V É N U S l ' é c a r t e s a n s b r u i t  
     S o u s q u e l q u e h e u r e u x f e u i l l a g e ,  
     L a D é b a u c h e l e f u i t ,  
     L a V o l u p t é l e f u i t .

(a) *Lainex* prenoit assez volontiers le nom de nouvel *Epicure*.

## P O R T R A I T

D E M A D A M E

*LA DUCHESSE DE NEMOURS.*

QUÆ(a) dignam imperio cælata in imaginé frontem,  
 Princeps attollit fœmina, mente vir est.

## P O R T R A I T

D E M A D A M E D E M A R T E L (b),

*Connue auparavant sous le nom de Made-  
 moiselle Coulon.*

LE tendre *Apelle*, un jour dans ces Jeux si vantés,  
 Qu'Athènes autrefois consacroit à NEPTUNE,  
 Vit au sortir de l'onde éclater cent Beautés,  
 Et prenant un trait de chacune,  
 Il fit de sa VÉNUS un Portrait immortel.  
 Sans cette recherche importune,  
 Hélas ! s'il avoit vû la Divine MARTEL ;  
 Il n'en auroit employé qu'une.

(a) On mit ce Distique Latin au bas du Portrait de Madame la Duchesse de *Nemours*, gravé par *Drevet* d'après le Tableau du fameux *Rigault*.

(b) Cette Dame par sa beauté a fait l'admiration de Paris. Elle avoit l'esprit délicat, facile, orné de l'érudition la plus aimable.





P O R T R A I T  
D E P H I L B E R T (a),  
*Excellent Joueur de Flute.*

Cherchez-vous des plaisirs, allez trouver *Philbert*;

(b) Sa voix, des doux chants de *Lambert*,

Passé au bruit éclatant d'un tonnerre qui gronde :

Sa Flute seule est un Concert.

La fleur naît sous ses mains dans un affreux désert,

Et sa langue féconde

Imite, en badinant, tous les Peuples du Monde.

Si dans un vaste Pavillon (c)

Il sonne le tocsin, ou fait un carillon,

En battant une poêle à frire;

Le Héros immortel, que nous révérons tous;

Devient un homme comme nous,

Il éclate de rire.

Cherchez-vous des plaisirs, allez trouver *Philbert*,

Sa Flute seule est un Concert.

(a) *Lainez* nous représente ce Musicien tel qu'il étoit, on pouvoit l'appeller le Singe de la Nature.

(b) Ces deux Vers convenoient fort à la voix de *Philbert*: il l'adoucissoit, la grossissoit à sa volonté.

(c) Salon de Marly, où *Philbert* s'amusoit quelquefois à carillonner sur une poêle, en la frappant d'un bâton. Madame la Duchesse de Bourgogne fut un jour si surprise, qu'elle vint demander au Roi ce que c'étoit que ce bruit. Le Roi lui répondit : *Ah! c'est ce fou de Philbert qui a voulu vous divertir.*



---

I M P R O M T U  
F A I T A T A B L E ,  
P O U R M A D A M E L A D U C H E S S E D E \*\*\*.

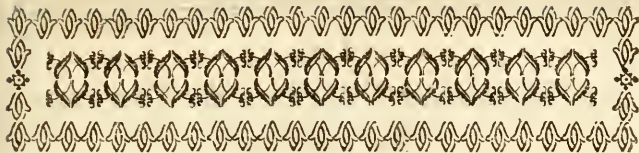
*L*Ainez fert neuf Divinités ,  
Voulez-vous être la dixième ,  
Mêlez au Champagne que j'aime  
L'enchantement de vos beautés ,  
Vous verrez si Déesse au Parnasse vantée ,  
A jamais été mieux chantée.



*ÉPIGRAMMES.*

2185 1785

**ÉPIGRAMMES.**



# ÉPIGRAMMES.

---

## ÉPIGRAMME

### PREMIERE,

*Sur l'Harmonie d'un excellent Claveffin  
d'André Rukers.*

**J**E suis la Fille du Génie,  
 Qui sous le beau nom d'Harmonie,  
 Réunis dans mes sons tous les charmes du Chant;  
 Et respectant les Loix du Dieu qui m'a formée,  
 Je reste dans *Rukers* captive & renfermée,  
 Et j'attends pour sortir la *Certin* (a) ou *Marchand* (b).

---

(a) Cette Demoiselle étoit Amie de *Lully*, sçavoit très-bien la Musique, & touchoit parfaitement du Claveffin.

(b) Le plus grand Organiste de son siècle.



## I I.

*Sur la premiere Exposition des Tableaux  
au Louvre.*

UN matin le bon Goût, Ami de la Peinture,  
 Parcouroit ces Tableaux que propose *Mansard* (a)  
 Aux Elèves naissans d'une gloire future,  
 Mais il y vit si peu de ces grands coups de l'Art  
 Qui partent d'une main originale & sûre,  
 Que son chagrin déjà passoit jusqu'au murmure ;  
 Quand il apperçut par hazard  
 Dans un coin obscur, à l'écart,  
*Santerre* (b) qui jouoit avecque la Nature.

## I I I.

*La Coquette.*

UNE Coquette & des plus belles  
 Me dit à l'âge de vingt ans,  
 Que les cornes qu'Amour donne aux Maris rebelles,  
 Sont à peu près comme les dents :  
 En naissant elles font les maux les plus cuisans,  
 Dans la suite on mange avec elles.

(a) Premier Architecte du Roi, & depuis Directeur général  
 des Bâtimens, Arts & Manufactures de Sa Majesté.

(b) Peintre d'une grande réputation.



## I V.

*Pucelage des Brunnes.*

L'Autre jour fortant du matin ,  
 J'entrevis au clair de la lune ,  
 Que Pucelage d'une Brune ,  
 N'est point Pucelage mutin.

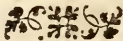
## V.

*Contre Dufresni.*

GRAND Roi , si *Dufresni* ( *a* ) dirigeoit tes Jardins ,  
 On verroit rétablir PRIAPE ,  
 On verroit mettre entre les mains  
 De quelques Enfans d'ESCULAPE ,  
 La plûpart des ZÉPHYRS blondins.  
 FLORE sujette aux aventures ,  
 Comme à Rome autrefois , serviroit le Public ,  
 Et VERTUMNE , pour plaire à ce Joueur ( *b* ) repic ,  
 A mille diverses figures  
 Pourroit encor joindre son tic.

( *a* ) Auteur fort connu , & grand amateur de Jardins.

( *b* ) *Dufresni* perdit beaucoup au jeu qu'il aimoit passionnement : il avoit aussi un tic particulier , & faisoit mille grimaces.



## V I.

Contre Liniere.

*R*Acine est mort, *Liniere* vit ;  
Jugez si le bon Goût pâtit.

## V I I.

Contre le même.

*Q*U'a donc *Liniere* aujourd'hui ?  
Qu'il est sot avec un air sage !  
Je vois le chagrin & l'ennui  
Peints à grands traits sur son visage.  
N'iroit-il point souper chez lui ?

## V I I I.

Contre Duché (a).

*Q*Uelle route, *Duché*, désormais vas-tu suivre ?  
Exilé du sacré Vallon,  
Vas-tu vendre au Liban tes Ecrits à la livre ?  
Ton *Jonathas* est mort par Arrêt d'APOLLON,  
Quand le Peuple Hébreu le délivre ;  
Et la Ville & la Cour font mourir *Abalon*,  
Quand ta Muse le fait revivre.  
Quelle route, *Duché*, désormais vas-tu suivre ?

(a) Auteur de l'Opéra d'*Iphigénie*, estimé des Connoisseurs.





## I X.

*Contre Danchet.*

*D*anchet, le Parterre est cruel.  
 Quoi ! Cet Avorton du Parnasse,  
 Ce Légataire universel,  
 Plein d'ordures, sans goût, sans sel,  
 Succède à P O L L U X, & l'efface ?  
*Danchet*, le Parterre est cruel.

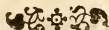
## X.

**J**E sens que je deviens Puriste ;  
 Je plante au cordeau chaque mot :  
 Je suis les *Dangeaux* à la piste,  
 Je pourrois bien n'être qu'un sot.

## X I. &gt;

*Sur la Tragédie des Tyndarides.*

**J**UPITER avoit fait un POLLUX immortel ;  
 Mais *Danchet* devenant son pere,  
 Il a beau faire,  
 Il n'est plus tel.



## XII.

L'Eventail à la main,  
 J'entre dans un Jardin :  
 Ma jupe flotte en l'air, & se leve avec grace ;  
 Je crois que c'est un Vent badin  
 Qui vient, qui folâtre & qui passe :  
 C'étoit, ma chere, au lieu du Vent,  
 Un Cordelier du Grand-Couvent.

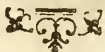
## XIII.

*Sur une Année où la Glace avoit manqué.*

Point de Glace ! quittons ce mauvais Cabaret.  
 On boit frais à la CORNEMUSE (a).  
 Amis, profitons de la ruse,  
 Dont se sert l'habile *Chéret* (b) :  
 Il a mis sa Glaciere au pied du Mont-Parnasse ;  
 Et tandis que *Dancour*, admiré de *Boursault*,  
 Au mépris d'un *Horace*,  
 Ecrit avec ce feu qui brille chez *Perrault*,  
 Nous ne manquerons point de Glace.

(a) Enseigne d'un Cabaret renommé.

(b) Marchand de Vin.



## XIV.

*Sur la Comparaison de M. de La Motte  
avec le Pactole (a).*

**L**A Faye a comparé son Héros au PACTOLE.  
Il les a si bien assortis,  
Qu'on fait grace à son Hiperbole :  
Il les croit tous deux grands , ils sont tous deux petits.

## XV.

*Contre M. de La Faye.*

**Q**Uand au Caffé *La Faye* arrange tous ses tons ,  
Où prétent-il que je le mette ?  
Près d'APOLLON ? Bon : chez *Admette*  
Pour compter ses Moutons.

## XVI.

*Contre Santeul , à qui un Grand Seigneur  
avoit fait un présent de cent pistoles.*

**C**ENT Sages de *Damis* n'ont pû tirer un sou ;  
Il devient libéral à l'instant pour un fou.

(a) Il avoit comparé M. de *La Motte* au grand Fleuve *Pactole* , qu'on sçait être une petite Riviere qui roule des paillettes d'or.



## XVII.

*Sur un vieux Habit noir.*

LA trame d'un vieil habit noir,  
 Filée autrefois par les Parques,  
 Attend chez moi sans s'émouvoir,  
 Le trépas des plus grands Monarques.

## XVIII.

Troublera-t-on toujours par de fades Chançons  
 Le retour des belles Saisons?  
 Eh quoi ! l'aimable Dieu de l'Empire champêtre  
 N'embellira nos Prés de ses vives couleurs,  
 Que pour nous faire naître  
 Plus de méchans vers que de fleurs !  
 Cessez, Auteurs, je vous conjure ;  
 Que du Printems Montmartre annonce l'ouverture.  
 Le *Mirbalais* & le *Rouffin*,  
 Charmés du mois de Mai, vont sonner un tocsin,  
 Qui sçait bien mieux que vous réveiller la nature,

## XIX.

Sans le noble Ecrivain, les plus fameux Lauriers,  
 Ne seroient que des Houx sur le front des Guerriers.

## X X.

TAndis que mon esprit repose,  
 Je vois trois hommes sur les rangs,  
 Qu'on pourroit hauffer de deux crans,  
 Si l'on leur ôtoit quelque chose.  
 A *Gourville* ôtez ses Parens,  
 Otez à d'*Aubigni* vingt Coureuses fidelles,  
 A *Lyonne* ôtez ses nouvelles,  
 Ils paroîtront tous trois plus grands.

## X X I.

L E Mardi-gras fut aux abois,  
 Quand au Dîner d'un grand Satrape (a),  
 A quatre pas de la *Guerbois* (b),  
 Il vit renouveler la trape.

## X X I I.

V Entres tendus, replets, flottans,  
 Pour qui *Saint-Roch*, ou chante, ou sonnes  
 Voulez-vous vivre fort long-tems,  
 Mangez souvent chez de *Lyonne*.

(a) M. de *Lyonne*.

(b) Demeurant près *Saint-Roch*, extrêmement renommée pour les Repas délicieux qui se préparoient chez elle.



## X X I I I.

**L**Ainez, las d'APOLLON, & de son Sanctuaire,  
Abandonne un sentier peu battu, solitaire :

*Brioché, Liniere & Dancour*

Lui montrent le grand Art de plaire.

Un coin de rue, un carrefour,

Quelque Salon, où fume une liqueur amère,

Où brille à peu de frais un repas de chimère,

Font voir à son esprit la finesse & le tour.

*Horace* a beau crier, fuis, fuis loin du vulgaire ;

Sourd à cet avis salutaire,

Sous quatre clefs à son tour,

Il renferme *Virgile, Homere,*

*Racine, Despréaux,* le bon Goût & l'Amour.

Qu'est-ce dont que *Lainez* va faire !

Il va travailler pour la Cour.

## X X I V.

**V**Ante un Bal tant que tu voudras,  
Trouve mille plaisirs dans la manie extrême

De tous ces Jeux de Mardi-gras :

Pour nous, il n'en est pas de même.

De grands Chapeaux, ronds & ras,

Le faux air d'un visage blême,

Des yeux baissés, des cheveux plats,

Et cent Masques qu'on voit courir tout le Carême,

Ami, sont les Masques que j'aime.



## XXV.

*Sur la Vente d'un Luth par Hurel, dont  
l'argent fut employé à un Repas.*

GRAND APOLLON, que l'on révère,  
L'on vous vit autrefois, la truelle à la main,  
Sur les murs d'Ilion, comme un Dieu mercenaire,  
Chercher de quoi chasser & la soif & la faim.  
Quoi ! Ne sçavoit-on pas, sur tout votre Parnasse,  
L'Art de changer un Luth en vin !  
Regardez ces flacons enterrés sous la glace,  
Et vous verrez qu'en pareille disgrâce,  
*Hurel (a)* auroit été plus fin.

## XXVI.

*Sur la Réconciliation de Moreau (b) avec sa Femme.*

N'En parlons plus : j'entends raison.  
Après tant de bruit & d'allarmes,  
La Paix régne dans ma Maison.  
Ma Femme a mille nouveaux charmes.  
Je bois toute la nuit chez *Gautier*, chez *Meyret (c)* ;  
Un Galant, le matin compte & paye avec joye.  
Amis, profitez du secret :  
Ma Femme devient la monnoye,  
Dont je me fers au Cabaret.

(a) Fameux Luthier.

(b) Musicien, grand ami du Poëte.

(c) Marchands de Vin.



## XXVII.

## Contre Dancour.

DANS CES CHAMPS FORTUNÉS (a),  
Que peut faire & penser *Lainez* ?

Je porte de *Dancour* quelques Pièces en Prose ;

Je pensois à *Dancour* , Auteur Comédien.

Ami , je lisois peu de chose ,

Et ma foi , ne pensois à rien.

---

(a) Lieu agréable des Jardins de *Fontainebleau*. Ce fut dans ce même endroit où *Lainez* étant rencontré par une Personne qui lui faisoit compliment sur sa santé & son tein frais , lui dit plaisamment : *Comment veux-tu que je n'aye pas le tein frais sous un tas de neige*. Ce Poète avoit des cheveux qui tiroient sur le blanc mêlé d'un petit œil verdâtre ; ce qui donnoit quelquefois occasion à ses Amis de l'appeller le Fleuve *Sangar*.





LETTRE  
*A CHARLES XII,*  
ROI DE SUEDE.

LETTER

NO. 1234



## L E T T R E

A C H A R L E S X I I ,

R O I D E S U E D E .

*En lui envoyant son Poëme sur ses Campagnes  
glorieuses.*

S I R E ,

Je vous envoie , au milieu de la Pologne , ce que j'aurois envoyé à ALEXANDRE au milieu de l'Asie. Ce sont des tributs volontaires que la vertu paye aux Héros , bien moins pour marquer sa sujétion que pour se faire honneur.

Je souhaite , S I R E , que vous jouissiez longtemps d'une gloire qui , toute immense qu'elle est , ne vous demande plus rien à l'âge de vingt ans que de vous imiter vous-même.

Je prie seulement le Ciel que votre valeur, qui paroît au-dessus de l'imitation, soit encore assez heureuse pour empêcher que votre sagesse & vos grandes actions ne servent long-tems d'exemple à l'Univers.

Je suis avec un très-profond respect, &c.



*FRAGMENS.*

THE UNIVERSITY OF CHICAGO



# FRAGMENS.

## FRAGMENT

DU POÈME DES CAMPAGNES  
DE CHARLES XII.

OU suis-je à mon réveil ? & quel divin transport  
Entraîne tout à coup mon esprit vers le Nord ?  
Le *Don* sort tout en feu du milieu de ses glaces ;  
Deux cent Bouches d'airain expliquent ses menaces.

.....

L'*Elbe* au moindre Aquilon voit flotter sur ses rives  
Du Danois cuirassé les Cohortes massives.

Le Monde est-il le but de tant d'apprêts divers ?

Un Mineur (a) dans Stokolm fait trembler l'Univers.

*En parlant de la passion de ce Prince pour la Gloire , le Poète s'exprime ainsi :*

Prince , avec quel ardeur tu suis cette Déesse !

Le Danger est un fard qui pare ta Maîtresse.

---

(a) CHARLES XII. à dix-huit ans toutint la Guerre contre le Dannemark , la Pologne & la Moscovic.

. . . . .  
 Quel débris sur ce Fleuve ! où vas-tu , Prince ? arrête.  
 Quoi ! de mille boulets tu perces la tempête !  
 Des horreurs de la Mort tu ne te fais qu'un jeu.  
 Tu cours enveloppé de salpêtre & de feu.  
 La Gloire le conduit , la Parque échevelée  
 Le voit avec frayeur au fort de la mêlée ;  
*Riga* tremble & frémit , le Destin allarmé  
 Craint de voir à tout coup son Arrêt réformé.  
 L'Ombre du Grand G U S T A V E . . . . .

Aime à suivre un grand cœur qui remplit son attente.  
 Mais quel plaisir pour lui , quand il voit ce Guerrier  
 Couronné dans *Kobroum* de palme & de laurier !  
 . . . . .

Vois-tu d'une autre part dans ces lointains perdus  
 Des Fuyards effarés vingt groupes confondus ?  
 C'est le Vainqueur d'*Asof* qui fuit à tire d'aîle.  
 Il cherche vers l'*Oby* quelque azile fidèle ;  
 Et sa peur trop pressée entre quatre ou cinq Mers ,  
 Ne trouve pas pour fuir d'assez vastes Déserts.





## F R A G M E N T

DES PAROLES D'UN DIVERTISSEMENT  
POUR L'HERMITAGE DE FRANCHARD,  
DONT L'HERMITE ÉTOIT SAVOYARD.

*M*Adame la Duchesse de BOURGOGNE, dans une Promenade qu'elle fit dans la Forêt de Fontainebleau, eut la curiosité d'aller à cet Hermitage, pour voir le bon Hermite qui étoit né dans le même Pays que cette Princesse. Elle trouva son Hermitage en fort mauvais état; elle lui promit de le faire rétablir.

Ce Divertissement fut fait à ce sujet, & devoit être chanté un jour qu'on espéroit que le Roi y viendroit, mais il ne fut exécuté que dans l'Appartement de Madame de MAINTENON.

L'Ange Tutelaire de Franchard commence ainsi :

Qu'entens-je ! & quel éclat vient s'offrir à mes yeux !

Ah ! Seigneur, avez-vous exaucé ma priere !

La P I É T É descend des Cieux.

Qu'elle vive, & sainte lumiere.

Brille sur son front glorieux.

Vous, qui la soutenez sur vos ailes dorées,

Esprits purs, Anges immortels,

Fendez d'un vol léger les plaines azurées ;

Viendroit-elle aujourd'hui relever des Autels

Cachés sous ces amas de ruines sacrées.

Chantez , charmans Oiseaux ,  
 Renouvellez tous vos ramages !  
 Vous tendres Arbriffaux ,  
 Vous Chênes , qui portez vos têtes aux nuages ,  
 Par vos sommets tremblans rendez-lui vos hommages.

LA PIÉTÉ, à l'Ange Tutelaire.

ANGE, qui dans ces Bois pleins d'une obscure horreur ,  
 Voyez toujours avec tristesse  
 Un reste affreux d'Autels qu'a laissé la fureur ;  
 Sçavez-vous que je viens accomplir ma promesse ?  
 Je vous avois promis qu'une jeune Princesse  
 Viendroit des bords du *Po* dans ces sombres Déserts  
 Rétablir un saint lieu que la haute Sagesse  
 Destinoit ici bas à vos divins concerts.  
 Sçavez-vous que je viens accomplir ma promesse ?

LA PIÉTÉ, à la SAGESSE, sous le nom de laquelle  
 le Poëte désigne Madame de MAINTENON.

SAGESSE, qui réglez tous vos pas sur les miens ,  
 Sur vos pas réglez tous les fiens ;  
 Montrez-lui des Vertus la voye abandonnée.  
 Le Monde ne croit voir qu'épines , que douleurs  
 Dans cette route détournée ;  
 Mais sa fausse grandeur , triste , pâle , étonnée ,  
 Un jour vous y verra cueillir les mêmes fleurs ,  
 Dont vous me voyez couronnée.



*P O È S I E S*  
D I V E R S E S.

FOR SALE  
D. J. B. L.



# POÉSIES

## DIVERSES.

### LES DEUX AMOURS

A U B A L,

A M A D A M E D E \* \* \*.

DEux Habitans du Pays de Cythère,  
 AMOURS nommés en langage vulgaire !  
 De par VENUS ayant commission,  
 Alloient remplir chacun leur mission.  
 L'un de plaisirs & de fêtes avide,  
 Ne respiroit que le monde & le bruit ;  
 L'autre, toujours doux, modeste, timide,  
 Fuyoit la foule & l'éclat qui la suit.

Nos Voyageurs avoient fait longue traite ;  
 AMOURS ne sont de roc ou de métal ;  
 Où ferons-nous ce soir notre retraite,  
 Dit l'un des deux, à voix basse & discrete ?  
 Où ? d'un ton haut lui répond l'autre, au Bal.  
 De gîte, Ami, là nous n'aurons difette :  
 C'étoit alors le tems du Carnaval.

Vers du M\*\*\* soudain prenant la route,  
 Comme un éclair ce Dieu perce la voute  
 D'un Cabinet, de cent feux éclairé.  
 D'objets brillans le Bal étoit paré.  
 Les Ris, les Jeux, se mêlant dans la danse,  
 En folâtrant en marquoient la cadence.  
 Là, notre AMOUR, l'amateur du fracas,  
 Le turbulent, j'entends, non le modeste,  
 Notre AMOUR, dis-je, animant tout du geste,  
 Mettant en œuvre & bruns & blonds appas,  
 Que sçais-je enfin? toute la mécanique  
 Dont ces Dieux-là se servent en tel cas,  
 Pas ne tarda qu'il ne trouvât pratique:  
 Mais las! tandis qu'exerçant ses talens,  
 De plus d'un cœur, il sçait s'ouvrir l'entrée;  
 Son Compagnon, AMOUR du bon vieux tems,  
 Du tems jadis, renouvelé d'ASTRÉE,  
 Dans son maintien, tremblant, mal assuré,  
 Baïsse les yeux, en un coin retiré.  
 En vain pour lui son air demande grace;  
 Point de pitié pour le pauvre étranger;  
 Nul cœur n'est là qui s'offre à l'héberger.  
 Nul : je dis trop! en un il trouva place,  
 En un je dis, & ce cœur fut le mien.  
 Ne demandez, I R I S, par quel moyen  
 Ce jeune enfant sçut chez moi s'introduire,  
 S'il me surprit, si je le voulus bien,  
 Point ne sçauerois au juste vous le dire :  
 Hors vous, alors mes yeux ne voyoient rien.

---

*LA MARMELADE.*

PAR les mains de *Daphné*, des Pêches apprêtées,  
Sans ordre en la Poële jettées,  
Cuisoient à bouillons lents sur un feu modéré,  
Qu'elle même avoit préparé.  
Les AMOURS voloient autour d'elle,  
(Ils s'en écartent rarement)  
Chacun d'eux s'empressoit à lui marquer son zèle.  
L'un, en passant légèrement,  
Allumoit le feu d'un coup d'aîle ;  
L'autre à l'entretenir, attaché constamment,  
Le ménageoit habilement.  
En femme dès longtems faite à leur badinage,  
*Daphné*, d'un air aisé, la cuillère à la main,  
Gouvernoit ces Mutins, présidoit à l'ouvrage.  
Tandis que chacun songe au foin qui le partage,  
La Marmelade va son train,  
Et déjà du fond de l'airain,  
Un parfum préférable à ceux que l'Arabie  
Renferme en ses vastes Déserts,  
A replis ondoyans s'exhalent dans les airs.  
Les noyaux ajoutés, *Daphné*, l'ame ravie,  
Voyoit d'un visage content,  
L'heureux succès dont à l'instant  
Sa peine alloit être suivie,  
Quand, par son astre dominé,  
UN AMOUR, au mal incliné,

Détachant sa trouffe perfide ,  
 Qui fut de mille cœurs la fatale homicide ,  
 Sous la Poële la fit voler.

L'éclair que nous voyons soudain étinceler ,  
 D'un éclat moins subit s'allume dans la nue ;  
 L'airain gémit , la flamme à travers s'insinue.  
 Au hazard de ses doigts tendres & délicats ,  
     *Daphné*, comme un autre PALLAS ,  
 Pour enlever la Poële , entre dans la mêlée ;  
 Le secours vint trop tard , hélas !  
 La Marmelade fut brûlée.

## É P I T R E

A MONSIEUR DE \*\*\* ,  
 SUR SON APOLOGIE DE LA MODE.

Vengeur du beau Sexe outragé ,  
 Dans une Epître satyrique ,  
 Toi, qui d'un esprit dégagé ,  
 De la prévention gothique ,  
 Sçais régler à propos ta galante rubrique  
     Sur le moderne préjugé.  
 Toi , qui te déclarant le Tenant à la Mode ,  
 Et de tout nouveau Rit émané de son Code ,  
 As d'APOLLON pour elle endossé le harnois ;  
     Dans un ingénieux Ouvrage ,  
 Que te dictèrent à la fois . .



La Critique enjouée & le fin Badinage ,  
 Ta Muse décidant en faveur de l'usage ,  
 De la Mode offensée a soutenu les droits.  
 Le bruit , dès l'heure même , en passa dans Cythere :  
 D'une foule d'AMOURS pour t'entendre accourus ,  
 Un d'entre eux fendit l'air , & d'une aîle légère  
 En porta sur le champ la nouvelle à VÉNUS.  
 A son emploi fidèle & zélé pour ta gloire ,  
     Tes Vers gravés en sa mémoire ,  
 Furent à la Déesse aussitôt récités.  
 Les trois GRACES alors étoient à ses côtés ,  
     En panier , en robe flottante ,  
 En cheveux courts , bouclés d'une façon galante ,  
 Qui d'un col blanc & rond laissoient voir les beautés.  
     Sur ces heureuses nouveautés ,  
 Où se joignoit encore une vaste *Engageante* ;  
 Les miroirs avec soin par elle consultés ,  
     A ton goût toutes applaudirent ,  
 Du Palais de VÉNUS les plat-fonds retentirent  
 De ton nom , de tes Vers mille fois répétés ;  
 Tandis que les AMOURS dans Cythere amentés  
 Pour punir le Censeur des modernes maximes ,  
 D'une commune voix condamnerent ses rimes ,  
 A ne chanter jamais que des *Collets-montés*.



## ÉPITRE CHAGRINE

SUR LE DÉBORDEMENT DE L'ORNE.

L'ORNE, jadis l'amour de ses heureuses rives,  
 Voyoit en son honneur partout fumer l'encens ;  
     Des vœux zélés, reconnoiffans,  
 Partout accompagnoient ses ondes fugitives ;  
 A leurs moindres devoirs ses Nymphes attentives,  
 Sur son cours jour & nuit tenoient les yeux ouverts,  
 Et les eaux qu'elle roule, à leur niveau commises,  
     Obéissantes & soumises,  
 Alloient paisiblement se perdre dans les Mers.  
 L'ORNE, quel changement ! limoneuse, épaisie,  
 L'ORNE coule aujourd'hui de cent torrens grossie ;  
 Rien ne peut arrêter ses rapides efforts,  
 A flots précipités elle inonde ses bords.  
 On n'y reconnoît plus ces Nayades timides,  
 Qui de modestes juncs couvrant leurs fronts humides,  
     N'osoient s'écarter de son sein ;  
     De leur lit natal échappées,  
 Elles en ont franchi les bornes escarpées.  
 On les voit aujourd'hui sans pudeur & sans frein,  
     Se disperser, courir les rues ;  
     Tantôt, nous cachant leur dessein,  
     A l'aide d'un *Gnome* malin,  
 Percer furtivement les sombres avenues  
 Des réduits consacrés par nous au Dieu du Vin ;

Tantôt, de nos foyers utiles  
Violant les sacrés aziles,

Dans leur retranchement elles forcent VULCAIN  
Et COMUS réunis à quitter le terrain.

Ce n'est pas tout encor : c'est peu qu'en mon ménage,  
Où l'ordre établi par l'usage  
Se suivoit machinalement,

Elles portent le trouble & le dérangement.

Oui, c'est peu qu'à leur troupe immonde,  
Mon Caveau, la source féconde  
D'où les vers couloient à mon gré,

Mon Caveau, le moteur de l'innocente joye,  
Mon malheureux Caveau soit aujourd'hui livré :  
Hélas ! à leur fureur ma Cuisine est en proye.

Pour mettre le comble à leurs torts,  
De ces humides Sœurs un essain sacrilège  
Fait front devant ma porte, en mon Logis m'assiège,  
Et m'en interdit les dehors.

Et quand ? & dans quel tems ? réflexion cruelle !  
Souvenir trop charmant, qu'ici je me rappelle,  
Ce soir même, ce soir qu'entre mes murs reclus,  
L'ORNE m'en défend la sortie,

D'Amis de plus d'un sexe une troupe assortie,  
Célèbre en l'honneur de BACCHUS  
Les Mystères polis d'une galante Orgie,  
Et j'étois un de leurs Elus.

A leurs plaisirs admis, de leur table Convive,  
Je verrois les AMOURS, ornés de pampres verts,  
Leurs traits mis à l'écart, parfumer nos couverts  
De fleurs que pour les Ris à Cithère on cultive,

Avec ces beaux Enfans aîlés ,  
 Les jeunes Satyres mêlés ,  
 L'œil riant, l'attitude enjouée & naïve ;  
 Je les verrois unis entre eux , & rassemblés ,  
     A petits coups, mais redoublés ,  
 Me verser de leurs mains la liqueur pure & vive ,  
 Qui doit sa sève heureuse aux précieux Raisins  
     Mûris sur les Côteaux de Rheims.  
 Sur ce jus, se cachant sous une mousse épaisse ,  
     Dont le voile mystérieux ,  
     Prestige de l'aimable yvresse ,  
     Séduit notre goût par nos yeux ,  
 Sur ce jus même encor je verrois l'allegresse  
 Gaie , & modeste ensemble en ses rians attraits ,  
 Nager en folâtrant , & présider sans cesse  
     A l'enjoûment de nos discours .  
     Peut-être qu'à l'eau d'Hipocrène ,  
 APOLLON , pour chanter , préférant notre Vin ,  
     Viendrait, une Lyre à la main ,  
 Variër nos plaisirs en variant la Scène.  
 Peut-être . . . Mais où vais-je égarer ma raison ?  
 Ce Repas , ces AMOURS , tous ces Dieux à nos gages ,  
     Dont mon esprit hors de saison ,  
     Les yeux sur un morne tison ,  
 Se trace en ce moment les riantes images ,  
 Que font-ils , qu'aggraver l'ennui de ma prison ?  
 ORNE , lorsqu'en ton lit au Printems renfermée ,  
 Et tes ondes roulant au gré de nos désirs ,  
     De fleurs , par la main des ZÉPHYRS ,  
     Je verrai ta rive semée ;

Quand le Pere du jour , parcourant l'Univers ,  
 Lancera ses rayons sur nous du haut des airs ,  
 Et que contre leur violence ,  
 Sous ces verts Promenoirs qu'embellit ta présence ,  
 Tu m'offriras l'ombre & le frais ,  
 Pourras-tu me payer les maux que tu me fais ?

---

## L'ORIGINE

### DU TIRE-BOUCHON.

LE Dieu du Vin , de son Thirſe étayé ,  
 Faifoit trembler l'AMOUR & ſa cohorte ,  
 Au ſeul aſpect de cet arme effrayé ,  
 Contre BACCHUS point n'avoit eſſayé  
 Les traits & l'arc que contre nous il porte.  
 Si l'œil au guet , l'un pour ſa ſureté  
 Veilloit toujours , l'autre de ſon côté ,  
 De l'Ennemi redoutant les atteintes ,  
 Pas ne dormoit avec tranquillité.  
 Egalement partagés en leurs craintes ,  
 Tous deux vivoient avec civilité ;  
 Quelques égards , des complaiſances feintes ,  
 Mais rien de plus. Or , par un cas nouveau ,  
 Avint qu'un jour dans le fond d'un Caveau ,  
 Ne ſçais comment , ces Dieux ſe rencontrèrent :  
 Ils n'y venoient à cette intention.  
 Sans ſe parler , non ſans émotion ,  
 Aſſez long-tems tous deux ſe regarderent.

Enfin l'AMOUR , en bégayant de peur ;  
Fut le premier à rompre le silence.  
C'est trop , dit-il au Divin Vendangeur ;  
Vivre entre nous dans cette défiance ;  
Soyons unis , frere , faisons la paix ,  
Délivrez-moi de la frayeur étrange  
De votre Thirse , & je jure en échange ,  
Que vous ferez à couvert de mes traits.  
Le Protecteur de la liqueur vermeille ,  
A ce début rassurant ses esprits ,  
Pour accepter l'alliance à ce prix ,  
Ne se fit pas long-tems tirer l'oreille ;  
Soit ; & pour mieux cimenter notre accord ,  
Il faut , dit-il , vider une bouteille.  
Sans balancer l'autre y topa d'abord ,  
Quoiqu'il ne soit enclin à ce breuvage :  
Pour se sauver du Thirse redouté ,  
Il eût fait plus ; d'ailleurs dans un traité  
Tant de façons n'étoient lors en usage.  
Plusieurs flacons rangés là par étage ,  
S'offroient aux yeux de nos deux Contractans :  
C'étoit un Vin . . . Auvilé , l'Hermitage  
N'en donneroient de tel en cent mille ans.  
Un clair flacon de la liqueur bachique  
De son repaire à l'instant fut tiré ;  
Mais , par un coup de la discorde inique ,  
Dans le goulot le liége trop serré ,  
Déconcerta le couple pacifique.

Ils ne sçavoient comment l'en arracher ,  
Le cas étoit d'une extrême importance ,  
Comment sans vin terminer l'alliance ?  
Ce n'étoit pas seulement l'ébaucher.  
Enfin l'AMOUR , qui jamais ne s'épuise  
En nouveaux traits d'imagination ,  
Creusant sa tête , & pensant à reprise  
A quelque tour de son invention ,  
De celui-ci tout à propos s'avise.  
Cet Enfant tire un trait de son Carquois ,  
Au feu divin de sa torche allumée ,  
Il l'amollit ; la matiere enflammée  
Qu'il presse , tourne & retourne cent fois ,  
S'étend , se file en spirale formée.  
L'AMOUR jamais à demi n'inventa ,  
Et toujours maître en son apprentissage ,  
A la spirale enfin il ajoûta  
L'anneau qui mit le comble à son ouvrage.



## R É P O N S E

## A U N E É P I T R E

*Qui avoit été adressée à l'Auteur, à l'occasion  
de son Discours sur le Rouge.*

GALANT Auteur d'une Epître anonime,  
 Sur qui le Dieu du Mont à double cime,  
 De sa main même a passé le vernis ;  
 Vous qui, dans l'Art de manier la rime,  
 Trop exaltez le los que je macquis ;  
 Fille, ou Garçon, lequel que puissiez être,  
 Ou de l'Hymen portant le doux chaînon,  
 Rien ne risquez à vous faire connoître :  
 Modestement nous taisant votre nom,  
 Vous y perdez & louange & renom.  
 Si mes Ecrits, par vous pris pour modèles,  
 Vous ont du Pinde enseigné les détours,  
 Ceux-là, j'entends, où les doctes Pucelles,  
 A folâtrer quelquefois avec elles,  
 Parmi leur troupe-admettent les AMOURS,  
 Dans ces sentiers que le fin badinage,  
 Tenant la porte, & gardant le passage,  
 Les clefs en main, ouvre à ses seuls Elus,  
 Trop bien marchez, trop bien à mon dommage,  
 En m'y suivant les avez retenus ;



Tant est gentil le tour de votre Epître ,  
 Langage pur , galante fiction ,  
 Que ne vis onc de mon invention  
 Vers si mignards décorer mon pupitre.  
 Vous l'emportez , le fait est attesté.  
 Les doctes Sœurs , en robe de Chapitre ,  
 Séant en chef leur frere pour Arbitre ,  
 En ont d'accord le décret arrêté.  
 De par VÉNUS un AMOUR député ,  
 Grand Maître-ès-Arts , en signa le regître ,  
 J'entends ès Arts aux GRACES consacrés ,  
 Dont à Paphos se prennent les degrés.  
 Et comme Agent expert en telle affaire ,  
 Faisant office au nom du Chancelier ,  
 Pour valider le décret en entier ,  
 Il le scella du grand Sceau de Cithère.

## L'EAU D'HIPOCRÉNE.

L'Eau d'HIPOCRÉNE autrefois si vantée ,  
 Dont se disoient Poëtes abreuvés ,  
 Et des neuf Sœurs par la troupe chantée ;  
 Contes ce sont au vieux tems controuvés ;  
 On n'y croit plus , la mine est éventée.  
 Or mieux sçavons d'où naît cet Art galant  
 Qui mit jadis en crédit le Permesse :  
 Ce Fut le jus du raisin découlant ,  
 Versé des mains d'une jeune Maîtresse ,  
 Qui fit chanter dans une douce yvresse ,

Par un Amant tendrement enflammé,  
Les doux appas de l'objet bien aimé.

Telle nâquit la Poësie attique  
Parmi le Vin & les tendres AMOURS ;  
Chez les Latins telle en fut la pratique ,  
Et telle enfin on la voit en nos jours ,  
Des tems d'alors suivre encor la rubrique.  
Sans feux d'AMOUR & liqueur de BACCHUS ,  
Poëtes font de leur veine perclus ;  
Et qui le jus tant chéri de *Silène*  
M'interdiroit , & le talent d'aimer :  
En cent mille ans toute l'eau d'HIPOCRENE  
N'auroit vertu de me faire rimer.

## LE BASILIC,

A MADEMOISELLE DE\*\*\*.

Rien n'y sçavoient tous les *Plines* de Rome ,  
Ni chez les Grecs ces Sages qu'on renomme.  
Quand dans Ecrits , au hazard compilés ,  
Ils publioient qu'en la Terre Afriquaine  
Serpens étoient , Basilics appellés ,  
Qui d'un regard tuoient de mort soudaine.  
Je le redis , ces Romains si vantés ,  
Ces Grecs encore en nos jours si célèbres ,  
Sur ce point-ci ne voyoient que ténébres.

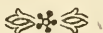
Ce ne font point déserts inhabités ,  
 Où Basilics fréquentent d'ordinaire ,  
 Ce font Châteaux qu'ils prennent pour repaire ,  
 Jardins rians , Campagnes & Cités.  
 C'est-là qu'en est l'espèce répandue ;  
 Là leurs regards distillent un poison  
 Qui dans nos cœurs par les yeux s'insinue ,  
 Qui trouble , étonne , affoiblit la raison ,  
 Nous fait languir enfin , & qui nous tue.  
 De s'en garder c'est abus d'y songer ;  
 De tous côtés égal est le danger ;  
 A gauche , à droite , en face il se présente.  
 Or , qu'est-ce donc ? Est-ce espèce rampante  
 Que Basilics ? est-ce infecte ? est-ce oiseau ,  
 Monstre amphibie ? ont-ils gueule béante ,  
 Griffes aux pieds , écailles sur la peau ?  
 Non ; Basilics sont sous mine riante ,  
 Coups d'œil perçans de Brunette piquante.

## S T A N C E S.

J'AI vû quelquefois AMIRE  
 Près de moi , seule en ces lieux ,  
 Tourner vers moi ses beaux yeux ,  
 Et sa bouche me sourire  
 D'un air à charmer les Dieux.



Attentive à ma Musette,  
 Et contente de ses sons,  
 Je l'ai vûe en cent façons  
 De fleurs orner ma Houlette,  
 Pour le prix de mes Chançons.



Je vois encor sur ces Hêtres  
 Des cœurs de flèches percés,  
 Dans nos chiffres enlacés;  
 A M I R E en ces lieux champêtres,  
 Pour moi les avoit tracés.



Un soir, & ce soir encore  
 Est cher à mon souvenir,  
 Seuls à nous entretenir  
 Sous ce jeune Sicomore,  
 Tous deux ne pouvions finir.



Nous retraçons notre histoire  
 Depuis notre engagement,  
 Et tous deux également,  
 Nous nous disputions la gloire  
 D'aimer le plus tendrement.



Je gagnai : de cette Belle  
 J'eus un baiser de retour,  
 Mais que ce plaisir fut court;  
 Si ce fut beaucoup pour elle,  
 Ce fut peu pour mon Amour.



## LA TOILETTE

## DE L'AGE D'OR.

LA Toilette est un don des Dieux,  
 Dès l'âge d'or mis en usage ;  
 A peine le beau Sexe un jour ouvrit les yeux,  
 Qu'elle devint son appanage.  
 En ces tems de félicité,  
 Où regnoient l'innocence & la frugalité,  
 Où tous d'un même accord, chacun dans sa Fa-  
 mille,  
 Pour la commune utilité,  
 Partageoit les travaux avec égalité ;  
 Dans les emplois divers commis à chaque fille,  
 Celles qui gardoient la maison,  
 Actives à leur ministère,  
 Alloient, dès que l'AURORE éclairoit l'Horison ;  
 Pour les besoins du jour, puiser l'eau nécessaire ;  
 C'étoit de leur Toilette & l'heure & le signal ;  
 Un Ruisseau dans ses bords roulant d'un cours  
 égal,  
 Une source paisible & pure,  
 Etoient le seul miroir, en ces siècles nouveaux,  
 Que pour vaquer à leur coëffure,  
 Leur offroit la simple Nature  
 Au rivage des claires eaux.

Les ressources étoient pareilles  
 Pour les Filles aux champs conduisant les Trou-  
 peaux

Que l'on commettoit à leurs veilles ;  
 Soins différens ; Quarrés, Brosses, Pinceaux ,  
 Fer à friser , Miroirs égaux.

Partout où le cristal d'une onde pure & nette  
 Présentoit à leurs yeux l'image de leurs traits ,  
 Dans les Prés , dans les Bois , aux rives des Fo-  
 rêts ,

Partout se trouvoit leur Toilette :  
 Le sol seul tout inculte en formoit les apprêts.  
 Des gasons émaillés offroient pour la parure  
 La fleur claire , la fleur obscure ,  
 Soit pour s'unir au tein , soit pour y contraster ;  
 Le goût en décidoit : oui le goût : je suppose  
 Qu'on pratiquoit dès-lors l'art de le consulter :  
 Je fais plus , j'ose l'attester ;  
 Les tems sur ce point-là ne font rien à la chose.  
 Chercher à plaire est une clause  
 Annexée à l'humanité ,  
 Comme à l'eau la fluidité ,  
 Et le vermillon à la rose.

Les Loix que la Nature impose sur les cœurs ,  
 Ont la force de Loi Salique ;  
 Rien n'en dérange la pratique ,  
 Le tems , les âges , ni les mœurs.  
 Que l'on fut dès-lors attentive  
 A la couleur plus ou moins vive ,

Qui rendoit un regard plus ou moins adouci,  
 Dont un tein tiroit avantage,  
 Et qui semoit enfin les ris sur un visage ;  
 Pour le prouver, un mot me suffit, le voici :  
 C'est que dans ces beaux jours qui luisoient sur nos  
     Peres,  
 Aux Prés, s'il étoit des Bergeres,  
 Il étoit des Bergers aussi.

# LA TUROGÉNÉSIE,

O U

L'ORIGINE DU FROMAGE,

A MONSIEUR LE CHEVALIER DE L\*\*\*,

*Au Pont - Levêque.*

QUand, pour voiler & ses traits & son nom,  
 Io, la Nymphé, en Vache transformée,  
 Payoit les torts à la fiere JUNON,  
 A JUNON, dis-je, à sa perte animée,  
 D'avoir été trop belle & trop aimée.  
 Après avoir en maints & maints Païs  
 Long-tems erré par les monts & la plaine,  
 Enfin la Nymphé arrive aux verts Patis,  
 Qu'en serpentant sur sa fertile arène,  
 Non loin des bords où commande THÉTIS,  
 (a) La TOUCQUES voit soumis à son domaine.

(a) Riviere qui coule dans la Vallée du Pont-Levêque.

Ces lieux étoient à PALÉS consacrés :  
 Là les Autels tous les matins parés  
 Du vif émail dont se couronne FLORE ;  
 D'un pur encens fumoient, qu'encor l'AURORE  
 N'avoit des Monts les sommets éclairés.  
 C'étoit aussi son plus cher appanage.  
 Moins de TEMPÉ lui plaisoient les Lauriers.  
 Lasse d'avoir parcouru ce rivage,  
 PALÉS alors d'un favorable ombrage  
 Goûtoit le frais sous des verts Aliziers,  
 Et là de joncs naissans dans ce bocage,  
 Selon le lieu conformant son ouvrage,  
 En cent façons faisoit petits paniers.

La Vache Io près de-là parvenue,  
 La faim séchant en ce moment ses pleurs,  
 Alloit paissant l'herbe fraîche & menue.  
 En sage Amante, au fort de ses douleurs  
 Point ne s'étoit au jeûne abandonnée ;  
 Trop bien sçavoit que face décharnée,  
 Tein safrané, par cuifans déplaisirs,  
 Ne font ressorts dans un cœur infidele,  
 Un cœur ingrat qu'à longs cris on rappelle,  
 Ne font ressorts à mouvoir les désirs.  
 Toujours avoit sous sa forme nouvelle  
 Sçû conserver peau blanche, air gracieux,  
 Poil lisse & fin, ferme & pleine mamelle  
 Qui promettoit un lait digne des Dieux,  
 Si que déjà de la bouche & des yeux,



Le favouroit la Déesse Bergere.

Le point étoit d'un vase en quoi l'extraire.

De tous côtés PALÉS se tourne en vain ,

Là , vase aucun ne s'offre sous sa main.

L'Invention , la ressource ordinaire

En cas pareil , étoit le seul recours ;

Elle aide à l'homme au besoin tous les jours :

Manqueroit-elle aux Dieux en telle affaire ?

L'Invention vint donc à son secours :

D'un Panier fait en forme orbiculaire ,

Où maints bijoux de sa main agencés

Artistement se voyoient enchassés ,

Bijoux des Champs , fleurs vulgairement dites ,

PALÉS mastique , avec herbes enduites

Du suc gluant de rameaux crevassés ,

Les joncs ouverts , entre eux , ou peu pressés.

L'œuvre achevée ; aux vœux de la Déesse

Qui de la main la flatte , & de la voix ,

A ses désirs , pour la Nymphe des Bois ,

Io docile , à répondre s'empresse.

Le lait tombant , bouillonne , & du panier

Déjà les bords , sous une mousse épaisse ,

Disparoissoient presque dans leur entier :

Lorsqu'un ZÉPHYR qui , sur chaque fleurette ,

De menus dons d'AMOUR faisoit cueillette ,

Vint la passer : ZÉPHYR de son métier ,

Galant , Coquet , jouant de la prunelle ,

Après toujours après nouveau butin ,

Et volontiers s'amusant en chemin

Quand le trouvoit à point & sous son aîle.

Pour un ZÉPHYR, rassemblant tous ses traits,  
 L'occasion sembloit s'offrir exprès ;  
 L'auroit-il mieux à son gré préparée ?  
 PALÉS étoit à d'autres soins livrée,  
 Qu'à se garder des tours de ce fripon.  
 Celui-ci donc, en petit tourbillon,  
 S'approche d'elle, & voulant sur sa joue  
 Prendre un baiser, en la blanche liqueur,  
 Etourdiment ses aîles il secoue,  
 Sales encore d'une certaine fleur (a)  
 Assortissant au pourpre en sa couleur.  
 Fleur, vil rebut, ès Vergers de POMONE,  
 D'un fruit, sur tige, en écailles naissant ;  
 Large, empaté, s'entr'ouvrant en couronne,  
 Et qu'il avoit enlevée en passant.  
 Par qualités de la fleur émanées,  
 Sels adhérens, vertus propres, innées,  
 Bientôt du lait le plus gras épaissi  
 Fait bande à part, se condense & s'amasse.  
 Comme eau le reste, à l'instant éclairci,  
 Dissout l'enduit, s'insinue en sa place,  
 Et divisant sa qualité tenace,  
 Entre les joncs s'écoule & se fait jour.  
 Lors du Panier conservant l'ordonnance ;  
 Et dans son sein se formant en contour,  
 Le lait devient une ferme substance  
 D'un œil... à mettre en goût de jouissance,

---

(a) La fleur d'Artichaut.

L'apétit même au sens le moins livré,  
 Celui d'un Dieu, tant fut régénéré,  
 Sobre au manger, menant frugale vie.  
 Miracle donc ne faut que l'on s'écrie,  
 Si d'en goûter la Déesse eut envie.  
 Le nouveau mets si bien lui vint à gré,  
 Que ne croyant d'un plus digne salaire  
 Rémunérer le zèle pour ses arts,  
 De la Nature elle apprit ce mystère  
 A ses dévots sur la TOUCQUES épars.

## E N V O I.

CHEVALIER, vous qui d'un goût délicat  
 Aimez les vers, sçavez en faire état,  
 Non pas les Vers de rebut, à faux titre,  
 Point n'en admet de tels votre Pupitre,  
 Mais bien ceux-là que le Docte Sénat,  
 Séant au Pinde en robe d'aparat,  
 De la bonne encre inscrit en son Regître.  
 Pour quelques fleurs qu'autrefois je cueillis  
 Sur le Parnasse, alors que ses Bocages  
 Je fréquentois errant sous leurs ombrages,  
 Don m'avez fait de Fromages exquis,  
 Produit vanté de vos gras pâturages.  
 Sensible au don, mais plus sensible encor  
 A la façon qui du don fait l'essence,  
 Pour vous ma Lyre ai remise d'accord.  
 Si de ses sons la langueur vous endort,  
 Si n'y trouvez ame, feu, ni cadence,  
 Agrérez-en au moins le foible effort,  
 Comme un Essai de ma reconnoissance.

## É T R E N N E S

A MADAME LA MARQUISE DE \*\*\*,

*En lui envoyant un petit Tablier garni  
de nœuds.*

AU nouvel An, l'usage est d'étrenner ;  
Si c'est bien fait, je ne sçaurois qu'en dire,  
L'usage est tel, c'est à nous d'y souscrire :  
Sur ce point-ci peu sert de raisonner.  
Or, je ne veux oublier cet usage,  
Bien moins encor veux-je vous oublier,  
Belle Marquise, aujourd'hui pour hommage ;  
Agréer donc l'offre d'un Tablier,  
Il est garni de nœuds, non sans mystere ;  
Tous ces nœuds sont, à ce qu'on m'en a dit,  
Invention du Pays de Cythere ;  
Ecoutez-en au vrai tout le récit.

Jadis V É N U S à mille ennuis livrée,  
Pour le trépas de son cher ADONIS,  
Long-tems alla, par ses lugubres cris,  
Le demandant de Contrée en Contrée.  
'A son beau sein, dans son accablement,  
'A ses cheveux épars confusément,

Plus

Plus d'une fois ses mains firent injure ;  
 Et rejetant parure , ajustement ,  
 En cent morceaux elle mit sa ceinture.  
 Mais s'il est vrai , ce qu'on dit hautement ,  
 Que par le tems , dans le siècle où nous som-  
 mes ,

L'amour s'éteint , la douleur se dément ,  
 Au tems jadis il n'en fut autrement ;  
 Même les Dieux sur ce point furent hommes.  
 Par le tems donc , la Mere des AMOURS  
 Sentit sécher la source de ses larmes ;  
 Elle voulut , reprenant ses atours ,  
 Remettre au jour tout ce qu'elle eut de char-  
 mes.

Pour réparer promptement tous les torts  
 Qu'à sa ceinture avoit fait la Déesse ;  
 Fuseaux en main , les trois GRACES alors  
 En cent façons firent voir leur adresse.  
 Tant fut filé , tant fut tord & retors ,  
 Tant fut ourdi , que bientôt la Ceinture  
 Alloit briller de toute sa parure.  
 L'AMOUR voyant l'ouvrage aller si bien ,  
 Ce Dieu , sçavant dans le doux Art de plaire ,  
 Imagina , pour l'honneur de sa Mere ,  
 D'y mettre aussi quelque ornement du sien.  
 De nœuds galans , d'une façon nouvelle ,  
 Qu'il fabriqua de son invention ,  
 Il décora la ceinture immortelle

Où d'agrémens la source se récelle,  
 Et mit le comble à sa perfection.  
 Or, retenez, Marquise, jeune & belle,  
 De ces nœuds-ci, ceux-là sont le modèle !  
 L'AMOUR les fit, c'est ma conclusion.



## L A B A L A N C E

## D E S E S P R I T S.

LA Nature n'est plus telle, qu'au tems jadis  
Elle étoit aux yeux de nos Peres.

Rejettant loin de nous les notions vulgaires,  
Qui tinrent sous leur joug les sens assujettis,  
Chaque Astre, entre nos mains, dans la céleste  
voute,

Sur un centre nouveau régle son mouvement,  
Et mieux guidé par nous, il suit une autre route.

Ce n'est plus le Soleil qui circulairement  
Porte ses feux rapidement  
Autour de la Terre immobile,  
Et court périodiquement  
De domicile en domicile,

Pour faire tour à tour, dans nos climats divers,  
Eclorre le Printems, ou naître les Hyvers.

Proscrivant, mieux instruits, l'Observatoire antique,  
Elevé vers les bords baignés du sein Persique,  
D'un œil tout différent nous voyons l'Univers.

Le Soleil fixe au sein des Airs:

C'est la terre asservie au moderne système,  
Qui, mise en mouvement, tourne sur elle-même,  
Et présente au Soleil ses faces tour à tour,  
Pour recevoir de lui la chaleur & le jour.

*Saturne* marchoit seul ; il a cinq *Satellites* :  
 De son orbe jamais ne quittant les limites,  
 Autour de *Jupiter*, quatre ont leurs rangs réglés,  
 De nos jours seulement, à nos yeux dévoilés.  
 Les *Comettes* étoient pour effrayer la Terre,  
 Pour y porter le fer, le ravage & la guerre,  
 Des feux, dans son courroux, du Ciel même émanés ;  
 Tout trembloit à l'aspect de leur pâle lumière ;  
 C'est un Astre, aujourd'hui, qui remplit sa carrière  
 Sur des cercles déterminés.

Dans un tube, l'essai de plus d'un beau Génie,  
 Et dont les premiers traits sont dûs à l'Italie,  
 Un métal liquide, enfermé,  
 Nous apprend en quel tems l'air qui nous environne,  
 Elevant, ou sur nous abaissant sa colonne,  
 Est ou moins, ou plus comprimé.

L'Air, dans ses mouvemens, suivant des loix con-  
 traire

Aux préjugés communs reçus partout alors,  
 Lorsqu'un tems pluvieux relâche ses ressorts,  
 Il est léger pour nous, il pesoit pour nos Peres.

Le *Mouron* (a) s'offrant à leurs yeux,  
 Inspiroit l'horreur & la crainte ;  
 Tous fuyoient la mortelle atteinte  
 De son venin pernicieux ;  
 Erreur, vain préjugé ! loin d'être redoutable,  
 C'est un Reptile doux, traitable,

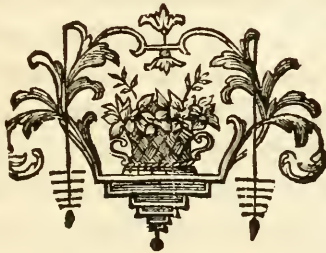
---

(a) Les Naturalistes lui donnent le nom de Salamandre.



Tout rempli de bénignité.

Si sa marche , en rampant , étoit moins mesurée ,  
S'il marquoit plus d'agilité ;  
A la tiffure bigarrée  
Qui charmarre son cafaquin ;  
Masqué , petit chapeau , chaussé d'un escarpin ,  
Des Reptiles , Acteur folâtre ,  
Il pourroit , au besoin , remplir sur leur Théâtre  
Le rôle enjoué d'ARLEQUIN.



# LE RETOUR DU PRINTEMPS.

JE chante en l'aimable Saison  
 Où la Terre se renouvelle,  
 Non du verd rajeuni le riant Horison ;  
 Ou l'ÉCHO répétant les sons de PHILOMÈLE ;  
 Non PROGNÉ dans les airs volant à tire-d'aîle,  
 Ni FLORE de sa main émaillant le gazon ;  
 Ni le jeune ZÉPHYR qui sur l'ondé se joue,  
 Glissant légèrement entre les joncs naissans :  
 A des sujets pour moi bien plus intéressans,  
 Ma Muse aujourd'hui se dévoue.  
 Je chante l'utile retour  
 Du bienfaisant Pere du Jour,  
 Vers les Climats glacés de l'Ourse :  
 Je chante ses rayons, qui, moins obliquement,  
 Tombent sur nous du Firmament,  
 Et deviennent enfin mon heureuse ressource  
 Contre un rude & fâcheux Hyver,  
 Qui, sans fin prolongeant sa course,  
 Réduisoit tristement mon foyer au bois verd.  
 Pour me garantir de la bise  
 Dont je me sentoís pénétré,  
 En vain, sur mes tisons, j'exhalois à reprise  
 L'air dans mon soufflet concentré.

Quel en étoit le fruit ? une épaisse fumée  
 Qu'un peu de flamme éteinte , aussitôt , qu'allu-  
 mée ,

Laiissoit en tourbillons dans ma chambre échapper ;

Mes yeux , vous pourriez le redire ;

Combien de fois , hélas ! en venant vous frapper ,  
 A-t-elle suspendu les accens de ma Lyre

Dont j'interrompois les accords ,

Pour essuyer les pleurs que vous versiez alors ?

Combien de fois encore une toux fatigante ,

Qu'excitoit l'âcreté de ses sels ennemis ,

A-t-elle sous mes doigts , sur ma Lyre remis ,

Rendu la corde vacillante ,

Et formé des tons déplacés ?

Mais oublions nos maux passés ;

C'est une nuit obscure & sombre

Qui , par l'épaisseur de son ombre ,

Nous en fait mieux sentir le prix de la clarté.

Déjà dans ses Palais d'Eté ,

Le Soleil rapproché , chaque jour s'achemine ;

Un air plus tempéré dans ma chambre domine ,

Et mon soufflet , en vain tant de fois agité ,

Tant de fois fatigué d'un effort inutile ,

Remis à son crochet , comme en un lieu d'asile ,

Jouit pour lui , pour moi , du repos souhaité.

Mon sang , devenu plus fluide ,

Ranime mes esprits engourdis par le froid ;

Je les sens qui , déjà dans ma tête , à l'étroit

Prennent l'essor , d'un trait rapide ;

Ils courent les Jardins, visitent les Vergers,  
 Contemplant, sous leurs pas légers,  
 Les miracles divers que la Nature enfante,  
 Pendant l'Hyver sans vie, au Printems renaiss-  
 fante,  
 L'Eté développant les sels les plus actifs,  
 Pour nous donner les fruits hâtifs,  
 Et guidant, d'une main plus lente,  
 L'écoulement des suc destinés à nourrir  
 Les fruits que la tardive Automne,  
 Comme un fleuron de sa couronne,  
 Seule, entre les Saisons, a le droit de mûrir.  
 Connoissez-en le prix, & rendez vos hommages  
 A ce rare fleuron, digne présent des Dieux,  
 Heureux Côteaux de Rheims, vos vins délicieux,  
 De nos goûts réunis lui doivent les suffrages.  
 Nous lui devons aussi ces folâtres images  
 Qu'à nos yeux fascinés peint la mousse du vin,  
 Ces Ris, ces beaux Enfans, qui d'un regard seréin  
 Dérident le front des plus sages,  
 En leur mettant le verre en main,  
 Et du plus sombre ennui dissipent les nuages.



## N A R C I S S E.

NARCISSE, le regard imprudemment fixé  
 Sur l'humide crystal d'une eau paisible & pure,  
 Miroir fatal qu'offroit à ses yeux la Nature,  
 Et d'où partit le trait dans son ame lancé :

NARCISSE n'avoit pas encore,  
 De ses propres armes blessé,

Subi l'arrêt des Dieux contre lui prononcé,  
 Pour immoler ses jours au feu qui le dévore ;

Et sur cet Amant insensé

Qui follement épris, s'idolâtre & s'adore,  
 Châtier de soi-même un amour déplacé.

NARCISSE n'avoit pas encore

De ses restes mourans, pâles, enfin éteints,

Aux rives des eaux fait éclore

Cette fleur de son nom qui pare nos Jardins.

La trop sensible ECHO, par ses charmes séduite,

Victime des mépris dont il payoit ses feux,

Cherchant les lieux déserts, les antres ténébreux,

S'y livrant aux regrets, aux plaintes, à la fuite,

ECHO, la triste ECHO, succombant sous le poids

Des accès accablans de sa douleur amere,

N'avoit pas vû son corps, si charmant autrefois,

Desséché, n'être plus qu'une vapeur légère,

Qu'à peine anime encor quelque reste de voix.

## F R A G M E N T.

D'Épous ce jour où le jeune PARIS ,  
 Au Mont Ida, son tribunal, assis ,  
 La Pomme en main, les Déeses présentes ,  
 Vû leurs attraits, inclinant pour CYPRI, S ,  
 De la beauté lui donna les Patentes ,  
 Et couronna son front de mirthes verds ,  
 Sur ses Autels avec l'encens offerts :  
 Depuis ce jour qui signala sa gloire ,  
 Et sur les cœurs fixa ses attributs ,  
 Les RIS, les JEUX, témoins de sa victoire ,  
 Et les AMOURS ses Menins devenus ,  
 Tous à son char d'accord se ralièrent  
 Pour désormais ne plus quitter ses pas ;  
 Tous à l'envi leur zèle signalèrent  
 Pour maintenir en garde ses appas.  
 Depuis ce jour, à VÉNUS si propice ,  
 Toujours sur elle ils ont les yeux ouverts ;  
 Si quelqu'un d'eux, manquant à son office ,  
 D'un seul souris négligeoit le service ,  
 Il s'en croiroit comptable à l'Univers.  
 A leur troupeau, les trois GRACES admises ,  
 Chez la Déesse aux grands emplois commises ,  
 De la Toilette ont le soin important ;  
 L'Art en est long, veut une main habile ,  
 Art à traiter, d'autant plus difficile ,  
 Que vrai *Prothée*, il change à chaque instant.

## LA CAFFETIERE

## RENVERSÉE.

PAuvres Mortels, quelle erreur est la vôtre ?  
 Quand vous comptez sur un bien à venir ;  
 Le bien, hélas ! que vous croyez tenir ,  
 Souvent se perd , ou passe aux mains d'un  
 autre.

Ma Caffetiere au feu, le métal échauffé ,  
 Renfermoit dans ses flancs, en poudre tamisée ,  
 Cette fève par-tout prisee ,  
 Qui nous vient de *Moka*, sous le nom de Caffé.  
 L'Arabe dans son sol en cultive la plante ;  
 Chaque planette bienfaisante ,  
 Sur son fruit épuise ses dons ;  
 Le Soleil le frappant de ses plus purs rayons ,  
 Dans ses porres ferrés verse une huile odorante ,  
 Dont, par le feu, les sels épandus dans les airs ,  
 Exhalent la vertu de cent parfums divers.

Pour quelque plante salulaire ,  
 Commune en ses effets, d'un usage vulgaire ,  
 ESCULAPE, chez les Mortels,  
 Reçû comme un Dieu tutelaire ,  
 De leurs mains obtint des Autels :  
 Si, moins borné dans la science,  
 Il leur eût du Caffé donné la connoissance,

Qu'eût - ce été ? quels honneurs chez ce Peuple  
obsédé

Se feroit-il acquis ? Oui, JUPITER lui-même,  
Dégradé de son rang suprême,  
Au nouveau Dieu l'auroit cédé.

A l'esprit, comme au corps également utile,  
Le Caffé bannit les vapeurs,  
Qui sous de lugubres couleurs,

Peignent tous les objets dans un cerveau débile.  
Deux beaux yeux en s'ouvrant vers le milieu du  
jour,

D'un sommeil inquiet, en leur pâle contour,  
Laisserent-ils voir la trace empreinte ?

Ont-ils perdu ce feu dont la lumière éteinte  
Eteindroit pour jamais le flambeau de l'AMOUR ?

Du Caffé mis en poudre une simple teinture,  
Un extrait de ses sels dilatés dans l'eau pure,  
Rendent l'ame & la vie à ces yeux amortis :

Devant eux tout reprend une face riante,  
Sous un jour plus serain, chaque objet se présente,  
Le Soleil brille moins lorsqu'il quitte THÉTIS.

Si d'un vif Auvilé la pétillante mousse,

Sur vos yeux étend un bandeau,

Si son choc dérangent les fibres du cerveau,  
Votre esprit s'embarrasse & la pointe s'émousse,  
Aux alkalis bénins d'un Caffé préparé,

L'Auvilé, moins actif, bientôt cède & succombe ;

L'esprit renaît, le bandeau tombe,

Et le désordre est réparé.



De tout Auteur encore il obtient le suffrage ;  
 Par ses dons rares & divers,  
 Avec les Muses il partage,  
 Et l'honneur de la Prose & la gloire des Vers.  
 Le Poète, l'Orateur lui doivent leur hommage,  
 Leur génie épuisé d'un travail trop suivi,  
 Aux foiblesses du corps, quoique libre, asservi,  
 S'endort-il affaissé sous le poids de l'ouvrage ?  
 Par le secours de ce breuvage,  
 Il est à l'instant réveillé ;  
 Si de son tems *Homere* en eût connu l'usage,  
 Il n'auroit jamais sommeillé.  
 Déjà d'une mousse orgueilleuse,  
 Prête à franchir les bords où la retient l'airain,  
 J'avois plus d'une fois, la cuillere à la main,  
 Calmé l'irruption fouguese,  
 Que dans le vase étroit, au Café consacré,  
 Excitoit VULCAIN trop ferré.  
 Tout paroïssoit enfin répondre à mon attente ;  
 La mousse s'abaissoit, & l'eau moins pétulante  
 Se formoit en bouillons réglés ;  
 Et de l'exquis parfum, qui dans l'air s'en élance,  
 Mon odorat frappé m'annonçoit, par avance,  
 Le plaisir dont mes sens alloient être comblés :  
 Quand perçant un amas de cendre,  
 Où, pour dormir en paix, il s'étoit renfermé,  
 Un petit-Maitre Salamandre,  
 Jeune, galant, coquet, aux chauffoirs renommé,  
 Avant qu'à son miroir l'heure vînt de se rendre,  
 Voulut, à son réveil, prendre un bain parfumé.

Bravant le droit des Gens, le fraudant à ma perte,  
 L'Esprit attentif, l'œil alerte,  
 Sur un épais tison brûlé plus qu'à demi,  
 Dans sa place mal affermi,  
 Le tison s'ébranlant, sur le vase il le pousse,  
 Qui, trop foible pour résister :  
 A l'effort de cette secousse,  
 Chancelé & tombe au coup qui vient de le heurter :  
 Le maudit Salamandre, actif à profiter  
 Du succès de son stratagème,  
 Sous mon triste Caffé vient se précipiter ;  
 Et tout à son plaisir s'en inonde lui-même.  
 Que devins-je, hélas ! tout ce qu'on peut devenir  
 Lorsque l'on perd ce que l'on aime ;  
 Mes sens trop éperdus dans ce malheur extrême,  
 M'en ont ôté le souvenir.



---

---

## LE VÉRITABLE AMOUR.

PROJET flatteur d'engager une Belle,  
Soins concertés de lui faire la cour,  
Tendres écrits, sermens d'être fidelle,  
Airs empresseés, vous n'êtes point l'amour.  
Mais se donner sans espoir de retour,  
Par son désordre annoncer que l'on aime,  
Respect timide, avec ardeur extrême,  
Perfévérance au comble du malheur,  
Voilà l'amour, il n'est que dans mon cœur.



---



---

**F R A G M E N T.**

**P**our conduire nos pas sous ces beaux lauriers verts,  
 Dont la feuille immortelle ombrage le Parnasse,  
     Plusieurs sentiers nous sont offerts ;  
 Une Prose élégante , & qui coule avec grace ,  
     S'y fait jour , ainsi que les Vers.  
 Ses portiques encore aux beaux-Arts sont ouverts ;  
*Descartes* & *Newton* s'en frayerent la trace ;  
*Galilée* , avant eux , donnant à l'Univers  
 Tous ces Astres nouveaux , par ses soins découverts ,  
 Cent autres noms fameux ; enfin tous ceux qu'embrasse  
 La Troupe des neuf Sœurs dans ses emplois divers.  
 S'il est , au haut du Mont , un siège pour *Homere* ,  
     Chantant sur sa Lyre guerriere  
     Les Héros vainqueurs d'Ilion :  
 Il en est un encore , assez près de la cime  
 Où sied cet Orateur , dont le style sublime  
     Illustra Rome de son nom.



LE TELESCOPE  
 PROSCRIT A CYTHERE;  
 A MADAME DE \*\*\*.

A Grérez-vous, adorable MARQUISE,  
 Que votre nom honore ici mes Vers;  
 Non que je pense avoir fait œuvre exquise,  
 Ni ceint mon front de ces beaux lauriers verds  
 Dont APOLLON ses Elus favorise ?  
 Le double Mont & ses sommets sacrés  
 Sont à mes yeux des terres inconnues ;  
 Je n'en tentai jamais les avenues,  
 Ni n'essayai d'en franchir les degrés.  
 Content d'errer sur le gazon champêtre  
 Qu'à ses côtés le Permesse voit naître,  
 Et qu'il nourrit, l'humectant de ses eaux ;  
 Humble en mes chants, mon timide génie  
 Borne ses sons à la simple harmonie,  
 Que sous mes doigts rendent quelques roseaux.  
 Des Vers sans art, formés sur ce modele,  
 Sont à vos yeux peu dignes d'être offerts,  
 Vous dont les dons, & les talens divers  
 Sçavent passer le bon par la coupelle,  
 Même l'exquis en tout genre d'accords,  
 Et combiner dans une Œuvre nouvelle,  
 Soit de *Rameau*, *Voltaire*, ou *Fontenelle*,  
 Le fort, le foible, & quels sont leurs rapports.

J'en dis beaucoup, sans dire assez encore,  
 Qui ne connoît en vous que les dehors,  
 Tous beaux qu'ils sont, MARQUISE, vous ignore.

Un Curieux, le Téléscope en main,  
 Scrutoit de l'œil la Campagne voisine,  
 Lorgnant sans choix à travers la machine,  
 Tantôt le proche & tantôt le lointain :  
 En parcourant la part de l'hémisphere  
 Qui s'offroit lors en plein à ses regards.  
 Ce Linx de l'Art, dont *Newton* fut le pere,  
 Mit sous ses yeux quelques moutons épars.  
 Joint un troupeau fournissant le laitage,  
 Tous en commun broutant le pâturage.  
 Là les voyant, bien crut l'Observateur,  
 Qu'ils n'y devoient être sans Conducteur ;  
 Trop eût été pour la bélante race,  
 Loin des Hameaux & de tout Défenseur,  
 A redouter la dent du Loup vorace.

Si le Bétail de laine se vêtant,  
 Devoit avoir un Guide pour le paître,  
 D'autre côté, selon l'ordre champêtre,  
 Là le troupeau, de lait nous humectant,  
 Sans Conductrice aussi ne devoit être.  
 Notre Lorgneur cherche à les aviser,  
 Et promenant à l'entour la lunette,  
 Il apperçut *Claudin & Colinette* :  
*Claudin* voulant lui ravir un baiser ;

Oui lui ravir : la Fille étoit mutine ,  
 Se défendoit , repouffoit l'Agresseur ,  
 Si qu'on eût cru voir une autre Sabine ;  
 Une *Hercilie* (a) , en qui pudeur domine ,  
 Dans sa vertu cherchant un défenseur ,  
 Contre l'effort du Romain ravisseur.

Un jeune AMOUR , commis en son office  
 A rassurer toute fille novice ,  
 Et l'usiter à l'amoureux larcin ,  
 Faisoit le guet en faveur de *Claudin*.  
 Plus clairvoyant que l'*Argus* de la Fable ;  
 Il découvrit le tube redoutable  
 Pour tout Amant ; le miroir indiscret ,  
 Propre à trahir un mystere secret.  
 Maudissant lors en soi le Telescope ,  
 Pour dérober à notre Curieux  
 L'ardent *Claudin* , soudain il l'enveloppe  
 Dans un nuage obscur & ténébreux.  
 Sous cet abri les ayant mis tous deux ,  
 Il prend son vol , & d'une aîle légère ,  
 Fendant les airs , arrive dans Cythere  
 Le banc d'AMOUR , le chef-lieu de l'Etat  
 Où ressortit toute importante affaire.  
 Là , des AMOURS convoquant le Sénat ;

---

(a) *Hercilie*, Fille d'entre les Sabines enlevées par les Romains,  
 & que *Romulus* choisit par préférence , à cause de sa beauté.

Aux Assemblés tout le cas il expose ;  
 Fait un narré de l'Œuvre de *Newton* ,  
 Dit ses effets , en détaille la cause :  
 Changeant ensuite & de voix & de ton ,  
 Eh quoi ! dit-il , un Berger dans la plaine ,  
 Qui se voit seul auprès d'une inhumaine ,  
 Qui pour témoins semble n'avoir alors  
 Que son amour & l'objet de sa peine ,  
 Quoi ? ce Berger retenant ses transports ,  
 Du Linx fatal toujours en défiance ,  
 N'osera donc par quelques doux efforts  
 Faire l'essai d'un peu de violence  
 Pour dérober de légères faveurs ,  
 Et , s'il se peut , vaincre la résistance  
 Que l'on oppose à ses vives ardeurs ?  
 Dans vos beaux ans , & vous , jeune Ber-  
     gere ,  
 Toujours le front & le regard sévere ,  
 Vous n'oserez , toujours craignant les yeux  
 De cet Argus enfanté par l'Optique ,  
 Même en un champ ouvert & spacieux ,  
 Loin des témoins & de tout toit rustique ,  
 Vous n'oserez du Berger amoureux  
 Payer les soins & soulager les feux :  
 A l'avenir , où sera votre asile ?  
 Mere au logis , Freres , Parens au bois ,  
 Quels antres sourds , quel secret domicile  
 Trouverez-vous , où votre amour tranquile  
 D'un tendre Amant ose écouter la voix ?



En proye alors aux tourmens de l'absence ,  
Dans vos liens n'ayant nulle allégeance ,  
Nul doux moment n'en soutenant le poids ,  
Loin d'encenser les Autels de Cythere ,  
Rompant des fers qui sçurent trop vous plaire ,  
Nous vous verrons vous soustraire à nos loix.  
En gémissant , oui , j'ose le prédire ,  
Si cet abus s'introduit une fois ,  
Si des AMOURS tout le corps ne conspire  
A l'arrêter , le bannir , le proscrire ,  
L'Etat succombe , adieu notre Carquois ,  
Adieu nos Traits , notre Arc , notre Empire.  
A ce récit , le Sénat consterné ,  
Croit voir déjà son culte abandonné ,  
Et ses Sujets désertent son Domaine.  
Pour prévenir la ruine certaine  
De tout l'Etat , le fait examiné ,  
Le Telescope est au feu condamné ,  
Et défendu d'en garder la recette ,  
D'en fabriquer , ni d'en faire l'emplette  
En tout Pays , à leur Sceptre soumis ,  
Comme tendant à brouiller les Amis  
Que dans ses fers enchaîne une Coquette :  
Tendant encore à troubler le repos  
De maints Epoux , dont l'heureuse ignorance  
Sur les écarts & délits conjugaux ,  
Dans la maison maintient l'intelligence :  
De maints Amans , qui sçavent à propos  
Des surveillans tromper la vigilance :

Tendant enfin à maints autres abus  
Contre leurs Loix , leurs Statuts, & leurs Us ;  
D'où s'en suivroit interdiction pleine  
De tous plaisirs ; parmi la Race humaine,  
Plus n'en auroit mes-hui fruition :  
Tristesse , ennui , seroient sa portion ,  
Cent maux enfin qu'on devine sans peine,  
Et que se peint l'imagination.



## R E Q U Ê T E

AU SENAT DE CYTHERE,  
EN FAVEUR DU TÉLESCOPE

*Que son Arrêt a proscriit.*

G Alans Sénateurs de Cythere,  
Qui donnez vos Arrêts sous les Mirthes fleuris,  
Et réglez par les Jeux, les Charmes & les Ris,  
Dans l'un & dans l'autre Hémisphère:  
Vous qui, du même trait qui foumet a vos Loix  
Le Berger sans défense & la simple Bergere,  
Sçavez vous asservir les Rois,  
Permettez qu'à vos yeux mon cœur se développe,  
Et souffrez qu'humblement, devant vous prosterné,  
Je parle pour le Telescope,  
Pour ce Proscrit infortuné  
Qu'à ne plus voir le jour vous avez condamné.  
Si de *Claudin*, ardent à baiser *Colinette*,  
Cet Argus découvrit l'action indiscrete,  
A l'œil du Curieux s'il sçut la raprocher,  
Est-ce un crime à lui reprocher?  
Le crime est de *Claudin*: lorsqu'on vous sacrifie,  
Tout est à ménager, les momens & les lieux.  
Ce n'est point au grand jour, à la face des Cieux  
Dans une Campagne aplanie,

Qu'au gré de ses désirs pressans  
 On doit sur vos Autels faire fumer l'encens,  
 Épargnez l'innocent , punissez le coupable  
 Par un trait d'équité digne de votre main.  
     Faites sur l'imprudent *Claudin*  
     Tomber votre Arrêt redoutable ;  
     Mais voyez d'un œil favorable  
 L'Enfant du grand *Newton* habiter votre sei  
 Séparé , par le cours d'une eau large & profc  
 De l'objet dont mon cœur adore les appas ,  
 Quand , pour porter le jour en de nouveaux climats ,  
 Le Soleil se prépare à descendre sous l'Onde ,  
     Attentif au moment heureux  
 Qui doit m'offrir *DAPHNÉ* , l'objet de tous mes  
     vœux ,  
 Je la vois s'avancer sur la rive opposée ,  
     L'air noble , la démarche aisée ,  
 Telle qu'on peint *VÉNUS* en l'aimable Saison ,  
 Abaissant mollement sous ses pas le gazon.  
     Au milieu d'une troupe amie ,  
     Près de ma *DAPHNÉ* réunie ,  
 Le *Télescope* en main , je distingue ses traits ,  
     Et ce que dans cette distance  
     Mes yeux ne m'offriroient jamais.  
 Je goûte le plaisir , plus flatteur qu'on ne pense ,  
 De voir , *Iris* , *Climène* , & la jalouse *Hortense* ,  
 Céder de la beauté le prix à ses attraits.  
 Par le secours encor de cet *Argus* fidele ,  
 J'ai vû plus d'une fois mon Rival auprès d'elle ,

Tous deux de la troupe écartés,  
De fleurs qu'il ramassoit lui faire une guirlande ;  
La prier à genoux d'en accepter l'offrande :  
Mais j'ai vû son offre & ses vœux rebutés.

Quel coup funeste pour ma flamme !  
Quel trait empoisonné n'eût point percé mon ame !  
Si les doubles miroirs, par *Newton* mis au jour,  
N'avoient rassuré mon amour.

Ce Téléscope enfin, par le charme magique  
Qu'en ses flancs renferma l'Optique,  
Rapprochant le bord opposé  
Dont ma chere *DAPHNÉ* suit le sentier aisé,  
Du plaisir de la voir je jouis par avance ;  
Je fais plus, je crois lui parler ;  
Ses yeux vers moi tournés, ils semblent m'appeller :  
Et ce qui flatte encor mes vœux & ma constance,  
J'y lis sa tendre impatience  
De me voir sur le Fleuve auprès d'elle voler.



## L E B E R G E R

## D E L A M U E ,

PETITE RIVIERE, PRES DE CAEN,  
*A UNE AIMABLE NYMPHE DUCANTON.*

**V**ous, que de mille attraits les GRACES ont ornée,  
 Jeune Nymphé, qui, de roseaux  
 La tête autrefois couronnée,  
 Présidiez sur nos clairs Ruisseaux :  
 Au milieu d'une Capitale,  
 Si parmi tout l'éclat qu'à vos yeux elle étale,  
 Ces Ruisseaux sont encor dans votre souvenir,  
 Agréez leurs nouveaux hommages,  
 Et souffrez que de nos rivages  
 J'ose ici vous entretenir.



D'une Urne également panchée ;  
 La MUE, à sa rive attachée,  
 Coule paisiblement sans sortir de ses bords :  
 Si quelquefois, par de légers efforts,  
 Ses petits flots poussés jusques dans la prairie,  
 Vont par d'étroits canaux se perdre & s'abîmer,  
 Ce n'est que pour y ranimer  
 L'herbe que l'Hiver a flétrie.



Un jeune ZÉPHYR, empressé  
 De revoir nos douces retraites,  
 Malgré les AQUILONS & leur souffle glacé,  
 Le long de nos Côteaux finement s'est glissé;  
 Et par ses foins, déjà de pâles violettes  
 Plus d'un gazon est tapissé.



A l'aide du ZÉPHYR qui, d'une aîle étendue,  
 Couvrait leurs membres délicats,  
 Peu munis contre les frimats,  
 Une troupe d'AMOURS dans nos Bois s'est rendue.  
 Les Oiseaux, depuis leur retour,  
 Commencent à se faire entendre,  
 Il se mêle à leur chant je ne sçais quoi de tendre,  
 Ce n'est pas encor de l'amour,  
 Aisément cependant on pourroit s'y méprendre.



Les Bergers... Mais, hélas! quelle erreur me séduit!  
 Que prétens-je? à quoi me conduit  
 La dangereuse ardeur d'écrire!  
 Quoi! vous parler toujours de hautbois, de pipeaux!  
 Dire que l'AQUILON, las enfin de nous nuire,  
 Dans le fond du Nord se retire,  
 Et laisse en liberté fortir de nos Hameaux  
 Et les Bergers & les troupeaux:  
 Pleine de mille appas, & dans l'âge où vous êtes,  
 Ce style pour vous n'est point fait.  
 Insensible aux douceurs qu'on goûte en nos retraites,  
 De quel œil pourriez-vous en lire le portrait?

Pour les plaisirs brillans, les Dieux vous ont fait  
naître.

Ceux que dans nos Vallons vous offrent les beaux  
jours,

Sont simples, sans éclat, n'ont rien que de cham-  
pêtre ;

Mais on n'en craint point les retours.

F I N.





# T A B L E

## D E S P I E C E S

### CONTENUES DANS CE VOLUME.

A VERTISSEMENT ,	page v
VIE DE LAINEZ ,	xij

### POESIES ANACRÉONTIQUES.

Les Pressoirs de Champagne ,	page 1
Sur une belle Journée d'Automne ,	2
Jouissance ,	<i>idem</i>
La Non-Jouissance voluptueuse ,	3
Eloge du Vin de Champagne ,	4
Voyage d'APOLLON & de BACCHUS ,	<i>idem</i>
Gaité de LAINEZ ,	5
Accommodement avec la Raison ,	6
Sur un Cygne , auquel l'Auteur jettoit du pain en se prome- nant le long du Canal de Fontainebleau ,	<i>idem</i>
Sur la Tocanne , Vin de primeur ,	7
Convalescence ,	<i>idem</i>
La Salade Epicurienne ,	8
Bains de la Porte SAINT-BERNARD ,	9
LAINEZ se promenant dans un Parterre avec une jolie Femme ,	10
Priere à BACCHUS , pour obtenir une bonne Ven- dange ,	<i>idem</i>
Invocation au Sommeil ,	11
Printems ,	12
Caprice ,	13
Priere au Nectar ,	14
Consolation de la perte du Printems ;	<i>idem</i>

## CHANSONS TENDRES ET GALANTES.

La Méprise ,	page 17
Le Songe ,	<i>idem</i>
Le Pouvoir de l'Amour ,	18
Chanfon pastorale ,	<i>idem</i>
Printems ,	19
Chanfon sur un Homme qui aimoit à parler d'Histoire , de Nouvelles , & le plus souvent à Table.	<i>idem</i>
L'Embarras ,	20
Fragment d'une Cantate sur la Convalescence de Lambert , Beaupere de Lully.	<i>idem</i>

## BOUQUETS.

Bouquet pour Madame la DUCHESSE DE BOURGOGNE ,	23
Bouquet adressé à LAINEZ ,	24

## P O R T R A I T S.

Portrait de LAINEZ , fait par lui-même ,	27
Portrait de Madame la DUCHESSE DE NEMOURS ,	28
Portrait de Madame DE MARTEL , connue auparavant sous le nom de Mademoiselle Coulon ,	<i>idem</i>
Portrait de Philbert , excellent Joueur de Flute ,	29
Impromptu fait à Table , pour Madame la DUCHESSE DE *** ,	30

## É P I G R A M M E S.

Epigramme I. Sur l'harmonie d'un excellent Clavessin d'An- dré Rukers ,	33
Epigramme II. Sur la premiere exposition des Tableaux au Louvre ,	34
Epigramme III. La Coquette ,	<i>idem</i>
Epigramme IV. Pucelage des Brunnes ,	35
Epigramme V. Contre Dufreni.	<i>idem</i>
Epigramme VI. Contre Liniere ,	36
Epigramme VII. Contre le même ,	<i>idem</i>
Epigramme VIII. Contre Duché ,	<i>idem</i>
Epigramme IX. Contre Danches ,	37

## TABLE DES PIÈCES.

III

Epigramme X. Contre Messieurs <i>Dangeaux</i> ,	page 37
Epigramme XI. Contre les TYNDARIDES ,	<i>idem</i>
Epigramme XII. Le Cordelier ,	38
Epigramme XIII. Sur une année où la Glace avoit man- qué ,	<i>idem</i>
Epigramme XIV. Sur la comparaison de M. de la Motte avec le <i>Pactole</i> ,	39
Epigramme XV. Contre M. de la Faye ,	<i>idem</i>
Epigramme XVI. Contre <i>Santeul</i> , à qui un Grand Seigneur avoit fait un présent de cent pistoles ,	<i>idem</i>
Epigramme XVII. Sur un vieux habit noir ,	40
Epigramme XVIII. Avis aux Auteurs ,	<i>idem</i>
Epigramme XIX.	<i>idem</i>
Epigramme XX. Contre Messieurs <i>Gourville</i> , d' <i>Aubigny</i> & <i>Lyonne</i> .	41
Epigramme XXI. Sur un mauvais dîner ,	<i>idem</i>
Epigramme XXII.	<i>idem</i>
Epigramme XXIII.	42
Epigramme XXIV.	<i>idem</i>
Epigramme XXV. Sur la vente d'un Luth par <i>Hurel</i> , dont l'argent fut employé à un repas ,	43
Epigramme XXVI. Sur la réconciliation de <i>Moreau</i> avec sa Femme ,	<i>idem</i>
Epigramme XXVII. Contre <i>Dancour</i> ,	44
Lettre à CHARLES XII. , Roi de Suede ,	47 & 48

## FRAGMENTS.

Fragment du Poëme des Campagnes de CHALES XII, Roi de Suede ,	51 & 52
Fragment des Paroles d'un Divertissement pour l'Hermitage de FRANCHARD , dont l'Hermite étoit Savoyard ,	53 & 54

## POÉSIES DIVERSES.

Les deux Amours au Bal , à Madame de * * * ,	57
La Marmelade ,	59
Épître à M. de * * * , sur son APOLOGIE DE LA MODE ,	60
Épître chagrine sur le Débordement de l'Orne ,	62
L'Origine du Tire-Bouchon ,	65
Reponse à une Épître qui avoit été adressée à l'Auteur , à l'Occasion de son Discours sur le <i>Rouge</i> ,	68
L'Eau d'Hipocrene ,	69
Le Basilic , à Mademoiselle de * * * ,	70

Stances à A M I R E ,	page 71
La Toilette de l'Age d'or ,	73
La Turogenèse ou l'Origine du Fromage , à Monsieur le Chevalier de L * * * , au Pont-l'Evêque ,	75
Etrennes à Madame la Marquise de * * * , en lui envoyant un petit Tablier garni de nœuds ,	80
La Balance des Esprits ,	83
Le Retour du Printems ,	86
Narcisse ,	89
Fragment ,	90
La Caffetière renversée ,	92
Le Véritable Amour ,	95
Fragment ,	96
Le Téléscope proscrit à Cythere , à Madame de * * * ,	97
Requête au Senat de Cythere , en faveur du Telescope que son Arrêt a proscrit ,	103
Le Berger de la Mue , petite Riviere , près de Caen , à une aimable Nymphé du Canton ,	106

*Fin de la Table.*

P O É S I E S

D E

M<sup>R</sup>. L' A B B É

M A N G E N O T.



A M A E S T R I C H T,

Chez JEAN-EDME DUFOR & PHIL. ROUX,  
Imprimeurs & Libraires, associés.

---

M. DCC. LXXVI.

sons assez particulieres, nous ne pouvons guere donner au Public d'autres lumieres sur sa naissance, tant il avoit lui-même d'indifférence pour la vanité de la réputation. Nous croyons qu'il étoit fils d'un homme de commerce; nous savons que son peu de fortune fut ce qui le détermina principalement à entrer dans l'état Ecclésiastique, & que son éducation fut négligée au point qu'il avoit environ dix-huit ans lorsqu'il commença ses études.

Il étoit né avec le goût & le talent de la Poésie; mais il n'a traité que de petits sujets, & son genre étoit la délicatesse. Ses premiers Ouvrages le firent connoître avantageusement, & le répandirent d'abord dans ce que l'on est convenu d'appeller la bonne compagnie. Mais, soit que l'Abbé

Mangenot n'en jugeât pas ainsi, soit que son caractère, ennemi de toute dépendance, & naturellement porté à une misanthropie un peu cynique, ne lui permît pas de s'affujettir aux égards nécessaires pour se conserver, avec succès, dans le grand monde, il prit bientôt, pour toujours, le parti de la retraite : quelques amis alloient la partager, & jouir de sa conversation, qui étoit très-agréable & très-enjouée, dans un jardin dépendant de son bénéfice, où il avoit fait construire un petit fallon, & sur lequel il fit ces Vers.

Sans inquiétude, sans peine,  
Je jouis dans ces lieux du destin le plus beau ;  
Les Dieux m'ont accordé l'ame de Diogene,  
Et mes foibles talents m'ont valu son Tonneau.

Au seul récit de quelque trait d'humana-

nité, sa sensibilité se manifestoit par des larmes, & souvent on l'a vu disposer par avance du revenu de son bénéfice pour en aider des malheureux, & se mettre lui-même dans l'embarras de l'indigence. Cependant cette vive sensibilité ne le tenoit pas en garde contre les accès fréquents d'une humeur très-prompte à s'irriter, & qui, donnant à son caractère une apparence de dureté & de violence, le rendoit, en effet, d'une société très-difficile même à ses amis. Revenu de ces premiers mouvements, l'homme sensible reparoissoit, & qui plus est, l'homme tendre & voluptueux. On peut dire, avec vérité, que personne n'éprouva plus fortement que lui l'empire des passions. Sa conversation & ses Ouvrages respiroient la volupté, & il avouoit souvent qu'il n'é-



toit redevable qu'à elle de son amour & de ses talents pour les Vers.

Il a composé des Madrigaux dans le genre de la Sabliere, des Chançons galantes, des Épigrammes; mais il étoit à craindre que l'on n'en fît un recueil sans choix. Quoiqu'il eût un goût très-délicat & très-sûr pour juger les Ouvrages des autres, il se permettoit à lui-même beaucoup d'incorrection & de négligence. Il est heureux pour sa réputation, que la trop grande facilité qu'il avoit d'écrire ait été souvent combattue par un attrait plus vif encore, qui le portoit à ne rien faire. Il a dû, par conséquent, écrire fort peu; mais il seroit à desirer qu'il eût moins écrit encore, & l'on ne balanceroit pas à le croire digne de passer à la postérité, par un très-petit nombre d'ouvrages qui

sont, en effet, marqués au coin du bon goût, & du vrai talent.

Nous ne croyons pas que la célébrité d'un Homme de Lettres dépende de l'espace que ses productions peuvent occuper dans une Bibliothèque. Nous connoissons, au contraire, beaucoup d'Ecrivains très-volumineux, dont les Ouvrages magnifiquement imprimés, enrichis de très-belles Gravures, & paroissant, en quelque sorte, défier l'oubli sous ces pompeux ornements, n'iront pas cependant aussi loin que la première de ses Églogues, que tout le monde connoît, & qui commence par ce Vers :

Au déclin d'un beau jour, une jeune Bergere, &c.

Il y a sur cette Églogue, une Anecdote qui mérite d'être rapportée. Palaprat, oncle

de l'Auteur, l'avoit envoyée à son infu, à Toulouse, pour concourir au prix des Jeux Floraux. Elle obtint l'Eglantine d'argent, & elle paroiffoit imprimée à Paris, fans que l'Auteur fût encore instruit de l'usage qu'on en avoit fait. Palaprat réunit à un dîner, Campiftron, Brueys & le grand Rousseau: son neveu y fut admis; & au deffert, on lui ménagea la surprise de lui faire présenter l'Eglantine de la main même de Rousseau. Le jeune Poëte la reçut avec une tranquillité si froide, qu'elle déconcerta la vivacité Gasconne de son Oncle, quoique cette tranquillité ne fût peut-être qu'une preuve de modestie.

Une Anecdote plus curieuse, parce qu'elle prouve le goût de l'Auteur, c'est qu'il sacrifia quatre vers de son Eglogue que

trémité à l'autre, abjurer la gaieté de l'ancienne Comédie, & lui préférer des farces lugubres auxquelles on donne le nom de Tragédies bourgeoises. O Mânes de Racine, de Moliere, & sur-tout de Despreaux!

Il feroit à fouhaiter, fans doute, que dans la Vie de M. l'Abbé Mangenot, les moments de son heureuse verve eussent été plus fréquents; mais plus de quinze ans avant sa mort, il étoit tombé dans une paralysie, dont la premiere attaque lui ôta l'usage de tous ses membres. Son esprit sembla renaître, lorsque ce mal, peu de jours après, lui laissa du moins la liberté d'une moitié de son corps; il s'en félicita par ces Vers, qui ont quelque chose d'Anacréontique:

„ Revenez sous mes doigts, instrument que j'adore,  
 „ Plume que je tirai des aîles de l'Amour:

„ Heureux de ce larcin si ce Dieu rit encore,  
„ Comme il en rit le premier jour.

Mais on ne doit pas moins regarder ces quinze ans d'infirmité, comme un temps absolument retranché de la vie de cet Auteur. Il eut, d'ailleurs, des chagrins domestiques; sa Sœur avoit une idée si singulière de la Poésie, que, tirant un jour à part M..... (qui venoit depuis peu chez son frere, & qu'elle étoit fort éloignée de prendre pour un Poëte.) „ Ne soyez pas scandalisé, lui dit-elle, de ce que mon frere „ fait des Vers. Nous sommes tous d'honnêtes gens dans notre famille: il n'y a „ que lui qui nous déshonore. M..... dut beaucoup rire, mais un bon Poëte auroit eu de quoi rire bien davantage.

Cette Sœur dévote attribuoit à la Poésie,

l'indifférence que son Frere sembloit avoir sur de certaines matieres. Elle ne lui pardonnoit pas cette Epitaphe qu'il fit un jour pour lui-même en plaisantant.

Sous ce marbre gît enterré  
Un Prébendier sexagénaire,  
Qui ne lut jamais son Bréviaire,  
Et qui ne connut son Curé  
Qu'en relisant son baptistaire.

Mais on fait que les plaisanteries de cette espece ne prouvent rien, & qu'elles ne décelent, tout au plus, que la pensée du moment, sans que l'on puisse en tirer aucune induction sérieuse sur les sentimens d'un homme. Il y a peut-être plus de hardiesse philosophique dans ce Quatrain du même Auteur.

Laiſſons au vulgaire des hommes

Redouter de la mort les pièges imprévus :

Elle n'est point tant que nous sommes ;

Quand elle est, nous ne sommes plus.

M. l'Abbé Mangenot est mort le 9 Octobre 1768. Il avoit fait pour lui-même, il y a quelques années, l'Épitaphe suivante :

„ Ci gît qui crut long-temps affronter le trépas,

„ Et prévoir sans terreur le terme de sa vie :

Vain espoir ! pensoit-il, hélas !

Que nécessairement sa mort seroit suivie

Des pleurs & de l'oubli de sa chere Sylvie ?



THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY  
540 EAST 57TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY  
540 EAST 57TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY  
540 EAST 57TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637



---

# A V I S

D E

L'ÉDITEUR.

**L**E Recueil qu'on offre aujourd'hui au Public, a été trouvé, il y a quelques mois, parmi les papiers d'un homme de goût, qui avoit été intimement lié avec M. l'Abbé Mangenot. Il avoit écrit ces mots à la première page:

„ La première partie de ce Recueil est  
„ composée de Pièces qui sont certainement  
„ de M. l'Abbé Mangenot : il me les avoit  
„ répétées plusieurs fois ; & c'est sur ses  
„ Manuscrits, ou sous sa dictée, que je les ai  
„ copiées. Dans la deuxième Partie, il y a

xvj AVIS DE L'ÉDITEUR.

„ quelques pieces de cet Abbé , plusieurs au-  
„ tres de feu M. son Frere , & enfin quel-  
„ ques-unes composées dans la Société de  
„ l'Abbé ; & c'est de lui que je les tiens ”.

Nous avons cru faire plaisir au Public en  
lui donnant ce petit Recueil ; si toutes les  
Pieces ne sont pas également bonnes , au-  
moins elles respirent toutes le bon goût , le  
naturel , & la facilité.



POÉSIES



P O É S I E S

D E

M<sup>R</sup>. L' A B B É

M A N G E N O T.

---

P R E M I E R E P A R T I E.

---

É G L O G U E S.

P R E M I E R E É G L O G U E.

A U déclin d'un beau jour, une jeune Bergere,  
Échappée à la fin aux regards de sa Mere,

*Mauvais*



A

Pressoit les pas tardifs de son nombreux troupeau,  
Vers un bocage épais éloigné du hameau :

L'heure d'un rendez-vous, malgré ses soins, passée,  
S'offroit incessamment à sa triste pensée.

Elle arrive : mais, Ciel ! quels furent ses soucis,  
De parcourir ces lieux sans y trouver Tircis ?  
Dans son impatience, en vain elle l'appelle ;  
Echo seule répond à la voix de la Belle.  
Mille soupçons confus allument son courroux ;  
Elle s'arrête enfin au plus cruel de tous.

Tircis ne m'aime plus ! le perfide, dit-elle,  
Ne peut, en même-temps, être heureux & fidele ;  
Une Bergère amante est pour lui sans appas ;  
Il m'aimeroit encor si je ne l'aimois pas.

On me l'avoit tant dit, avant de le connoître :  
Traitez bien un Amant, il cessera de l'être.  
L'amour ne peut durer qu'autant que les desirs ;  
Nourri par l'espérance, il meurt par les plaisirs.

Aussi, quoique mon cœur approuvât son hommage,

Quand il m'osa tenir un amoureux langage,  
Le soleil quatre fois fit jaunir nos moissons,  
Avant que je parusse écouter ses chansons.  
En lui cachant l'ardeur qui dévorait mon ame,  
Que n'ai-je point souffert, pour éprouver sa flamme!  
Par combien de tourmens n'ai-je point acheté  
Le chimérique espoir d'aimer en sûreté!  
Cruelle à mon Berger, plus cruelle à moi-même,  
Je ne lui laissois voir qu'une rigueur extrême.  
Mais un jour, jour fatal au secret de mon cœur!  
Tircis trop tendrement me peignit son ardeur.  
Jusqu'à quand, disoit-il, il m'en souvient encore,  
Serez-vous insensible au feu qui me dévore?  
Malgré votre beauté, craindriez-vous un jour  
De me voir à quelqu'autre immoler votre amour?  
Ah! grand Dieu! si je vis sans aimer ma Bergere,  
Que ma flûte, ma voix, mes vers cessent de plaire;  
Qu'on me voye étouffer les oiseaux que j'instruis;  
Que mes prés soient sans fleurs, & mes vergers sans  
fruits;

Que mes tendres brebis, que mes taureaux superbes  
 S'empoisonnent du suc des plus mortelles herbes ;  
 Que je les abandonne à la fureur des loups,  
 Et que je sois moi-même en but à tous vos coups !  
 J'en jure par les Dieux, ou plutôt par vous-même,  
 Philis, l'amour vous rend ma déité suprême.  
 L'ardeur que j'ai pour vous, ne finira jamais ;  
 Croyez-en mon amour, mes serments, vos attraits.

Son trouble, sa langueur, ses regards, son silence,  
 Tout m'assuroit alors de sa persévérance.  
 Je ne pus résister à des coups si puissants ;  
 Un trouble séducteur s'empara de mes sens :  
 Presque sans le vouloir, éperdue, inquiète,  
 A mon perfide Amant j'avouai ma défaite.  
 Je vous aime, lui dis-je : heureuse si mon cœur  
 Peut attendre du vôtre une éternelle ardeur !  
 A vous aimer toujours, cher Tircis, je m'engage.  
 Que de mon tendre amour cet agneau soit le gage.  
 Il croîtra : que nos feux croissent ainsi que lui,

Puissions-nous nous aimer encor plus qu'aujourd'hui !

Qui pourroit exprimer ce qu'alors nous nous dîmes ?  
Reste-t-il des serments après ceux que nous fîmes ?  
Tout ce qu'un tendre amour a de fort, a de doux,  
Dans ce moment heureux se disoit entre nous.  
Fugitives douceurs, instants trop desirables,  
Ou foyez moins piquants, ou foyez plus durables.

A peine eus-je livré mon cœur à ses desirs,  
Que la nuit vint troubler nos innocents plaisirs.  
Malgré nous il fallut nous soustraire à leurs charmes.  
Je me levai, nos yeux se remplirent de larmes ;  
Et pour nous séparer, en nous serrant la main,  
Nous ne pûmes tous deux prononcer qu'à demain.

Depuis cet heureux jour, avec exactitude,  
Il me prévient toujours dans cette solitude :  
Mais hélas ! aujourd'hui je l'attends vainement ;  
L'ingrat n'a plus pour moi le même empressement.

Sans doute, le perfide aux pieds de quelque Belle,  
 Se fait de ma douleur un mérite auprès d'elle ;  
 Et pour la flatter mieux, méprisant ma beauté,  
 Le parjure se rit de ma crédulité.

Dieux ! sur la foi desquels j'ai perdu l'innocence,  
 De mon perfide Amant daignez tirer vengeance.

Elle achevoit ces mots, quand Tircis accourut.

A l'aspect du Berger son courroux disparut ;

Et seulement d'un air enfantin, vif & tendre :

Tircis, seroit-ce à moi, dit-elle, à vous attendre ?

Bergère, reprit-il, calmez votre courroux ;

J'étois sur ces gazons deux heures avant vous :

Vous arriviez enfin ; mais, disgrâce imprévue !

Un loup au même instant s'est offert à ma vue.

Il entraînoit, grand Dieu ! quelle allarme pour moi !

Cet agneau si chéri, gage de votre foi.

O Ciel ! pour mon amour quel funeste présage !

Ai-je dit : mais, cruel, je méprise ta rage ;

Mon bras armé d'un pieu, puisque je suis sans chien,



Va te faire sentir qu'un Amant ne craint rien.  
Enfin, jusqu'en son fort la bête poursuivie,  
A perdu sous mes coups sa proie avec la vie:  
J'ai vengé par sa mort nos plaisirs différés.  
Pouvois-je moins punir qui nous a séparés?

La Bergere, à ces mots, lui raconta ses craintes;  
Le fidele Tircis en fit de douces plaintes:  
Philis, pour l'appaiser, docile à ses leçons,  
Par cent & cent faveurs expia ses soupçons.

*Res est solliciti plena timoris amor. (OVID.)*



## É G L O G U È II.

## THÉMIRE ET SILVARETTE.

## T H É M I R E .

QUEL mélange charmant de fleurs & de verdure !  
 Que ce bois est épais ! que cette source est pure !  
 Et qu'un cœur affranchi des troubles de l'amour ;  
 Doit goûter de plaisirs dans ce charmant séjour !

## S I L V A R E T T E .

DÉ votre sentiment, Ciel ! que le mien diffère !  
 Car enfin, sans amour, qu'y peut-on venir faire ?  
 Rien par soi-même ici ne m'offre un doux emploi ;  
 Tircis seul met un prix à tout ce que j'y vois.  
 Si j'en aime les fleurs, c'est qu'en nos jours de fête  
 Mon Berger galamment en fait orner ma tête.  
 Au bord de ce ruisseau, si j'aime à me mirer ;  
 C'est pour y voir ces yeux qui le font soupirer.

Si j'erre avec plaisir dans ces bosquets champêtres,  
 C'est pour y voir nos noms gravés sur tous les hêtres:  
 Voilà pourquoi mon cœur y trouve des appas:  
 Si j'étois insensible, on ne m'y verroit pas.

T H É M I R E.

Quoi! l'Amour a séduit la fiere Silvarette!  
 Que je plains le troupeau soumis à sa houlette!  
 Nous le verrons bientôt amaigri, négligé,  
 Apprendre à nos hameaux que l'Amour est vengé.

S I L V A R E T T E.

J'AI pour lui, comme vous, craint l'indolence  
 extrême,  
 Que pour tous ses devoirs on ressent quand on aime,  
 Mais Tircis attentif à m'épargner des soins,  
 De mon heureux troupeau prévient tous les besoins.  
 Lorsqu'un triste devoir me retient au village;  
 Entre nos vieux Pasteurs tout son temps se partage:  
 Il apprend toujours d'eux quelque secret nouveau  
 Pour guérir, conserver, engraisser un troupeau.

Le mien seul est l'objet de cette utile étude.  
 Quand du sien à mon tour j'ai quelque inquiétude,  
 J'en ai, m'assure-t-il, plus de soin que jamais;  
 Je fais sur lui l'essai des plus rares secrets.  
 A cet empressement puis-je ne pas me plaire ?  
 L'Amour fait rendre heureux, & moutons, & Bergere,

## T H É M I R E

Qu'on le voit aisément, Bergere, à vos discours !  
 Vous n'avez jusqu'ici passé que d'heureux jours :  
 Vous apprendrez bientôt aux dépens de vos charmes,  
 A pousser des soupirs, à répandre des larmes.  
 Vos attraits enchanteurs, par la rose embellis,  
 Peut-être dès demain n'auront plus que des lys.

## S I L V A R E T T E.

Le fort de ma beauté foiblement m'embarresse ;  
 Mais sur quoi fondez-vous cette vaine menace ?  
 Si souvent la beauté fait naître un tendre amour,  
 Un tendre amour souvent l'embellit à son tour.

Tant que nous l'avons vu ingrate, inexorable,  
Célimene étoit belle, & n'étoit point aimable.  
Depuis qu'elle ressent d'amoureuses ardeurs,  
Ses moindres actions lui gagnent tous les cœurs.  
Mille exemples fameux prouvent ce que j'avance.  
Au reste, en mes attraits j'ai peu de confiance :  
Pour fixer mon Amant, je compte beaucoup moins  
Sur ces fragiles dons, que sur mes tendres soins.  
C'est par mes sentimens, par ma délicatesse,  
Que je veux de Tircis augmenter la tendresse :  
J'y réussis. Un jour qu'il lisoit dans mon cœur,  
Il s'écria, charmé de ma parfaite ardeur :  
Que mon sort est heureux, adorable Bergere !  
Tes graces, ta beauté sont de trop pour me plaire.

## T H É M I R E.

Je ne le vois que trop ; aucun raisonnement  
Ne peut vous retirer de votre aveuglement.  
Mais qu'opposerez-vous à mon expérience ?  
J'aime... que dis-je, hélas ! j'aimois avec constance.

Philene, ce Pasteur pour exemple cité,  
 Quand il s'agit d'adresse ou de fidélité:  
 En quoi, dites, en quoi le cede-t-il au vôtre?  
 Eh bien, depuis deux ans nous nous aimions l'un  
 l'autre.

Je croyois, comme vous, durant mes jours heureux,  
 Qu'on ignoroit les pleurs sous l'empire amoureux.  
 Mais hier nos Pasteurs, à l'ombre d'un vieux hêtre,  
 Formerent sur le soir une danse champêtre.  
 Ce fut le terme, hélas! de mon heureux destin!  
 Philene, à mes côtés, de Philis prit la main.  
 Par son air satisfait, par son malin sourire,  
 La coquette Cloris aigrissoit mon martyre.  
 Je quittai l'assemblée; & depuis ce moment,  
 Je rêve, je languis, je pleure incessamment.  
 Voilà ce que l'Amour prépare aux tendres ames:  
 Peut-on trop détester ses tyranniques flammes?

## S I L V A R E T T E.

Ah! loin de l'outrager, rendez graces aux Dieux!

Philene vous adore, il vous cherche en tous lieux :  
Que de plaisirs naîtront de sa feinte inconstance !

THÉMIRE.

NE flattez point mon cœur d'une vaine espérance :  
Philene, croyez-moi, brûle d'un feu nouveau ;  
On est tel qu'on paroît, dans ce simple hameau.

SILVARETTE.

DÉTROMPEZ-VOUS, Thémire : une innocente ruse,  
Aux champs, comme à la Ville, & s'emploie, &  
s'excuse.

Sans ce secours, détruit par son propre bonheur,  
L'amour le plus piquant dégénere en langueur.  
Par exemple, Tircis, que j'en fus offensée !  
De lui donner mes fleurs m'avoit trop peu pressée ;  
Hier, pour l'en punir, prenant un air coquet,  
A Daphnis, en passant, je jettai mon bouquet ;  
Croyez-vous, pour cela, que Daphnis m'ait su plaie ?  
Non, non. Mais, Dieux ! Tircis me croiroit-il légère ?

Votre état tout-à-coup m'allarme sur le sien.

Votre Berger paroît : adieu, je cours au mien.

*Quæ modò pugnârunt, jungunt sua rostra Columbae.*





---

 FABLES ET ALLÉGORIES.

## FABLE PREMIÈRE.

*Le Chymiste.*

CERTAIN Chymiste assez habile  
 Pour s'être fait connoître autant en bien qu'en mal,  
 Aux champs, à la Cour, à la Ville,  
 Et qu'un tas de grimauds y croyoit sans égal;  
 Toujours en forcené, cloué sur quelque ouvrage,  
 Fit tant qu'un beau matin par l'ardeur du charbon,  
 De l'odorat, qu'il n'eut jamais trop bon,  
 Il perdit pour toujours totalement l'usage.

Notre souffleur, réduit en cet état,  
 Entreprit un traité, sur quoi? sur l'odorat;  
 Et parcourant les dons de Flore & de Pomone,  
 Il lui prend en gré de prouver  
 Que chacun a tort de trouver

L'Œillet plus odorant que sa sœur l'Anémone,  
 Pour mettre à chef cette belle entreprise,  
 Dans un matras il met la fleur exquise,  
 La décompose, & fait si bien  
 Que de son exacte analyse  
 Il crut pouvoir conclure, en grand Logicien,  
 Que l'Œillet ne l'emporte en rien  
 Sur l'Anémone, & que pure bêtise  
 Nous fait préférer cette fleur.

Il dit encor, pour couronner l'erreur,  
 D'un ton piteux, que tout tant que nous sommes,  
 Tristes jouets d'une convention  
 Furtivement faite entre tous les hommes,  
 Nous donnons à l'Œillet notre admiration.

Quel fut le fruit de son délire ?  
 Ses nouveaux sentiments furent-ils bien suivis ?  
 Non, l'homme sain ne fit qu'en rire,  
 Mais les punais furent de son avis.

FABLE

## F A B L E II.

*Bacchus & Vénus.*

**B**ACCHUS & la Beauté qu'on adore à Cytheré,  
Se disputoient un jour l'art de faire un heureux.

Puisque nous ne pouvons nous accorder tous deux,

Partageons-nous toute la terre :

Cédez-moi les cœurs généreux,

Je vous cede les fots, dit Vénus en coléré,

Bacchus dit : Tôt, je le veux;

Et le destin leur servit de Notaire.

Depuis ce concordat fameux ;

Un sot peut être ivrogne, & jamais amouretteux,



## F A B L E III.

*La Truelle & le Marteau.*

**D**ANS le cabinet de Sédaine,  
La Truelle avec le Marteau,  
Se disputoient le pas jusqu'à perte d'haleine,  
Par un caprice assez nouveau,  
Moi, disoit le brutal à son antagoniste,  
Je détruis ce qui me résiste.  
La Truelle disoit : sans faire tant de bruit,  
Je polis ce qui m'obéit.  
Pour terminer cette dispute folle,  
Sédaine alors prit la parole :  
Mon cher Marteau, dit-il, treve de différend ;  
Quand tu serois le Roi de Prusse,  
Elle seroit l'Empereur Russe ;  
Tu resterois Marquis, elle Pierre-le-Grand.

## F A B L E IV.

*Le Huron.*

CHEZ les Hurons, certain Missionnaire,  
N'ayant rien à dire de mieux,  
Leur disoit d'un ton sérieux:  
La liberté, les biens, les femmes,  
Sont les trois ennemis des ames;  
Si vous voulez vivre & mourir heureux,  
Renoncez-y par les trois vœux.  
Bravo, bravo, révérend Pere,  
En se levant lui dit le plus sage d'entr'eux:  
Cherchez parmi nous qui le peut:  
Si vous n'en trouvez point, n'entrez pas en colere;  
N'est pas fanatique qui veut.



## F A B L E V.

*Le Loir & la Grenouille.*

**D**URANT une chaleur brûlante,  
 Sur les arides bords d'un marais desséché,  
 Une Grenouille languissante  
 Subsistoit de gazon léché;  
 Nourriture peu suffisante.  
 Un Loir, de sa maigreur touché,  
 Lui dit : Consolez-vous, mon aimable parente ;  
 Dans un terrain voisin nouvellement fauché  
 J'apperçois un remede à votre soif ardente.  
 La Grenouille, à ces mots, regarde, & ne voit rien ;  
 Mais bien-loin de s'en prendre à sa foible visiere :  
 Je m'en doutai toujours, mais je m'apperçois bien  
 Qu'au plutôt, mon pauvre Compere,  
 ( Soit dit sans vous mettre en courroux )  
 Il vous faut une place à l'hôpital des foux.

Telle est des ignorants la ressource ordinaire.  
Hélas! nous agissons comme elle presque tous;  
Nous traitons de visionnaire,  
Quiconque voit plus loin que nous.



## F A B L E VI.

*Le Renard & la Poulette.*

**U**N Renard amoureux d'une jeune Poulette,  
Espéroit la croquer à force de respect:  
Mes feux, lui disoit-il, vous feroient-ils suspects?  
Jamais de mes transports eûtes-vous à vous plaindre?  
Non, mais je fais vos goûts, c'est assez pour vous  
craindre.





## F A B L E V I I.

*Le Rossignol.*

UN Rossignol, libre dans sa retraite,  
Autant aimé qu'il étoit amoureux  
D'une jeune & tendre Fauvette,  
A chanter ses plaisirs avoit borné ses vœux.  
Ses airs étoient touchants : pouvoient-ils ne pas l'être ?  
Les plus simples récits de ses plaisirs passés,  
Par de nouveaux plaisirs étoient récompensés ;  
Et l'Amour seul étoit son maître.  
Que n'étoient-ils, hélas ! moins variés, moins doux,  
Ces chants qu'en tremoussant de l'aîle,  
Il dictoit à l'Echo fidele !  
Son sort pourroit encor faire ici des jaloux.  
Mais un soir que, charmé de la crainte inquiète  
Qu'avoit fait naître une absence d'un jour,  
Au cœur de sa chere Fauvette,

Il chantoit des soupçons détruits par son retour ;

Jaloux du frivole avantage

De vaincre, par ses tendres sons,

Les oiseaux de son voisinage,

Il les défioit tous d'imiter ses chansons ;

Aucun d'eux ne lui put disputer la victoire,

Il se vit applaudi par ses propres rivaux.

Ciel ! qu'il le paya cher ! leur défaite & sa gloire

Furent la source de ses maux.

Un maudit Oiseleur, l'effroi de maint bocage,

Charmé par des accents si beaux,

Résolus de le mettre en cage,

Pour qu'il apprît son chant à de jeunes oiseaux

Qu'il destinoit au Seigneur du Village :

Le traître tend mille gluaux,

Et se saisit enfin du Rossignol peu sage,

Qui, de ses disciples nouveaux,

Depuis ce jour fatal, partage l'esclavage,

De cet oiseau désespéré, confus,

N'attends rien, Oiseleur perfide,

De ses concerts divins tu ne jouiras plus :  
Cherche à tes oisillons un moins malheureux guide,  
Tu t'étois vainement flatté  
De posséder un bien où nul ne doit prétendre ;  
Ce triste Rossignol ne peut se faire entendre ,  
Sans Fauvette & sans liberté.



## F A B L E VIII.

*L'ingrat Moineau.*

UN Moineau demi-mort, échappé de la serre  
D'un impitoyable Vaucour,  
Tomba sur le sein de Glycere ;  
Et s'y rechauffa l'autre jour.

A peine eut-il repris une nouvelle vie,  
Qu'au-lieu de s'en faire une amie,  
Il s'envola sur le sommet d'un pin.

Il y mourut, dit-on, de langueur & de faim.  
J'en suis fâché : si j'inventois ce conte,  
Je le ferois mourir de honte.

C'est ainsi que les Dieux eussent dû le punir ;  
Tout ingrat devrait en mourir.



## F A B L E IX.

*L'Abeille & l'Écolier.*

**L**A diligente Abeille, au lever de l'Aurore,  
Careffoit tour-à-tour la Jonquille & le Thym,  
Quand un jeune Écolier, en qui l'on cherche encore  
Ce qui peut le porter à ce coup inhumain,  
Froiffa l'aîle de la pécure,  
Et l'étendit fans force au pied d'un Romarin.  
Hélas! un peu de patience  
Eût, avec le foleil, ranimé fes esprits;  
Ou l'une de fes Sœurs, fenfible à fa fouffrance,  
L'eût, avant peu, reportée au logis.  
Mais l'indifcrete ofa fe plaindre;  
L'Écolier s'en formalifa.  
Tu murmures, dit-il, & crois te faire craindre;  
Tu mourras : auffi-tôt le cruel l'écrasa.

Ceci s'adresse à vous, petits qu'on tyrannise :  
Dissimulez les maux que les grands vous ont faits,  
La plainte, hélas ! la plus permise,  
Excite les méchants à de nouveaux forfaits.



---

 ALLÉGORIE.
*Les deux Amours.*

**D**EUX Amours, qu'on eût cru freres,  
 Tant ils se ressembloient bien,  
 Ils étoient pourtant de deux meres  
 Qui ne se ressembloient en rien,  
 Vinrent chez moi pour prendre gîte.  
 Je n'ai, dis-je, place pour deux,  
 Que l'un de vous déloge vite,  
 L'autre même peut chercher mieux.  
 Entre eux, voilà grande querelle;  
 Chacun d'eux prétendoit rester.  
 Ingrat, me disoit l'un, apprends ce que je cele  
 A d'autres qui voudroient, sans doute, m'arrêter !  
 Nous n'aurons point à contester,  
 Je suis bien sûr d'avoir la préférence :  
 Sache qui m'a donné naissance ;

Je la dois à Philis, j'en suis l'enfant gâté :  
Plaisirs, faveurs, j'apporte en abondance  
Tout ce que peut avoir l'amour le mieux doté.

Aussi chez toi si je veux un asyle,  
Ne crains pas que ce soit pour vivre à tes dépens ;  
Ma mere ma promis de me nourrir long-temps.

Vois si je suis difficile,  
Je ne te demande rien ;  
Elle se charge aussi de tout mon entretien.....


Oh! mon féal, que vous avez de langue!  
Eh quoi! dit l'autre, un jeune Amour harangue,  
Et fait le suppliant un grand quart-d'heure entier!

D'honneur, vous gâtez le métier.

Pour moi, je n'ai qu'un mot à dire :  
Je suis ici, j'y reste, & cela doit suffire.  
Mais, dis-je, quel es-tu? Je suis fils de Thémire,  
De Thémire! à ce nom, je chassai le premier.








C O N T E S.

C O N T E P R E M I E R.

*La précaution inutile.*

U N E dupe de Saint François,  
Un pauvre Capucin, qu'on tailloit de la pierre,  
A son Opérateur faisoit à haute voix  
Cette pathétique priere :  
Au nom de Dieu, Monsieur, en un mot, comme  
en cent,  
N'allez pas me rendre impuissant.



## C O N T E II.

*Le Jaloux dupé.*

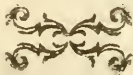
**P**RÈS d'un Mari jaloux, la charmante Ifabelle  
Révoit que son Amant près d'elle alloit au fait :  
L'Époux crut que son cœur alloit être indiscret.  
Comment m'appelle-t-on ? disoit-il à la Belle.

L'insolent ! lui répondit-elle,

En lui décochant un soufflet.

Le pauvre Cocardo la crut chaste & fidelle,

Et sa Femme en rit en secret.



## C O N T E III.

*Le Voyage de Lorette.*

P OUR avoir des enfans, Jean payoit des neuvaines,  
Et, comme de raison, perdoit argent & peines ;  
Un beau jour sa femme lui dit :  
Je ne suis Sainte, ni Prophete ;  
Mais je gagerois bien que pour bénir un lit,  
Il n'est rien tel qu'un voyage à Lorette.  
L'imbécille la crut, & partit tôt après :  
Trois ans & quelques mois suffirent au voyage.  
Des vœux d'un chaste Epoux admirez les succès !  
Jean, de retour de son pèlerinage,  
Trouva sa femme grosse, & trois enfans tout faits,



## C O N T E IV.

*Le Cilice.*

CERTAIN Béat, pour faire pénitence  
De cetui cas qu'on fait delà les monts,  
Se résolut, pour gagner indulgence,  
De préférer les Laïs aux Gitons.  
L'occasion, ennemie ordinaire  
Du bon propos, seconda les desseins  
D'amendement qu'avoit formé le Pere.  
Il dirigeoit un Couvent de Nonnains,  
Qui, la plupart dans l'âge où la Nature  
En vrai Tyran demande ses besoins,  
Jusqu'à ses pieds, maudissant la clôture,  
Lui promettoient le succès de ses soins.  
C'est en ce lieu que choisit le saint Homme  
Une Dondon, qui, par ses doux attraits,  
Eût converti Naples, Florence & Rome;

L'amour sembloit l'avoir formé exprès :  
Jamais regards , en nos cœurs , ne portèrent  
Feu plus subtil , plus doux , plus radieux ;  
Tettins jamais plus haut ne repoussèrent  
Le lin jaloux qui les dérobe aux yeux.  
A ces deux points qui pourroient bien suffire,  
Joignez encor une aimable langueur ,  
Une peau fine , un gracieux sourire ,  
Un son de voix fait pour parler au cœur ,  
Un air naïf & frippon tout ensemble ,  
Un teint de lys , des levres de corail ,  
Des cheveux blonds ; après quoi , ce me semble ,  
Pas n'est besoin d'un plus ample détail.  
Son plomb jetté , ce Directeur habile  
S'attacha fort à diriger Agnès :  
C'étoit le nom de l'aimable Pupille  
Sur qui portoient tous ses pieux projets.  
Ma chere enfant , disoit-il à la Belle ,  
Dites bien tout à votre Directeur ,  
Ne cachez rien ; car rien n'est bagatelle ;

Quand il s'agit du salut. Par malheur,  
N'auriez-vous point des desirs déshonnêtes?  
Oh ! non , mon Pere : une démangeaison  
En certain lieu , jours ouvriers & fêtes ,  
Vient seulement troubler mon oraison.  
Jusques ici vous en ai fait mystere ,  
Ne fais pourquoi. Je ne m'étonne plus ,  
D'un ton dévot , reprit alors le Pere ,  
Si vous choppez en courant aux vertus ,  
A l'oraison êtes par trop distraite ;  
Ce cas est grave , & l'œuvre du malin  
Qui veut vous perdre : or , fais-je une recette  
Qui guérira votre mal dès demain ,  
Si cette nuit j'entre en votre cellule.  
Le voulez-vous ? Mon Dieu ! si je le veux ,  
Mon Révérend , lui dit-elle , je brûle  
De vous y voir. Bon , reprit-il , tant mieux.  
Vous m'y verrez , si Dieu me prête vie.  
Comme il s'y prit pour entrer au-dedans ,  
N'en fais un mot , & fort peu m'en soucie ;

Mais il entra ; les chats & les Amants  
Entrent par-tout ; l'enceinte la plus close  
Ne l'est jamais pour ces animaux-là.  
Qui le desire , en peut chercher la cause.  
Quand fais un fait , volontiers m'en tien-là.  
Un autre fait , c'est que notre Nonnette ,  
Sans trop savoir ni pourquoi , ni comment ,  
Avec grand soin le soir fit sa toilette ;  
Rien n'y manquoit , hors un ajustement  
Qu'on nomme Guimpe , & que jeunesse abhorre.  
Tout , dans la chambre , avoit l'air décoré ,  
Par pur instinct , je le répète encore ;  
Même le lit de fleurs étoit paré.

Notre Caffard vit le tout avec joie.  
Bientôt, dit-il, ô fille de Sion!  
De Satanas ne ferrez plus la proie ;  
Bientôt priez avec attention.  
Dieu veuille, hélas ! vous entendre, dit-elle,  
Car mon supplice augmente à tous instants.  
Çà, dit le Moine, éteignons la chandelle,

Fermons bien l'huis, qu'aucun n'entre céans,  
Et point de bruit ; dessus votre couchette  
S'accomplira le miracle. Auff-tôt  
Il l'y conduit ; difons mieux, il l'y jette ;  
N'est-ce pas là votre mal ? C'est plus haut,  
Lui dit, en feu, la pauvre impatiente ;  
Car il touchoit trop bas de deux grands doigts  
Par habitude, ou bien que je ne mente.  
Il se corrige. Y fuis-je à cette fois ?  
Oui, Révérend ; mais votre main bénite  
Aigrit mes maux au-lieu de les guérir :  
Retirez-la. Le diable s'en irrite :  
Cet aspergès le fera déguerpir,  
Dit le Matois, faisant prendre à la Nonne  
Le spécifique aux maux tels que le sien.  
Conduisez-le ; si le diable en friffonne,  
Tant mieux pour nous ; sur-tout, tenez-vous bien.  
Elle obéit ; mais l'ignorante en somme  
Bornoit ses soins à se laisser aimer,  
Et faute d'art faisoit fuer son homme,  
Qui, vainement, tâchoit de l'animer.



C'est n'est assez que de me laisser faire ,  
Lui disoit-il , il faut un peu m'aider.  
Remuez-vous , remuez-vous , ma chere ,  
Ou de travail vous allez m'excéder.  
C'étoit en vain qu'il prêchoit. La Novice  
Reste de plomb. Mon Dieu ! s'écria-t-il ,  
Inspirez-moi : Mais je porte un Cilice  
Toujours en poche , instrument inutile ,  
Pourtant il peut servir à quelque chose.  
Essayons-en ; il le tire , & soudain  
De sa main gauche en bouchon il le pose  
Sous le fessier de la gente Nonnain.  
Bien en sent l'atteinte meurtriere  
La pauvre Agnès , qui lui disoit en pleurs ,  
Se trémoussant mieux qu'une Douairiere :  
Ah ! finissez , finissez , je me meurs.  
Aussi fit-il : il finit son ouvrage ,  
Et s'écria , baissant l'outil sacré :  
Dieu soit béni , j'ai trouvé son usage ,  
En cas pareil toujours m'en servirai.

## C O N T E V.

*Le nouveau Salomon.*

**U**N Commerçant qui vivoit comme un Prince,  
 Et qui, par-là, s'attiroit le crédit,  
 Et de Paris & de chaque Province,  
 Fit un jour son bilan, & clairement apprit  
 Que, pour conserver sa chevance,  
 Il falloit qu'il changeât de lieu,  
 Et qu'il allât, sans dire adieu,  
 Chez l'Etranger : c'étoit ce que d'avance  
 Il s'étoit proposé, pour but, dans son trafic.  
 Ce grave Marguillier ne servoit le public,  
 Que pour pouvoir un jour le voler à son aise.  
 Ce jour venu, de tous ses créanciers  
 Il met exactement à couvert les deniers;  
 Puis part incognito dans une bonne chaise:  
 En moins de rien il arrive à Cakis,

Plus promptement encor il passe en Angleterre.  
 C'est-là qu'il attendit une Épouse si chere,  
 Qu'il eût juré ne s'en laisser jamais,  
 Tant récemment en avoit fait l'emplette.  
 Elle arrive, à la fin, avec gente Soubrette,  
 Qui ne pouvoit lui nuire aux yeux d'un Favori,  
 Mais très-bien aux yeux d'un mari :  
 Aussi fit-elle ; elle effaça sa Dame  
 Du cœur de notre Commerçant,  
 Qui la lorgnoit sans cesse, & ne voyoit sa femme  
 Qu'en son acquit, & partant très-souvent.  
 Le troc mental a dans plus d'un ménage  
 Entretenu la paix. Ce Trio réuni,  
 Ne songea qu'à son grand voyage :  
 C'étoit en Chine ; ce Banni  
 Avoit fait là transférer sa pécune.  
 Un Mylord qui vouloit conserver sa fortune,  
 Et même l'augmenter sans léser ses vassaux,  
 ( Un Duc agit plus noblement en France )  
 Tous les ans frêtoit deux vaisseaux

Pour ce pays. J'enrage, quand je pense  
Aux Anglois ; leur nom seul excite mon courroux :  
Et ce qui m'échauffe la bile,  
C'est qu'en tout chacun d'eux pense autrement que  
nous ,  
Et qu'il n'en est souvent , morbleu , que plus habile.  
Sur l'un de ces deux bâtimens  
Monterent le Mari , la Femme , la Suivante :  
Et l'équipage & les passans  
Sembloient y commander aux vents.  
Jamais on n'éprouva fortune plus riante :  
Orage , Bonace , ni bancs ,  
Ecumeurs de mer , ni courants ,  
Rien , en un mot , ne ralentit leur course.  
Mais près du Port le destin se rembourse  
De tous les biens qu'il leur a départis.  
La pointe d'un écueil entr'ouvrant le navire ,  
Il coule à fond sans laisser de débris.  
Sur le sort des passans chacun ici soupire ,  
Et croit qu'il doit à tous dire un *De profundis* :

Dites-en, & beaucoup; mais gardez-vous d'en dire  
Pour le Banqueroutier, sa Femme & son Tendron,  
Qui seuls du naufrage échapperent.

Ce fut par miracle, dit-on,

Et je le croirois, moi, si, lorsqu'ils se sauverent,  
Sur trois, ils n'avoient eu, pour le moins, un frippon.

Quoi qu'il en soit, demi-morts sur le sable,  
Tous trois furent poussés, recueillis, secourus.

Chez ces aînés des Citoyens connus,

Chez ces Chronologues du diable,

Les étrangers sont aussi bien venus.

On est au moins pour eux tout aussi charitable,

Qu'en lieu Papal; tant vices & vertus,

Ont même droit sur le globe habitable.

Notre Époux, comme le plus fort,

Fut le premier remis des travaux du naufrage.

A son correspondant il fit savoir son sort

Par un exprès; le fruit de ce message

Fut force Lettres de crédit,

Dont il ne tint à lui de faire un prompt usage:

Car grande part il en offrit.

A sa compagne de voyage,

Pour le bien qu'il en desiroit ;

Mais la commere étoit trop sage

Pour jamais accepter rien de ce qui s'offroit

A titre de concubinage ,

Quand elle entrevoyoit l'espoir de faire mieux.

Pour qui me prenez-vous ? jour de Dieu , lui dit-elle ,

Les poings sur les rognons , la fureur dans les yeux ,

M'offrir de l'or , à moi , qui suis bien Demoiselle ,

( Notez qu'elle mentoit ) & que tout votre bien

M'engageroit à faire une bassesse !

Vraiment , vraiment , vous vous adressez bien :

Madame le fera ; pauvreté , ni jeunesse

Jusqu'ici , grace au Ciel ! n'ont pu me nuire en rien ,

Ni ne feront. Mon bien , c'est ma noblesse ,

C'est ma fierté , c'est ma sagesse ;

Gardez tous vos trésors , & respectez le mien.

Qui fut penaud ? ce fut notre homme :

Il ne s'attendoit pas à de pareils mépris.

Car l'offre étoit honnête, & jamais telle somme  
N'auroit été refusée à Paris

Par nos Dames les plus sévères.

Malgré son trouble & son étonnement,

Aux faveurs de la Belle il mit maintes encheres,

Et les mit toujours vainement :

Il fallut finir par lui dire

Qu'il ne lui parleroit jamais de son tourment,

Mais que l'excès de son martyre

Le conduiroit bientôt au monument.

La Donzelle, à ces mots, fit un éclat de rire,

Plus propre, mille fois, à piquer un Amant,

Que tout le reste; & d'un ton d'ironie,

Lui dit: Ne craignez rien, Monsieur, pour votre vie;

Je répons de vous corps pour corps;

Votre état est caprice, & non pas maladie:

Si vous m'aimiez, sans grands efforts,

Vous sauriez bien me faire un fort digne d'envie.

Mais vous ne m'aimez pas; ses pleurs coulent alors,

Tant savoit bien jouer la Comédie.

Quoi ! moi ? s'écria-t-il , je ne vous aime pas ?

Pour vous convaincre du contraire ,

Fallût-il courir au trépas ,

Parlez , je suis prêt à tout faire .

Eh bien ! je vais parler : De Madame & de moi ,

Le fort , sans contredit , vous a rendu le maître :

Votre vouloir , dit-elle , est ici notre roi .

D'où je conclus que nous y pouvons être

Femme , ou suivante , à votre choix :

Déclarez-moi hautement votre Femme ;

Je la ferai malgré toutes les Loix .

Qui nous contredira ? Madame !

Nous dirons que les flots ont troublé sa raison ,

Et je la mets au pis pour démontrer que non ,

Ce projet odieux à l'Amant parut sage ;

Car l'Amour est un étrange garçon :

Le complot le plus noir est-il de sa façon ;

Ni le cœur , ni l'esprit n'en veulent davantage

Pour l'adopter avec ardeur .

Ce qui facilita beaucoup leur manigance ,

C'est que l'Épouse , par malheur ,



A peine parvenue à sa convalescence,  
N'avoit encor pu coucher au grand lit.  
Dès le soir donc, la Soubrette s'y mit  
Effrontément aux yeux du domestique,  
    Qui s'imagina bonnement  
Que c'étoit, & de droit, sa commune pratique,  
    Quand l'Épouse parfaitement  
    De ses maux se sentit remise,  
    Et voulut user de ses droits,  
Imaginez quelle fut sa surprise  
    De s'entendre tout à la fois,  
    Traiter de folle & d'effrontée  
    Par sa Servante & son Mari:  
    Car tous les deux n'eurent qu'un cri  
Je ne fais pas comment, à ce charivari,  
Sa tête ne s'est pas pour jamais démontée.  
Elle la conserva, malgré tous ses malheurs;  
Et sans trop s'amuser à d'inutiles pleurs,  
Droit chez le Mandarin fut conter son histoire.  
Il étoit très-lettré; mais sur le cas présent,

Après maint interrogatoire,  
Il n'en étoit pas plus savant.  
L'obscurité de cette affaire  
Le piquoit, & le fit s'aviser d'un bon tour.  
Sans dire ce qu'il vouloit faire,  
Il féquestra le Marchand un beau jour,  
Et pendant toute une semaine,  
Ne lui fit présenter que des mets succulents,  
Comme Morilles, Ortolans,  
Et vins exquis. Au bout de la huitaine,  
Dans un négligé fait exprès  
Pour dégoûter, il lui conduit lui-même  
Des deux femmes celle qu'il aime,  
Et leur ordonne le congrès.  
A cette bisarre sentence,  
Aucun d'eux ne se révolta:  
En moins de rien, trois fois elle s'exécuta;  
Et pour les empêcher d'outrer l'obéissance,  
Il fallut qu'on les arrêtât.  
L'affaire restant en état,

Le Juge ordonne qu'on remene  
 Le prisonnier dans sa prison,  
 Où pendant près d'une quinzaine

Bons restaurants lui sont accordés à foison.

Ce temps passé, le Mandarin présente  
 Dans les plus séduifants atours,  
 Et belle comme les amours,  
 Au séquestre la ComPLAINANTE,  
 Et leur enjoint nouveau congrès.

Mais vainement l'Époux le tente:  
 Près d'une Épouse aimable & complaisante,  
 Tous ses efforts n'eurent aucun succès.

A certe impuissance étonnante,

Le Juge, par ces mots, termine le procès:

Je suis instruit, votre Épouse est Madame;

Vous m'en répondrez sur vos yeux:

Quand on est jeune & vigoureux,

On ne peut ratter que sa Femme.

Du prononcé tout Pékin fut content;

Heureux si du récit mon Lecteur l'est autant!

## C O N T E VI.

*Le Stratagème.*

**R**IEN n'est tel que l'Amour pour donner de l'esprit,  
Sur-tout au Sexe qu'on admire :

En cent endroits, La Fontaine l'a dit ;

Je le dirai moins bien, mais veux aussi le dire,

Et le prouver par ce récit.

Si, comme il n'est que chance, il ne vous fait pas rire,

Prenez-vous-en à rimeur décrépité,

Et gardez-vous de le relire.

Je fais un temps où l'aurois mieux écrit ;

Mais puisqu'il ne l'est pas, si faut-il bien l'écrire :

Un Conteur plus badin en fera son profit.

Car le fond en est bon, jugez-en. Sylvanire

Etoit une Beauté, ce sort n'est pas commun,

Que quinze ans d'esclavage, ou d'hymen, c'est tout un,

N'avoient pu rendre moins aimable.

N'attendez pas qu'ici je fasse son portrait ;

Si je l'entreprénois, je n'aurois jamais fait.

Tout en elle étoit adorable,

Hors l'esprit, qu'elle avoit plus solide que fin :

Et c'est n'en point avoir dans le siècle où nous sommes,

Siècle frivole ! es-tu sur ton déclin ?

Reverrons-nous bientôt les hommes

Aussi sensés que leurs aïeux ?

Quoi qu'il en soit, un songe-creux

Lisis, venu trop tard, ou trop tôt, dans ce monde,

Vit Sylvanire, écouta ses discours,

Et fut charmé de n'y point voir ces tours

Entortillés, dont chaque cercle abonde,

Quoiqu'en aucun ils ne soient entendus.

Le voilà donc amoureux de la Belle,

Car elle étoit sans tare à ses sens éperdus.

Dire ce qu'il fit auprès d'elle,

Et les moyens qu'il fut trouver

Pour déclarer ses feux, pour les faire approuver,

Seroit d'une longueur extrême.

Qui pis est, ce seroit écrire un art d'aimer,

Que chacun se croiroit fort en droit de blâmer :

Car ce n'est plus ainsi qu'on aime.

Je me bornerai donc, crainte d'être blâmé,

A vous faire la confidence

Qu'il fut très-long-temps estimé,

Encore plus long-temps aimé,

Sans arriver à jouissance.

Un jour pourtant mit fin à son tourment :

Aucun des deux n'eût pu dire comment.

Sylvanire, sur-tout, fut dans une surprise,

Dans un chagrin, que rien ne fauroit égaler :

Son tendre Amant vit ses larmes couler ;

Et ce qui sûrement passera pour sottise,

C'est qu'il en eut tant de douleur,

Qu'il pleura son propre bonheur.

Dieux ! que ces mutuelles larmes

Pour nos Amants eurent de charmes !

Chacun, en la baissant, consolait sa moitié,

( Car ce n'est qu'en amour qu'on en a. ) Sylvanire,

Et par tendresse & par pitié ;

Dans un de ces moments qu'on ne fauroit décrire,  
 Quel contraste ! exigea de l'affligé Lifis

Ce qui caufoit tous leurs foudris.

Ce pénitent Gaulois se le fit-il redire ?

Est bien sûr de gagner, qui pariera que non.

Finalement tant bien ils exploiterent ,

Qu'ils endormirent leur raison ,

Et que leurs larmes se sécherent.

Aux pleurs les serments succéderent :

Quel Dieu n'en fut pas le garant ?

Parmi les jeux, les ris, nos Amants n'oublierent

De s'arranger pour se voir plus souvent.

En vain, à se quitter trois fois ils s'apprêterent ;

Les baisers destinés à ces tristes adieux

Etoient, à leur égard, Philtres impérieux :

Enfin, pourtant ils se quitterent ;

Et rien entre eux, durant ce jour charmant ,

Rien ne se fit si tendrement.

Leur absence fut courte, & vous pouvez m'en croire.

A satisfaire leurs desirs,

L'amour sembloit mettre sa gloire.  
Tous leurs jours se marquoient par de nouveaux  
plaisirs,

Un seul manquoit à leur ame badine ;

C'étoit de se voir nus entre quatre rideaux,  
Et de se rigoler sous la même courtine.

Sans quoi les jeux d'amour sont presque des travaux :

Je m'en rapporte aux Docteurs de Cythere.

Un grand délire, un peu de curiosité,

Peut-être un grain de vanité,

Car le feu le plus pur, sans ce grain, ne va guere,

L'espoir de la commodité,

Sur-tout, un entretien plus long qu'à l'ordinaire,

Où seroient usurpés tous les droits de l'hymen,

Leur faisoient ardemment désirer cette affaire :

Un jour enfin l'amour, à leurs vœux dit : *Amen.*

Il faut savoir que l'Époux de la Belle

Avoit aux champs une maison,

Où très-souvent s'assembloit la sequelle

Dé ses amis ; or, comme de raison,



Lifis étoit son plus intime :  
 Comment auroit-il pu, fans cela, tous les jours  
 Faire sacrifice aux Amours ?  
 Car, quelqu'ardent que soit le desir qui l'anime,  
 L'Épouse ne sauroit prodiguer ses faveurs  
 Qu'à ceux à qui l'Époux prodigue son estime.  
 A la maison des champs on n'alloit donc jamais,  
 Sans que bon gré, mal-gré, Lifis fût du voyage ;  
 Absent de lui l'Époux n'avoit treve ni paix.  
 Après ce préambule assez froid, dont j'enrage,  
 Mon Lecteur doit savoir encor,  
 Pesté soit des détails, que, dans un corridor  
 Du Gaillardin de Sylvanire,  
 Trois chambres se trouvoient faites comme de cire ;  
 Une pour elle, une pour son Mari,  
 Et l'autre pour leur Favori :  
 Tous ces faits exposés, vous m'entendrez peut-être.  
 A peine sur notre horizon,  
 Un soleil plus ardent commençoit à paroître,  
 Qu'on courut à cette maison

Pour l'arranger, & pour y voir renaître

La violette & le gazon.

Sitôt que notre caravane

Fut arrivée, à son Amant

La Belle dit en rougissant :

Tous les six mois, au plus, mon tyran me profane,

Et depuis deux il s'en est acquitté.

Vous pourrez donc, en toute sûreté,

A minuit me rendre visite :

N'ayez peur de troubler son sommeil ni le mien ;

Il fait trop bien dormir, je veillerai trop bien

Pour craindre ce malheur. Cela dit, elle quitte

L'heureux Lifis, pour baiser son Époux.

Eh bien ! m'en croira-t-on ? Lifis en fut jaloux :

Je crois que ce n'est pas la peine

De dire que ce jour parut long aux Amants.

Le soir venu, feinte migraine

Abrégea le souper, l'ennui, les compliments.

A dix heures, chacun, dans un prudent silence,

Ce mal en veut, alla meubler les lits :

Dieu les endorme , hors nos amis !  
 Ivres d'amour & d'espérance ,  
 Ce n'est pour eux qu'il créa le repos :  
 Si ce n'est après longs propos.  
 A minuit ils les commencerent ,  
 Et tant d'esprit ils y montrerent ,  
 Qu'on ne m'en croiroit pas , si j'osois l'exprimer.  
 Au fort d'un entretien où tous deux , sans mot dire ,  
 Ils dispuetoient sur l'art d'aimer ,  
 Le Diable , qu'un bon cœur ne fauroit trop maudire ,  
 S'avifa d'aller animer  
 Un dormeur que portoit l'Époux de Sylvanire.  
 L'accident étoit rare ; il se crut un Héros  
 Capable d'attaquer , de vaincre tous les maux :  
 Aussi ne tarda-t-il guere  
 A se lever. Ouvrez , dit-il , ma chere ,  
 Ouvrez , c'est moi , je suis votre Mari :  
 Si votre mal n'est pas guéri ,  
 Le guérirai bientôt , ce n'est point gasconnade ;  
 Ouvrez. On voit assez que pour notre malade ,

Alléguer sa migraine, eût été temps perdu :

Quel parti prendre ? Il faut ouvrir, dit-elle.

Sur le parquet tout à plat étendu ,

Dans ma ruelle

Tenez-vous coi,

Et de nous sauver tous, reposez-vous sur moi.

Plus jaloux qu'effrayé, dans une affreuse ivresse,

L'infortuné Lifis obéit. Dieu des cœurs !

Quel sort réservez-vous à sa délicatesse ?

Va-t-il être témoin du plus grand des malheurs ?

Entendra-t-il?... Non, au contraire,

Il n'entendra rien que de consolant,

Répond l'Amour, laisse-moi faire.

L'Épouse ouvre à l'Époux : mon brutal en entrant,

Sans demander de ses nouvelles,

La jette sur le lit, en promet des plus belles.

Il s'apperçoit, en l'embrassant,

Qu'elle est toute en fueur, & que son cœur palpite.

Quoi ! jamais, dit-il, autrement

Né recevrez-vous ma visite ?

Qui vous verroit tremblante, éperdue, interdite,  
 A chaque fois pourroit gager  
 Que je ne viens chez vous que pour vous égorger.

Ces mots ne tombèrent à terre :  
 Lifis les favoura, malgré la crainte amère  
 Qui déchiroit son ame ; à son ardent Époux  
 La Belle cependant escamotoit ses charmes,  
 Prétendant un besoin que vous devinez tous,  
 Et qui va, j'en suis sûr, terminer vos allarmes.  
 Elle prend, en effet, dans sa table de nuit,  
 Un bourdalou très-plein, brusquement le renverse,  
 Non dans les draps d'abord, mais sur l'Auteur du bruit,  
 Et d'un froid mortel le transperce :

Ah ! mon ami, dit-elle, il faut passer chez toi.

Passons-y pour vous, non pour moi,  
 Dit l'Époux enragé de pareilles étrennes :  
 Je suis, morbleu, gelé pour plus de six semaines.  
 De son lit, à ces mots, il reprend le chemin.  
 Sylvanire le suit en me ferrant la main.

## C O N T E VII.

**U**N vieux Curé, babillard & cagot,  
Difoit au gros René qui son ame alloit rendre:  
Que vous êtes heureux ! vous allez tout comprendre.

Le bon René le prit au mot :  
Dépêchons donc, dit-il, je suis pressé d'apprendre  
Qui de nous deux est le plus sot ?



## C O N T E V I I I .

**D**A ME Alix , mariant trois filles à la fois ,  
Leur dit, les yeux baissés : Oh ! chastes Jouvencelles ,  
Criez , quand vos Époux entreront dans leurs droits ;  
Sans cela les bourreaux ne vous croiront pucelles .  
Enfin , le soir venu d'employer tout leur art ,  
Pour que , sans altercat , l'affaire se consume ,  
Manon cria trop tôt , Suzon cria trop tard ,  
Agnès ne cria point , & dupa mieux son homme .



---

RÉFLEXIONS, SENTENCES,  
MORALITÉS.

*Réflexions.*

**C**'EST à tort que l'homme en murmure ;  
Il ne peut que souscrire aux rigueurs de son sort :

    Son corps n'est qu'une voiture

    Que Dieu prête à la créature

    Pour la conduire à la mort.

Durant la même année, en diverse manière,

    Ce Coche nous mene au tombeau.

    En Eté, c'est une litiere ;

    En Hyver, c'est un tombereau.





A U T R E.

SUIVEZ l'avis que je vous donne,  
En le suivant, la mort n'attristera personne :  
N'y pensez pas jusques à soixante ans,  
Espérez-la tout le reste du temps.

---

A U T R E.

Vous, qui croyez qu'une richesse immense  
Conduit au souverain bonheur,  
Connoissez le mépris qu'en a le Créateur,  
Par ceux auxquels il la dispense.



## A U T R E.

QUAND je me demande, qui suis-je?

A quoi me destine le sort?

Je me réponds, sans que cela m'afflige :

Je suis un embryon qui mûrit pour la mort.

## A U T R E.

LA naissance & la mort forment un jour humain,  
Où chaque homme a son soir, son midi, son matin.

Du jour qui m'est échu je me trouve à merveille,

Puisque la raison me conseille

De juger de son lendemain,

Par ce que m'a coûté sa veille.



AUTRE.

A U T R E.

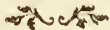
**Q**UI, telle fut ma destinée :  
Le même jour on m'a pu voir,  
Touchant ma soixantième année,  
Jeune au matin , & vieux le soir.

---

A U T R E.

*Le danger du mérite.*

**Q**UE je plains un homme d'esprit !  
Il s'exagère à soi-même , & s'ignore.  
La Belle est plus à plaindre encore.  
Qui les encense , les séduit,  
Qui les séduit , les déshonore.




## A U T R E.

**S**ANS mépriser aucunes Loix,  
J'ai satisfait les goûts de ma jeunesse;  
De mille riens charmants j'alaite ma vieillesse,  
Et suis fou, jeune, sage, & vieux tout à la fois.

---

## A U T R E.

**T**ROP timide pour faire un plus solide ouvrage,  
A tourner quatre vers je borne tous mes vœux:  
Des amis trop flatteurs me croient paresseux;  
Je n'ai qu'un ennemi, le butor me croit sage.



## A U T R E.

**D**ES traits d'amour qu'un pucelage meure,  
Trop bien le fais-je, il est anéanti.  
Mais quand il est de ce monde sorti,  
Gros de santé, quels lieux font sa demeure?  
Le Paradis? Les Saints il tenteroit.  
Le Purgatoire? il l'a fait en ce monde.  
Est-ce en Enfer? Non, du manoir immonde  
Les habitants il béatifieroit;  
Car là, dit-on, on renaît de sa cendre.  
Où va-t-il donc? Il tournoye alentour  
Du Paradis : Lymbes font le séjour  
Des innocents ; mon nigaud va s'y rendre.



## A U T R E.

**A**CCUSER un vieillard d'avoir aimé les Femmes,  
 Ce n'est pas contre lui faire des Epigrammes,  
 Ni le taxer d'un désordre odieux :  
 C'est lui chercher procès pour n'être pas né vieux.

## M O R A L I T É.

**L**Es beaux esprits ne sont pas les plus grands  
 Au Théâtre comme au Parnasse ;  
 Si l'intrigue ne les y place,  
 Ils n'obtiendront jamais les premiers rangs.  
 Ce sont de simples copistes  
 Que tout homme de goût distingue des Auteurs.  
 Ils sont communément séduisants Coloristes,  
 Mais jamais grands Compositeurs.



## A SON LIVRE,

*Sur la difficulté de lui trouver une place dans  
sa Bibliothèque.*

**V**ous placer, ô mon Livre ! est une grande affaire.

Vainement mes amis & moi nous l'essayons ;

Segrais, Racan, Rousseau, Fontenelle & Voltaire,

Me chassent de tous mes rayons.

Boileau partage leur colere,

Il m'ordonne aigrement de fuir ou de me taire,

Et vers Quinault me pousse rudement ;

C'est pour l'Auteur d'Armide un arrêt bien sévère,

Mais pour moi c'est un compliment.



## D I S T I Q U E .

**D**E plaifanter de moi quand je me trouve las ,  
 Je plaifante de ceux qui n'en plaifantent pas.

## Q U A T R A I N

*Sur la Mort.*

**L**AISSONS au vulgaire des hommes  
 Redouter de la mort les pièges imprévus :  
 Elle n'est point , tant que nous sommes ;  
 Quand elle est , nous ne sommes plus.





## MADRIGAUX.

**M**AMAN me prône en vain que l'Amour est un  
 traître,  
 Qui menace mon cœur du plus affreux danger.  
 Je regarde celui dont parle mon Berger,  
 Comme un pauvre innocent que mes yeux ont fait  
 naître,  
 Et qu'on veut me faire égorger.

## A U T R E.

**R**ENDEZ-MOI mon honneur, disoit la jeune Iris,  
 Embrassant tendrement un heureux téméraire,  
 Qui de ses soins la veille avoit ravi le prix :  
 Moins fin qu'elle l'Amant demandoit, comment faire ?  
 Ingrat, repliqua la Bergere,  
 Le remettre où vous l'avez pris.

## A U T R E.

*( La belle Brune. )*

O N s'informe dans le monde,  
Brunette au teint le plus beau,  
Quelle peut être la Blonde  
Qui vous a cédé sa peau?

## A U T R E.

*( La belle Blonde. )*

C H A Q U E jour on m'importune,  
Blonde au plus vif incarnat,  
Pour savoir quelle est la Brune  
Qui vous a cédé son éclat?



## A U T R E.

**P**OUR obtenir le don d'Amoureuse merci,  
Toute requête est inutile :  
Jamais par cette route Amant n'a réussi ;  
Qui la prend même est imbécille ,  
Puisqu'il est avéré qu'une Femme de bien  
Est comme un Directeur habile ,  
Qui nous pardonne tout , & ne nous permet rien.

## A U T R E.

**C**ET avis est plein de sagesse ,  
Profitez-en , folle jeunesse.  
L'amour n'est qu'un fin brétailleur ,  
Qui fait , pour se rendre vainqueur ,  
Feinte à l'oreille , & porte au cœur.



## A U T R E.

*A Thémire.*

**D**EPUIS l'aveu qu'a ta sagesse  
 Arracherent mes soins, mes respects, ma tendresse,  
 Aveu, qui, seul, peut me charmer,  
 Par modestie ou par délicatesse,  
 En toute occasion, j'essaye avec adresse  
 A te le faire confirmer.  
 C'est en vain: cependant, Thémire,  
 Ce mot qui coûte tant à dire,  
 Quand une fois l'Amour a daigné le dicter,  
 Ce mot qui coûte tant à dire,  
 Ne coûte rien à répéter.



## A. U. T. R. E.

**J**E vous aime; ce mot, qui coûte tant à dire,  
Je vous aime, ce mot, qu'on craint de répéter:

Ingrat, ma main, deux fois vient de l'écrire

Pour que vous puissiez le relire,

Si vous aviez jamais l'audace d'en douter.

Ce mot qui coûte tant à dire,

Par ta voix si l'Amour me l'a daigné dicter,

Mon cœur, à chaque instant, croit, espère ou désire

L'entendre de ta bouche, ou te le répéter.



## A U T R E .

**L'**AMOUR est un besoin, c'est une vérité ;

Pour les cœurs, elle est très-certaine :

Mais ce besoin charmant devient cruelle peine,

S'il se présente à nous comme nécessité.

## A U T R E .

**L**E cœur le plus sensible & le plus amoureux,

Sans vos divins attraits ignoreroit encore,

Combien le tourment est affreux

De détester ce qu'on adore.



## A U T R E.

QUAND je songe aux malheurs où je suis condamné,  
Pour avoir cru vos yeux, adorable Sylvie,  
Je voudrois vous haïr; mais, malgré mon envie,  
Je ne hais que l'amour que vous m'avez donné.

---

## A U T R E.

P OUR me faire oublier les charmes de Tircis,  
Maman m'a conseillé d'éviter sa présence.  
J'obéis, mais hélas! ma triste expérience  
Pour ce sage conseil me donne du mépris.  
Son absence, à mon cœur, exagere son prix:  
Moins je le vois, & plus j'y pense.



## A U T R E.

**T**ÊTE à tête avec Isabelle  
 Dans un souper voluptueux,  
 Nous n'avions qu'un verre à nous deux;  
 Avec avidité j'y buvois après elle,  
 Et croyois boire un baiser amoureux.  
 De mon illusion je fis part à la Belle,  
 Qui but tant de baisers que je devins heureux.

## A U T R E.

**P**OUR plaire à ma chere Isabelle,  
 J'ai perdu fortune & repos:  
 Vous, que j'ai tant de fois redoutés pour rivaux,  
 Dieux, qui la connoissez, ai-je trop fait pour elle!





---

A U T R E.

**E**N jurant l'autre jour à votre injuste mere,  
 Pour vous mettre à l'abri des traits de son courroux,  
 Que j'étois sans amour pour vous,  
 Je pensai nous trahir pour paroître sincere.  
 Thémire, non content d'en jurer par les Dieux,  
 J'en pensai jurer par vos yeux.

---

A U T R E.

*Sur le Portrait de Madame de P....*

**Q**UAND fixé demi-mort au pied de ce tableau,  
 Largilliere me rappelle  
 La perte que j'ai faite à la mort d'Isabelle,  
 Par un mélange aussi triste que beau,  
 Mon cœur rit à l'image, & pleure son modele.

## A U T R E.

**R**EVENEZ sous mes doigts, instrument que j'adore,  
Plume que je tirai d'une aîle de l'Amour.  
Heureux! de ce larcin si ce Dieu rit encore,  
Comme il en rit le premier jour.

## A U T R E.

**J**'ATTENDS ici Climene & ses rigueurs,  
Et je l'attends avec impatience:  
Quel en seroit l'excès, si, rempli d'espérance,  
J'attendois d'elle des faveurs?



A U T R E.

## A U T R E.

*La belle Tapissiere.*

**M**INERVE en vous voyant couvrir un cannevas,  
 De retenir ces mots ne fut pas la maîtresse :  
 Vénus, après m'avoir disputé les appas,  
 Voudroit-elle aujourd'hui me disputer l'adresse ?

## A U T R E.

**J**E ne me plais qu'à vous aimer, Bergere ;  
 Tout autre soin me paroît ennuyeux.  
 J'en sens bien la raison ; c'est que je n'aime à faire,  
 Que ce que je fais le mieux.



## A U T R E.

*A M. AUTREAU, de l'Académie Royale,  
qui peignoit Mademoiselle D\*\*\*.*

**T**U peins Thémire, AUTREAU; mais Thémire est  
si belle,

Qu'on ne croira jamais que tu n'as qu'imité:

Plus son Portrait sera fidele,

Et plus on le croira flatté.

## A U T R E.

**P**AR-TOUT où n'est pas ma Thémire,  
Je la souhaite, & je soupire:

Entraîné pour la voir dans ces jardins charmants,

Parmi tant de Beautés que la mode y rassemble,

Je crois y voir son air, ses traits, ses agréments;

Mais tout me la rappelle, & rien ne lui ressemble.

## A U T R E.

*Sur un Tableau de Femmes à demi-nues,  
peint par Boucher.*

C'EST par un secours plus qu'humain  
Que ce morceau rendra la critique muette ;  
Le Peintre, j'en suis sûr, vit les Graces au bain,  
Et Vénus après sa Toilette.

## A U T R E.

*A Mlle. V.... qui avoit eu mal aux yeux.*

VÉNUS trouvant son fils rebelle,  
T'aveugloit, afin qu'on te prît  
Pour cet enfant qui te trouvoit si belle,  
Qu'entre elle & toi, souvent il se méprît ;  
L'Amour voit son dessein, se venge, te guérit,  
Certain qu'on te prendra pour elle.

F ij

## A U T R E.

*Sur le Portrait de Mad. la Duchesse de S...*

NUL ne pourra dans quelque temps,  
Sur cette Toile enchanteresse,  
Reconnoître les traits charmants  
De mon adorable Duchesse;  
Comment fixer ses traits charmants?  
Elle rajeunit tous les ans.



---

MADRIGAUX, OU COUPLETS

*Destinés à être chantés.*

**P**OUR me frauder du plus juste retour,  
Iris me disoit l'autre jour,  
Qu'en l'aimant, c'est moi seul que j'aime:  
Ingrate, lui dis-je, à mon tour,  
En m'aimant n'aimez que vous-même;  
Je n'exige point d'autre amour.

---

A U T R E.

**J**URER de remplir les desirs  
D'un Amant délicat & tendre,  
Ce n'est pas s'engager à donner des plaisirs,  
Phillis, c'est promettre d'en prendre.

---

---

A U T R E.

**C**ROYEZ-MOI, ne comptons pour rien  
Ceux qui blâment les feux de nos cœurs l'un pour  
l'autre ;  
Après de qui nous connoît bien,  
Vous portez mon excuse, & je porte la vôtre.

---

---

A U T R E.

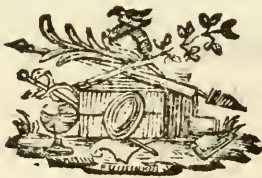
**J**E ne crains pas que l'on caquette  
Des feux dont je suis enchanté.  
Aimer un objet qu'on respecte,  
C'est faire vœu de chasteté.

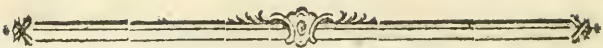




## A U T R E.

**D**E son repos mon cœur jaloux,  
Et plus sage qu'un autre,  
Avant de céder à vos coups,  
Veut être sûr du vôtre.  
Pour fuir cent chagrins importuns,  
Faisons l'amour à frais communs.




 CHANSONS.

AIR noté , N<sup>o</sup>. Ier.

**D**ANS un bosquet près du Hameau,  
Lucas caressoit Ifabeau.

La jeune Bergere,


D'une main févere

Le repouffoit,

Le nommant téméraire,

Et lui juroit

Qu'elle appelleroit.

 SA chienne, qui voyoit cela,

Croyant l'obliger, aboya.

La Belle inquiete

Saisit sa houlette,

Et l'en frappa,

Maudissant l'indiscrete.

Jugez par-là

Comme elle appella.

## A U T R E.

*La jeune Agnès.*AIR noté, N<sup>o</sup>. II.

**D**IEUX! que j'étois ignorante  
 Encore au dernier Printemps,  
 Et que je devins savante  
 En touchant à quatorze ans!  
 Mais tout cela me chagrine  
 Et me réduit aux abois;  
 Car si Maman me devine,  
 Je n'irai plus seule au bois.



TOUT alors étoit mystère  
 A mes regards curieux.  
 Maintenant un rien m'éclaire,  
 L'âge a deffillé mes yeux.  
 Mais tout cela &c.



JADIS de nos fleurs nouvelles  
 Je ne faisois nul état ;  
 De mes graces naturelles  
 J'en fais relever l'éclat ;  
 Mais tout cela , &c.



J'IGNOROIS mon teint, ma taille,  
 Jusqu'à ne daigner les voir.  
 Aujourd'hui, quoiqu'on m'en raille,  
 Tout ruisseau m'est un miroir.  
 Mais tout cela , &c.



J'ATTACHOIS ma collerette  
 Avec un soin scrupuleux.  
 Bien moins je m'en inquiète,  
 Zéphyr en fait ce qu'il veut.  
 Mais tout cela , &c.



JE croyois qu'une Bergere  
Devoit n'aimer que son chien;  
Je ne m'y connoissois guere,  
Mon cœur m'en avertit bien.

Mais tout cela, &c.



## A U T R E.

A I R *noté*, N<sup>o</sup>. III.

**L**E beau Berger Tircis,  
 Dans un bois solitaire,  
 Pour finir ses soucis,  
 Conduisoit sa Bergere.

Amour,  
 Près d'une Beauté fiere,  
 Ce font-là de tes tours.



DANS tout ce qu'il lui dit  
 Il parut si sincere,  
 Que Philis en perdit  
 Sa rigueur ordinaire.  
 Amour, &c.



MAIS moins il la voyoit  
A ses desirs contraire  
Et plus il se plaignoit  
De son humeur austere.  
Amour, &c.



DE ce tendre martyr  
La plainte fut lui plaire ;  
La Belle, avec plaisir,  
Se crut encor sévere.  
Amour, &c.



TIRCIS, pour l'embrasser,  
Fit cheoir sa panetiere ;  
Voulant la ramasser,  
Phillis tomba par terre.  
Amour, &c.



LA Bergere rougit,  
(Mais non pas de colere ; )  
Sa rougeur l'instruifit  
De ce qu'il devoit faire.  
Amour, &c.



DE ce que j'ai chanté  
La morale est bien claire ;  
Pour vaincre la fierté,  
La plainte est nécessaire.  
L'Amour ;  
Près d'une Beauté fiere,  
N'a point de meilleur tour.





## A U T R E.

ÉCOUTEZ ma leçon,  
Forgerons de Cythere.  
Pour forger un chaînon  
Avec jeune Bergere,  
Frappez, frappez fort,  
Si vous voulez lui plaire;  
Frappez, frappez fort,  
Mais frappez d'accord.



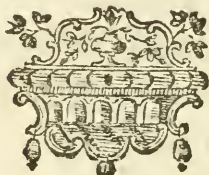
A ce métier si beau,  
Se hâter est paresse;  
Ne levez le marteau,  
Que quand l'autre cesse;  
Frappez, frappez fort,  
Et travaillez sans cesse;  
Frappez, frappez fort,  
Mais frappez d'accord.



QUICONQUE mollement  
Travaille à cet ouvrage,  
D'un compagnon charmant  
Ne connoît point l'usage.

Frappez, frappez fort,  
Autrement on enrage;

Frappez, frappez fort,  
Mais frappez d'accord.



AUTRE.

## A U T R E.

SI l'on peut compter sur un cœur,  
C'est sur le cœur d'une Bergere.  
Par son air naïf & trompeur,  
Ma Corinne avoit su me plaire:  
Je la croyois belle sans art,  
Je chériffois son cœur sans fard;  
Mais comme une autre elle est légère.  
Je la croyois, &c.



Amour, venge un fidele Amant  
Des trahisons d'une infidelle;  
Fais-lui perdre quelqu'agrément,  
A chaque inconstance nouvelle;  
Hélas! tu ne m'écoutes pas.  
Loin d'ôter rien à ses appas,  
Chaque forfait la rend plus belle.  
Hélas! &c.

## A U T R E.

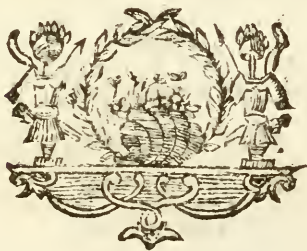
**D**ÉLICAT, constant & fidele,  
 Mon cœur est fait pour les amours;  
 S'il pouvoit toucher une Belle,  
 Je sens qu'il aimeroit toujours.  
 En vain la Reine de Cythere  
 Entrepreroit de me charmer:  
 Grands Dieux! que n'ai-je l'art de plaire?  
 J'aurois si bien celui d'aimer.



Si, couronnant mon espérance,  
 Ma Maîtresse combloit mes vœux;  
 Ce seroit dans la jouissance,  
 Que je rallumerois mes feux.  
 Jeunes Beautés, laissez-moi faire:  
 Le plaisir fait me ranimer.  
 Grands Dieux! &c.



Si quelque Rival plein d'envie,  
De ce cœur vouloit me chasser,  
On ne verrôit ma jalousie,  
Que par mes soins à l'effacer :  
Quand on estime sa Bergere,  
Doit-on autrement s'exprimer ?  
Grands Dieux ! que n'ai-je l'art de plaire !  
J'aurois si bien celui d'aimer.



## A U T R E.

**I**L est un Berger sincere,  
 Délicat, constant, discret,  
 Qui vous adore en secret,  
 Et qui mourroit pour vous plaire.  
 Je n'en dirai pas le nom,  
 Je crains trop votre colere;  
 Je n'en dirai pas le nom,  
 Mais écoutez ma Chançon.



Aux échos de vos retraites,  
 Quand il conte sa langueur;  
 Ses accents, de son ardeur  
 Sont les simples interprètes.  
 Je n'en dirai pas le nom,  
 Je fais trop ce que vous êtes,  
 Je n'en, &c.



LE seul objet qui le touche,  
 Peut allumer son desir ;  
 Un compliment, un soupir,  
 Pour tout autre l'effarouche :  
 Je n'en dirai pas le nom ,  
 Le respect me clôt la bouche :  
 Je n'en , &c.



DEPUIS qu'il a vu vos charmes,  
 La plus piquante Beauté,  
 Contre sa fidélité,  
 N'a que d'inutiles armes.  
 Je n'en dirai pas le nom,  
 N'en ayez nulles allarmes ;  
 Je n'en , &c.



SITÔT qu'il vous voit paroître,  
 La joie éclate en ses yeux :  
 Tout lui paroît ennuyeux  
 Où vous ne pouvez pas être.

Je n'en dirai pas le nom ,  
 Vous n'exileriez peut-être ;  
 Je n'en , &c.



QUAND de la faveur suprême  
 Vous auriez payé ses feux ,  
 A son air respectueux  
 Vous en douteriez vous-même.  
 Je n'en dirai pas le nom ,  
 Peu d'Amants feroient de même ;  
 Je n'en , &c.



Si, sensible au caractère  
 Du Héros de ces Couplets,  
 Vous vouliez savoir qui c'est,  
 Je peux seul vous satisfaire ;  
 Je n'en ai pas dit le nom,  
 Sachez-moi gré du mystère :  
 Je n'en ai pas dit le nom,  
 Retenez donc ma Chanson.



A U T R E.

QUAND tous deux, d'un air effaré,  
Pour accorder notre ménage,  
J'allions, Claudine & moi, trouver notre Curé,  
C'étoit, morgué, toujours quelque nouveau tapage;  
J'ons trouvé des moyens de paix  
Dans un facile & drôle de commerces  
J'aime le vin, elle m'en verse.  
Elle aime l'Amour, je l'y fais.



## A U T R E.

**Q**U'IMPORTE à mes ardens desirs,  
 Qu'Iris soit sincere ou coquette ;  
 Elle me comble de plaisirs,  
 Dès-là mon ame est satisfaite.



**Q**UI donne plaisirs & serments,  
 Ne laisse aucun lieu de se plaindre.  
 Pourquoi douter des sentimens  
 D'un bel objet qui daigne en feindre ?



**R**ESPECTONS-EN l'obscurité,  
 Notre bonheur peut en dépendre ;  
 Une folle incrédulité  
 Souvent en feroit trop apprendre.

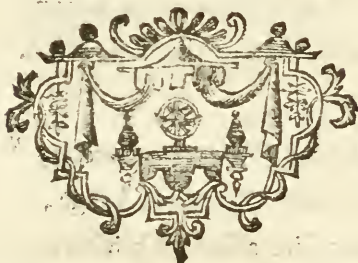


**U**NE Belle est comme une fleur,  
 Dont on chérit la découverte.

Elle ne nous ouvre son cœur  
Que pour nous annoncer la perte.



Si la réalité nous fuit,  
Contentons-nous de l'apparence;  
Au bonheur que le vrai détruit,  
L'erreur fait rendre l'existence.



## A U T R E.

*Les Amours des Porcherons.*

**J'**ONS dans la Maison du Roi  
 Fait une fiere conquête;  
 Dame, j'étois sur mon droit,  
 Car c'étoit le jour de ma fête.  
 C'est bien le pu beau Luron  
 Des Enfants de chœur de Biron.



QUAND j'ôti mon mantelet,  
 Les filles vinrent par bande,  
 Pour faire assaut de brichet;  
 Mais, mon Dieu! la vilaine viande!  
 C'étoit, près de mon plastron,  
 Des poires cuites au chaudron.



LORSQU'IL me ferri la main

Pour me conduire à la danse,  
Malgré mon trouble soudain,  
Je l'y fis bonne contenance.  
Mais mon visage rougit ;  
Le coquin s'en appercevit.



JE m'efforcis en dansant  
De ly cacher ma vargogne ;  
Mais mon drôle en finissant,  
Sur le beau milieu de la trogne,  
Deux fiers baisers m'appliqua.  
Oh ! ma foi, tout me manqui-là.



POUR cacher son amiqué,  
La feintise est inutile ;  
Par ma foi, ça fait piqué,  
Quand malgré foi le cœur babille.  
Un Faraud de notre goût,  
Le fait presqu'aussi-tôt que nous,



UN jour montant mon bonnet,  
 Comme il descendoit la garde,  
 En trouvant mon cabaret,  
 Avec plaisir il me regarde :  
 Il entrit modestement,  
 Mais il en sortit mon Amant.



TOUJOURS à but je vivons,  
 Quoiqu'il soit fait Anspessade;  
 Il fournit aux Porcherons  
 Le pain, le vin, moi la salade.  
 Mais tout çà l'y fait honneur,  
 Il n'a que sa paye & mon cœur.



LE soir tous deux bec à bec,  
 Oh! je baignons dans l'eau-rose.  
 Je jouons au Romestec,  
 Après la torche, on rit, on cause.  
 Puis j'allors finir le jour  
 Dessous le drapeau de l'Amour.

## A U T R E.

**D**ANS les Gardes Françaises,  
J'avois un Amoureux,  
Fringant, chaud comme braise,  
Jeune, beau, vigoureux:  
Mais de la Colonelie  
C'est le plus scélérat;  
Pour une Peronnelle,  
Le gueux m'a plantée-là.



SE découvrant sans feinte  
Dans un fossé du Cour,  
Il grelottoit de crainte,  
Quoiqu'il brûloit d'amour:  
Je meurs, chere Maîtresse,  
Dit-il, prenant ma main;  
J'en pleurai de tendresse,  
Et ne lui cachai rien.



IL avoit la semaine  
Deux fois du linge blanc,  
Et, comme un Capitaine,  
La Tocante d'argent,  
Le fin bas d'écarlate,  
A côte de melon,  
Et toujours de ma patte  
Frisé comme un bichon.



POUR sa dévergondée,  
Sa Madelon Friquet,  
De pleurs toute inondée  
Je remplis mon bacquet,  
Je suis abandonnée,  
Mais ce n'est pas le pis,  
Ma fille de journée  
Est sa femme de nuit.



Une petite rente



Qu'un Monsieu m'avoit fait,  
 Mon coulant, ma branlante ;  
 Tout est au berniquet ;  
 Il retournoit ma poche  
 Sans me laisser un sou,  
 Ce n'est pas par reproche ;  
 Mais il m'a mangé tout.



LA nuit quand je sommeille,  
 J'embrasse mon Coquin ;  
 Mais le plaisir m'éveille  
 Tenant mon traversin.  
 La chance est bien tournée ;  
 A présent c'est Catin  
 Qui suce la dragée,  
 Et moi le chicotin.



DE ta lame tranchante,  
 Perce mon tendre cœur ;

Saboule ton Amante ,  
Ou rends-lui son bonheur :  
Le passé n'est qu'un songe ,  
Une fadaïse , un rien ;  
J'y passerai l'éponge ,  
Viens , rentre dans ton bien.



AUTRE.

A U T R E.

V O U S m'avez su charmer ;  
Mais je inourrois plutôt que vous en informer ;  
Je ressens trop d'amour , pour oser l'exprimer.



S O U S le tendre lien  
Quand je vivois jadis , j'espérois certain bien ;  
Mais vos yeux m'ont appris qu'on peut aimer pour rien.



Q U ' U N plus audacieux  
Se vienne plaindre à vous du pouvoir de vos yeux :  
Vous aimer & vous voir est tout ce que je veux.



Q U E L seroit mon bonheur ,  
Si le soin que je prends pour cacher mon ardeur ;  
Vous découvroit un jour le secret de mon cœur !



SANS vous mettre en courroux,  
Vous connoîtriez tout ce que je fens pour vous,  
Et peut-être... Mais non. Cet espoir est trop doux.



A U T R E.

C HARMANTES fleurs , quittez les prés de Flore ,  
Je vous prépare un plus heureux destin :  
Ornez l'objet qui m'aime & que j'adore ,  
Suivez ses pas , & mourez sur son sein ,



Q U A N D vous verrez ma charmante Lisette ,  
Vous bénirez mille fois votre sort ;  
Pour imiter ma constance parfaite ,  
Vous ne voudrez la quitter qu'à la mort ,



D E la beauté vous êtes le symbole ,  
Un jour , hélas ! vous voit naître & mourir ;  
Que ma Lisette apprenne à votre école  
Que la sagesse est d'en savoir jouir .





## S T A N C E S

*A M. D.... de B.... Conseiller au Parlement.*

**D**ESCENDS, Muse, descends de la voûte azurée,  
 Ton secours est le seul que je puisse choisir ;  
 D'un reste importun de durée,  
 Viens me faire un charmant loisir.



**M**A propre existence me gêne,  
 Les moindres actions sont pour moi des travaux ;  
 Et je ne peux, qu'au bord de l'hypocrêne,  
 M'enivrer à longs traits de l'oubli de mes maux.



**D**AIGNE substituer aux lugubres chimères  
 Dont un sort malheureux me remplit le cerveau,  
 L'image des danses légères  
 Que forment les amours sur le sacré coteau.



BIENTÔT, j'y croirai voir cette Beauté charmante,  
Dont, depuis dix Hyvers, je pleure le trépas :  
Non telle qu'elle étoit, lorsque pâle & mourante,  
On osa, par pitié, l'arracher de mes bras.



NON, ce n'est pas ainsi que je verrai Thémire :  
Mais telle qu'elle étoit au sein de nos États ;  
Lorsque tous deux saisis d'un mutuel délire,  
Nous jouissions de ses appas.



FAIS plus en ma faveur ; tâche à me faire croire  
Que je retrouverai Thémire chez les morts,  
Où, malgré le Léthé, sa fidelle mémoire,  
Garde le souvenir de nos ardens transports.



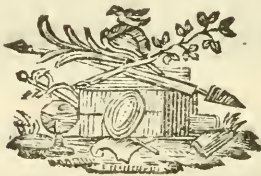
AU fort heureux dont je jouis d'avance,  
Et que j'attends chez la fiere Atropos,  
Ajoute, par pitié, la bisarre espérance  
De n'y voir de long-temps mon ami D....



L'AVENIR n'a rien qui m'étonne ,  
Si tu peux, jusques-là, pousser l'illusion :  
Que la terre s'écroule, ou que l'Olympe tonne,  
J'entendrai leurs éclats sans nulle émotion.

## E N V O I.

A la douce frénésie  
Qui m'a dicté cet écrit,  
Vois, si ma paralysie  
Passe jusqu'à mon esprit.





A U T R E S.

L'AMOUR est un perfide oiseau ;  
 Belles, redoutez son ramage :  
 Ses chants vous tirent du Hameau,  
 Et vous menent droit au bocage.



SUR ses Concerts harmonieux,  
 Qui compte long-temps, n'est pas sage ;  
 Ce Dieu, le moins constant des Dieux,  
 Fut toujours oiseau de passage.



D'UN commerce respectueux  
 Rien ne fauroit donc vous répondre.  
 Non, l'amour le plus vertueux  
 N'est qu'un oiseau qui cherche à pondre.



S'IL déclaroit ses vrais desirs,  
 Vos cœurs s'y soustrairoient trop vite ;  
 Il promet d'innocents plaisirs,  
 Pour s'affurer d'un meilleur gîte.

---

 É P I G R A M M E S .

**P**OUR chanter certain Grand , j'embouchois la  
 trompette ,  
 Quand ma fiere raison déranga mon projet :  
 Crois-moi , m'a-t-elle dit , tu n'es pas né Poëte ;  
 Pour t'immortaliser , ramasse ton fifilet .

---

## A U T R E .

**A**PPRENDS pourquoi Lubin est louche ,  
 Me disoit Lucas l'autre jour ,  
 C'est que dans la tendre escarmouche  
 Qui produisit ce fruit d'amour ,  
 Philis , crainte d'être surprise  
 Par son Époux avec jeune Muguet ,  
 Livroit un œil à l'amoureuse crise ,  
 Et de l'autre faisoit le guet .

## A U T R E.

*A ma Voisine.*

LORSQUE votre Mere en courroux  
Vous a fait dire sous les coups  
Le nom de qui vous rendit mere,  
Pourquoi des Cordeliers nommâtes-vous un frere?  
Manon, vous en aviez tant d'autres à choisir  
Qui n'eussent pu vous démentir.

## A U T R E.

CROYEZ-MOI, vieilles Coquettes,  
Retranchez de vos toilettes  
Celles du matin & du soir :  
Pour plus de sûreté, brisez votre miroir ;  
Vous ne pouvez plus vous y voir  
Telles que vous étiez, ni telles que vous êtes.

## A U T R E.

**G**RACES aux foins, à la mollesse  
Des femmes de nos demi-Dieux,  
Les Enfants de notre Noblesse  
Viennent toujours à bien, presque jamais à mieux.

## A U T R E.

**P**UISQUE tu ne rends pas le salut qu'on te donne,  
Toi qui ne le devrois attendre de personne ;  
Si nous nous rencontrons jamais en même lieu,  
Prend mon premier bon jour pour un dernier adieu.



A U T R E.

**T**U me fais demander comme une insigne grace,  
De te communiquer les fruits de mon loisir :


Lubin, fais plus, pour m'enhardir ;  
Un mot de toi suffit pour m'en donner l'audace.  
Je crains les méchants Vers ; pour recevoir les miens,  
Promets-moi de jamais ne m'envoyer les tiens.

---

---

A U T R E.

**Q**UI nieroit que Thaïs est bonne,  
En vérité, seroit un grand vaurien :  
Non-seulement Thaïs ne refuse personne,  
Mais encor ne recule à rien.



## A U T R E.

**L**A foudre fit hier une nouvelle Troie  
 Du Palais d'un de nos Crésus :  
 De ce singe de Lucullus  
 Chacun voyoit le désastre avec joie.  
 Mais le pis, est qu'on voudroit vainement  
 Rendre les Dieux auteurs de cette Tragédie ;  
 S'ils avoient influé sur cet événement,  
 Ce traître se fût-il sauvé de l'incendie ?

## A U T R E.

*La Piété conjugale.*

**Q**U'ON dise après cela que Luc est un vaurien ;  
 Dès qu'on lui parle de sa Femme,  
 Luc répond, comme un bon Chrétien,  
 Le bon Dieu veuille avoir son ame !

A U T R E.

*Contre un mauvais Prédicateur.*

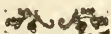
**P**OURQUOI donc en abondance  
Sort-on du Temple avec un si grand bruit ?  
Est-ce déjà la Messe qui finit ?  
Non , c'est le Prône qui commence.

---

A U T R E.

*Contre un Envieux.*

**L'**ENVIE est un crime exécrable ;  
Mais rien contre lui ne m'aigrit ,  
Et je le trouve presque aimable ,  
Quand je songe qu'il te maigrit .



## A U T R E.

*Sur le Portrait de Mad. la Duchesse de S...*

**L**E petit Peintre, je vous jure,  
 Nous fait voir dans votre Portrait  
 Jusqu'où peut aller la Peinture :  
 Il vous fait ressembler en laid.

## A U T R E.

**A**D M I R O N S tous l'esprit de pénitence  
 De Sœur Sainte Félicité ;  
 Son Directeur de confiance,  
 Sur elle a tant d'autorité,  
 Qu'il lui fait exercer son vœu d'obéissance,  
 Même en la relevant du vœu de chasteté.





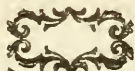
A U T R E.

**J**EAN a-t-il de l'esprit ? ah ! pour vous en instruire ,  
Je n'ai que trop , hélas ! essuyé ses propos ;  
Il en a , comme tous les fots ,  
Précisément ce qu'il en faut pour nuire.

---

A U T R E.

**U**N Duc vieux & goutteux épouse ma Lifette ;  
La raison en est claire , & fort peu m'inquiete ;  
Ce Duc est un cerf aux abois ,  
Qui veut renouveler son bois.



## A U T R E.

**S**I mon riche voisin te plaît,  
 Fais tout pour lui, c'est moi qui te l'ordonne ;  
 Mais apprends qu'à lui je te donne ,  
 Comme un honnête homme abandonné  
 Ses vieux fouliers à son valet.

## A U T R E.

*Contre une vieille Folle.*

**A**MANTS de la vieille Glycere ,  
 De la Tactique de Cythere  
 Apprenez le code sévere :  
 Par une attaque réguliere  
 S'y prennent Villes & Châteaux ;  
 Mais le cœur d'une Douairiere  
 Est bicoque , & s'y prend d'assaut.

AUTRE.

A U T R E.

VIEILLE Folle aux attrait usés,  
Dis-moi donc pourquoi tu te fardes ?  
Si les Vieillards sont méprisés,  
Que diable faire des Vieillardes ?

---

A U T R E.

CONVAINCU que Philis pour un autre étoit tendre,  
Damon un jour en pleurs disoit à ses genoux :  
Après tant de faveurs aurois-je dû m'attendre  
A voir trahir des feux qui me sembloient si doux ?  
„ Moi, des faveurs ? quelle erreur est la vôtre !  
„ Retournez au plutôt à l'hôpital des foux ;  
„ Et soyez sûr que je n'ai fait pour vous  
„ Que ce que j'ai fait pour tout autre.



## A U T R E.

**P**RIVÉ d'imagination,  
Mais jaloux des honneurs du Poëme héroïque,  
Voltaire n'a choisi qu'un sujet historique  
Ennemi de la fiction :  
Est-ce manquer d'invention ?

---

## A U T R E.

**S**I moins vaut le Censeur, mieux vaut le Censuré,  
J'espère par F..... être un jour dénigré.



A U T R E.

**G**ERIN n'avoit-il pas raison,  
De nous inviter tous à son dernier Sermon ?  
C'est bien sa Piece la meilleure ;  
Il m'a surpris en vingt endroits :  
Aussi n'ai-je bâillé tout au plus que dix fois,  
Et je n'ai dormi qu'un quart d'heure.

---

A U T R E.

*Sur un Homme qui se miroit.*

**P**OURQUOI me fais-tu la grimace,  
Quand je te fais appercevoir  
Des vices, des défauts qui composent ta masse ?  
Qui se fait peur dans un miroir,  
Ne doit pas s'en prendre à la glace,



## A U T R E.

**D**ORIS, quand Petit pour de l'or,  
 A vos boutons trouveroit un remede,  
 Il est vrai, vous seriez moins laide;  
 Mais vous seriez bien laide encor.

## A U T R E

*Contre les Œuvres de Madame G...*

**S**OUS ses ponpons l'Auteur de ces vers plate  
 A le coup-d'œil si louche & si peu juste,  
 Que croyant s'y dépeindre en buste,  
 Elle se montre à nous de la ceinture en bas.



---

QUATRAINS.

**T**ROP timide pour faire un plus solide ouvrage,  
A tourner quatre Vers je borne tous mes vœux :  
Des Amis trop flatteurs me croient paresseux ;  
Je n'ai qu'un ennemi, le butor me croit sage.

---

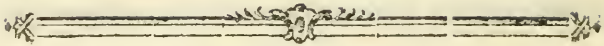
AUTRE.

**T**RANSFUGE de Lacédémone,  
J'adore la briéveté ;  
Dieu m'a fait une belle aumône,  
S'il m'a conservé la clarté.

---

AUTRE.

**P**ARLE, mon Livre, & parle bien de moi,  
Mais sur-tout, laisse aux fots liberté d'en médire ;  
Leurs éloges sont la fatyre  
La plus à craindre pour toi.



## T R I O L E T. ✧

*Aimables Sœurs, entre vous trois,*

~~E~~NTRE vous trois, aimables Sœurs,

À qui mon cœur doit-il se rendre ?

Il n'a point <sup>fait</sup> encor ~~fait~~ de choix,

Aimables Sœurs, entre vous trois ;

Mais il ~~ne se rendra~~ <sup>se donneroit</sup>, je crois,

À ~~celle~~ la moins fière, à la plus tendre.

~~Aimables Sœurs, entre vous trois,~~

~~Entre vous trois, aimables Sœurs,~~

À qui mon cœur doit-il se rendre ?

✧ *ce triolet est de l'abbé Blanchet et non de l'abbé Manganot.*





---

ÉPITAPHES.

C I gît qui crut long-temps affronter le trépas,  
Et prévoir, sans terreur, le terme de sa vie :

Vain espoir ! pensoit-il, hélas !

Que nécessairement sa mort seroit suivie  
Des pleurs & de l'oubli de sa chere Sylvie.

---

A U T R E.

*Sur la Chienne de Mad. la Duchesse de Savoie*

C I gît une Chienne jolie,  
Elle passa ses jours dans les bras de Sylvie,  
Et Sylvie a pleuré son sort :  
Je n'osois envier sa vie ;  
Daigne, Amour, m'obtenir sa mort,

## A U T R E.

C E L U I qui gît ici, chacun le favoit bien,  
 Craignoit tant d'oublier qu'il n'apprit jamais rien.

## A U T R E.

*De Bayle.*

C I gît qui n'eut jamais la moindre opinion.  
 Mourir fans préjugés, fut son intention.  
 Lui préconisoit-on une Secte, une Eglise;  
 Peut-être bien.... Mais.... Non.... fut toujours  
 sa devise.



A U T R E,

C I gît dont tous les jours ont été malheureux,  
Pour avoir négligé le secret fructueux  
De laisser croire aux fots qu'il l'étoit autant qu'eux.

---

A U T R E.

S O U S ce Marbre gît enterré  
Un Prébendier sexagénaire,  
Qui ne lut jamais son Bréviaire,  
Et qui ne connut son Curé,  
Qu'en relisant son Baptistaire.





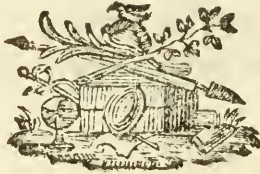
## È N I G M E.

**J**E n'ai jamais été, je ne serai jamais ;  
Le Sage seul fait me mettre en usage :  
Malheur à qui de moi se fert à son dommage ,  
Pour ennemis souvent il a tous mes çadets.

---

*C'est l'instant présent.*

---





# P O É S I E S

D E

*M<sup>R</sup>. L' A B B É*

*M A N G E N O T.*

---

S E C O N D E P A R T I E.

---

É P I T R E S.

*A Madame \* \* \* \*.*

**P**ERMETTEZ-MOI, Philis, de vous gronder ;

Il m'est bien permis de le faire :

Je ne le puis, fans vous le demander ;

Sûr d'être haï, je crains de vous déplaire.  
Vous me dites de vos amis,  
Depuis long-temps ce titre m'est permis;  
Vous me trompez, ou bien vous vous trompez vous-même.

Vous savez combien je vous aime;  
Il falloit donc, avec moi de moitié,  
Pour éteindre une ardeur si forte,  
Il falloit, oui, me fermer votre porte,  
C'eût été-là prouver votre amitié.  
Quoi! diriez-vous, parce que l'on est belle,  
Avec soin faut-il se cacher?

Le papillon se brûle à la chandelle,  
Eh! pourquoi va-t-il la chercher?  
A mon sujet vous êtes sans scrupule,  
Et c'est ma faute si je brûle.  
Je n'ai rien à vous reprocher.

Ah! du moins j'ai droit de me plaindre;  
C'est allumer mon feu que de ne pas l'éteindre.  
Croirai-je que sans le vouloir,

Vous me puissiez paroître si coquette?  
 Hier encor seul à votre Toilette,  
 De vos beaux yeux j'éprouvois le pouvoir,  
     Lorsque, sans doute, par malice  
 Pour m'en punir, vous eûtes l'injustice  
     De vous plaindre de vos appas.  
     Votre teint ne vous plaisoit pas.  
     Ma taille, disiez-vous, est belle,  
     Mais l'embonpoint va la gâter.  
 Je deviens laide, il n'en faut pas douter,  
 Et mon Époux déjà me trouve telle.  
     Plus long-temps je n'y pus tenir,  
 Et contre vous je pris votre défense.  
 Non, vous disois-je, avec autant d'indifférence,  
     Vénus n'eût pu me retenir,  
 Et vos attraits ont seuls cette puissance:  
     Vous êtes brune, il en faut convenir;  
 Mais vous avez la peau plus fine qu'une Blonde.  
 Je caresse, à ces mots, le plus beau bras du monde;  
     Et sur ce bras je demande un baiser,

Je l'obtins. Dieux ! que vous fûtes cruelle !  
 Vous deviez me le refuser.

Philis, je fais bien qu'une Belle  
 Veut éprouver ce que peut sa beauté :  
 Mais c'est trop d'inhumanité

Que de choisir l'Amant le plus fidele  
 Pour servir votre vanité.

Exercez votre cruauté

Sur un Fat, sur un Petit-Maitre,  
 Qui ne fait point aimer, qui, peu touché de l'être,  
 Est content s'il peut le paroître.

Je vous aime de bonne foi :

De même, au moins, haïssez-moi.



Pour juger du pouvoir qu'ont sur moi tes appas,  
 Ah ! que ne me vois-tu quand je ne te vois pas !





## A U T R E.

DANS un tête-à-tête charmant,  
Où, jusques aux refus, tout devoit être tendre,  
Belle Aglaé, tu m'as su rendre  
Heureux & malheureux dans le même moment.  
Je savourois avec ivresse  
Ce frémissement du desir,  
Ma bouche bégayoit quelques mots de tendresse,  
Mes sens se livroient au plaisir;  
Hélas! si j'étois né moins tendre,  
J'aurois été peut-être assez heureux;  
Un baiser sur ta bouche & d'autres sur tes yeux  
Etoient mille fois plus que je n'osois prétendre,  
Et pouvoient contenter un cœur moins amoureux.  
Mais ce n'est pas tes sens que je cherche à séduire;  
Et je veux jouir par le cœur.  
J'interroge le tien, j'en attends mon bonheur;  
Un mot cruel vient le détruire:

Tu parles d'amitié , quand je parle d'amour.

Ainsi j'ai perdu fans retour

Mon plus grand bien , la flatteuse espérance

De me voir consoler un jour

Des maux que j'ai soufferts par la perte d'Hortence.

Je veux te fuir , oublier tes appas ;

C'est en vain : & l'Amour , qui rit de mes combats ,

Me rend timide ou téméraire.

Le jour il me défend d'espérer de te plaire ,

Et la nuit , dans un songe , il me met dans tes bras.



AUTRE.

## A U T R E.

*A M. \*\*\*.*

OÙi, vous avez une Rivale :  
J'ai promis de n'aimer que vous ;  
Mais quand j'ai fait un vœu si doux ;  
Croyois-je trouver votre égale !  
Que dis-jé ? avec tous vos appas ,  
Vos yeux ; votre charmant sourire ;  
Jugez sur moi de son empire :  
Pour vous ressembler bien ; hélas !  
Il ne lui manque ; j'ose dire ;  
Que vos rigueurs ; qu'elle n'a pas.  
Dans un de ces moments d'ivresse  
Où la raison cede à l'Amour ;  
J'en eus caresse pour caresse ;  
Nos baisers donnés tour-à-tour ;  
Se le disutoient en tendresse ;

Mes yeux exprimoient mes desirs ;  
Et les siens me peignoient son ame ;  
Je soupire , un baïser de flamme  
Fut le signal de nos plaisirs ;  
Je fus heureux : suis-je coupable ?  
C'est vous , dans un songe agréable ,  
Qui faisiez ma félicité ;  
C'est la seule infidélité  
Dont je serai jamais capable.



A U T R E

A M. l'Abbé MANGENOT, par M. de B\*\*\*,

Conseiller au Parlement.

**T**OI qui fais, solide & léger,  
 La raison à ton badinage ;  
 Toi qui, presque sans y songer,  
 Fus voluptueux & sage :  
 En ce jour accepte l'hommage  
 De la plus sincère amitié ;  
 Sois sûr que, toujours de moitié,  
 Mon cœur avec le tien partage  
 La peine de ton esclavage ;  
 Ainsi que les justes desirs  
 Que nourrit chez toi l'espérance  
 De ton heureuse délivrance,  
 Et du prompt retour des plaisirs.

DE leur haleine bienfaisante,  
Bientôt les Zéphyrs agissants  
Briseront la chaîne pesante  
Qui tient tes membres impuissants.

QUAND la nature renaissante  
Recommence tous ses travaux,  
Pourroit-elle être moins puissante  
Sur ton corps que sur tes Ormeaux ?  
Déjà la seve vivifie,  
Et ton Tilleul & ton Jasmin,  
Déjà tout va reprendre vie  
Dans ton voluptueux jardin.  
Imitant le Chantre du Temple  
Dont tu surpasses le talent,  
Nous t'y verrons, à son exemple,  
Nous y peindre le sentiment.

TANTÔT sur la Lyre d'Horace  
Nous goûterons sous ton treillage

Une séduisante Chançon ;  
Tantôt cherchant un frais ombrage,  
Et sur celle d'Anacréon,  
Tu nous toucheras avec grace  
Une savante oisiveté.

PAR cette route toujours sûre,  
Allons sur les pas d'Epicure  
Goûter la sage volupté.



---

## RÉFLEXIONS, MORALITÉS.

**D**E ses plaisirs un sexe est comptable envers l'autre ;  
On n'y peut renoncer qu'illégitimement.

Notre bonheur n'est pas uniquement le nôtre.

S'en abstenir absolument

Par le plus indiscret serment,

C'est stipuler les droits d'un autre

Sans le moindre consentement.

---

## A U T R E.

**J**E crains mille fois moins la mort  
Que je n'eusse craint l'existence,  
Si du sein du néant j'avois prévu le sort  
Qu'aux malheureux humains prépare leur naissance.





A U T R E.

**S**I l'Être bienfaisant ne peut être nuisible,  
Je n'apperçois rien de terrible  
Dans ce que les Cagots m'annoncent sur mon fort.  
Si pendant cent mille ans je fus heureux possible,  
Je serai cent mille ans heureux après ma mort.

---

A U T R E.

**S'**ACHEMINER au monument,  
C'est retourner dans le sein de son pere ;  
On y doit exister aussi paisiblement  
Qu'on exista dans le sein de sa mere.  
Pourquoi me faire un rigoureux destin ?  
Dieu fut mon pere hier, il le sera demain,  
Et mon adoption ne peut avoir de fin.



## F A B L E.

*Le vieux Cuisinier & la jeune Maîtresse.*

UN Cuisinier, vieux, mal-propre, sans goût,  
 Qui, de ses jours, ne fit un bon ragoût,  
 Servit une jeune Maîtresse  
 Ayant bon appetit, & le goût excellent;  
 Mais, graces à la mal-adresse  
 Du Cuisinier, jeûnant souvent,  
 Un jour il servit sur sa table  
 Un mets qu'on avoit fort vanté;  
 Aussi-tôt qu'elle en eut goûté,  
 Elle le trouva détestable,  
 S'en plaignit. Changez, lui dit-on,  
 Changez de Cuisinier, vous le trouverez bon.

❖

ÉPOUX barbon d'Épouse aimable,  
 Est le Cuisinier de ma Fable.

---

ALLÉGORIE.

A M. de \*\*\*.

**D**ORIS avoit un instrument,

Violon de peu d'apparence ;

Mais bien d'accord, & joué tendrement.

On l'écoute avec complaisance,

Elle en favoit tirer des sons touchants & doux ;

Le son, par un flûté, va de l'oreille à l'ame,

Y porter la langueur, & le trouble, & la flamme ;

Cadences, agréments, l'instrument les rends tous ;

Enfin, Doris en paroïssoit contente ;

Et quand elle avoit bien joué,

Le Violon étoit loué.

Mais aujourd'hui, d'une main négligente

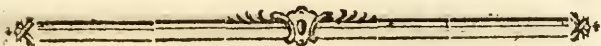
Elle tient l'instrument, conduit mal son archet,

Et s'étonne qu'il soit muet :

L'humeur gagne, on s'impatiente ;

Prévenue elle entend les sons aigres ou gros :  
Que dis-je ! elle joue un peu faux,  
Elle qui le touchoit d'une justesse extrême ;  
Et se plaint de son instrument.  
Doris, il est toujours le même :  
Vous le jouez différemment.





M A D R I G A U X.

*A Madame L. C. de B. qui avoit eu la  
Petite-Vérole sans en être marquée.*

**L**As des caprices de Vénus,  
L'Amour avoit quitté Cythere;  
Se promettant des triomphes de plus,  
Il se fixa chez l'aimable Glycere.  
Vénus jura de s'en venger,  
Et de l'en faire déloger.  
L'effet suit bientôt ses menaces,  
Par un souffle contagieux,  
Elle voulut chasser, & l'Amour, & les Graces;  
Le petit Dieu s'est sauvé dans ses yeux,  
Les Graces ont gardé leurs places.



## A U T R E.

**E**N riant, la jeune Isabelle  
 Me défia de la baiser ;  
 Enfin, à force de ruser,  
 J'en viens à bout, je m'en vante. Oh, dit-elle,  
 De ton adresse à tort t'applaudis-tu,  
 Compte que je l'ai bien voulu.

## A U T R E.

**L**Es Vers que je vous fais, l'Amour me les inspire ;  
 J'ai peu d'esprit, Aminte, & tout est sentiment :  
 Connoissez votre erreur, je tremble à vous le dire,  
 Vous me croyez Poëte, & je ne suis qu'Amant,



A U T R E

*A Mad. \*\*\* , en lui envoyant des Jarretieres.*

**L'**AMOUR t'offre, Aglaé, le Ceste \* de sa Mere ;  
Mais pour te faire aimer ; car trop bien fais-tu plaire.

---

(\*) Ceste, ceinture de Vénus, où étoient renfermés les graces ; les desirs & les attraits.



---

 ÉPIGRAMMES.

Ces jours passés, en Cour, une Donzelle  
S'adressant d'un air indécent

Au Suisse de la Chapelle :

A ton levé le bon Dieu ? disoit-elle.

Levé ! dit-il : je n'en fais rien, la Belle,

Je ne crois pas qu'il ait couché céans.

---

## A U T R E.

MON Rapporteur, jaloux de toutes les Soubrettes,  
Chassé de sa maison Cuisiniere & Valets ;  
Pour coucher sous sa clef, il faut porter cornettes :  
Sa femme, j'en suis sûr, n'enfantera jamais.





AUTRE.

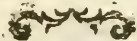
ÉGLÉ, pour me ravir la gloire  
 D'avoir eu seul & son cœur, & sa foi,  
 Me dit avoir traité mes rivaux comme moi;  
 Mais pour son propre honneur je n'en saurois rien  
 croire.

AUTRE.

UN Florentin bardant le Suisse du Saint Pere,  
 Fut surpris par le Barigel:  
 Le fordide intérêt mit son nez dans l'affaire,  
 Et son péché fut déclaré mortel.  
 Mais à la Pénitencerie,  
 Entre les Consultants long-temps fut disputé,  
 Pour savoir si c'étoit honnête Sodomie,  
 Ou l'énorme péché de Bestialité.

## A U T R E.

**P**AR un deuxieme mariage,  
 Damis a pris femme pleine d'appas:  
 Sur la premiere elle a tout l'avantage,  
 Le seul Damis ne s'en apperçoit pas.  
 De la Défunte à tous propos il vante  
 Les graces, l'esprit, les talents;  
 Souvent en compagnie, & la femme présente:  
 Tels discours ne sont pas galants;  
 S'appercevant qu'elle en murmure:  
 Pardonne mes regrets, dit-il; de bonne foi  
 A la Défunte on les doit, je t'assure.  
 Hé! dit-elle, Monsieur, personne, je vous jure,  
 Ne la regrette plus que moi.



A U T R E.

## A U T R E.

**E**N compagnie, Orgon vantoit sa propreté,  
Je change, disoit-il, autant, en vérité,  
De caleçon que de chemise.

Oh! vous mentez, dit étourdiment Life,  
Qui se piquoit d'une extrême vertu ;  
Jamais je ne vous en ai vu.

## A U T R E.

**U**NE jeune Veuve, peu sage,  
Disoit à certain Biberon,  
Que depuis trois ans de Veuvage  
Elle se passoit d'Époux. Bon,  
Lui dit notre homme à rouge trogne,  
Aussi sincère qu'un ivrogne :  
Parbleu, Madame, je le crois ;  
Tenez, je n'ai jamais soif, moi.

L

---

 QU A T R A I N S .

V O U S avez paru satisfaite  
 De mes Vers, nés du sentiment ;  
 Je suis heureux comme Poète ,  
 Quand le ferai-je comme Amant ?

---

## A U T R E .

*Sur le Portrait de Madame \*\*\*\*.*

L E Peintre a bien faisi le vrai de ta figure ,  
 Ta finesse & ton enjouement ;  
 Mais combien mon amour ajoute à sa peinture !  
 J'y vois l'ame & le sentiment.





## CHANSONS.

COUPLETS *sur la Naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne, né le 13 Septembre 1751.*

Sur l'Air : *En passant sur le Pont-neuf,*

**E**N buvant le brandevin,  
A cinq heures du matin,  
Je vis près de Notre-Dame,  
Danfer au son du Tocfin.  
Je demandis, pourquoi? Dame,  
Me dit-on, j'ons un Dauphin,



ÇA me rendant tout joyeux,  
Je pitanchai comme un gueux,  
D'une main pour l'accouchée,

L ij

De l'autre pour le poupon;  
 Puis, j'achevis la cruchée  
 D'un trait, pour Papa Bourbon.



J'AI bu, je peux m'en vanté,  
 A toute la Royauté,  
 Pour la famille Saxonne.  
 Oh! j'ai rudement lavé;  
 Après ça que l'on s'étonne  
 Si je me suis bien gavé.

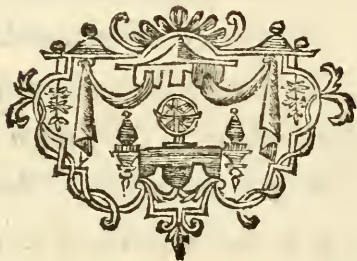


MAIS ayant cuvé mon vin,  
 Toujours rêvant au Dauphin,  
 De mon peu d'argenterie,  
 Mes boucles, mes boutons,  
 J'eus de quoi rouler ma vie  
 Jusqu'au soir aux Porcherons.



QUAND viendrez-vous à Paris,

Dauphin, Dauphine chéris ?  
Vous verrez un beau tapage ,  
De cris & de chants joyeux.  
Notre espoir est votre ouvrage ,  
Vous le verrez dans nos yeux.



## A U T R E.

COUPLETS de Mademoiselle MANON & de son cher Amant , racollé par des Vendeux de chair humaine la veille de ses Nôces. Les lamentations de la Fille , son voyage héroïque à Fontainebleau , ses pleurs , son évanouissement , & enfin tout ce qui peut exciter la compassion des honnêtes Gens qui connoissent l'Amour , la pudeur , & le besoin qu'une Fille raisonnable a de faire un établissement sortable à son état & à son cœur.

Sur l'Air : Celui qui l'ont tué m'ont fait grand tort.

**D**E Manon l'aventure ,  
Va vous fendre le cœur.



La pauvre Créature  
Al aimoit Bel-humeur.

Prête à faire une fin honnêtement,  
V'la ti pas qu'on racolle son Amant.



CETTE triste nouvelle  
Fit petter son lacet ;  
Un Ami plein de zele  
Lui dressit un placet :

En quatre mots , au plus , tout expliqua ;  
Car il étoit , dit-on , presqu'Avocat.



MANON prend sa capotte ,  
Et met de gros souyers ,  
Elle trouffe sa cotte ,  
Et quitte son pagnier.

Puis à Fontainebleau s'acheminant ,  
S'en va trouver le Roi tout bonnement.



EN entrant, tout la frappe,  
Et rabat son caquet,  
Sotte comme une carpe  
Qu'est hors de son baquet.

Elle s'approche enfin sans voix, sans poulx,  
Et l'Amour la conduit à ses genoux.



LOUIS vit à ses larmes,  
Qu'al avoit du chagrin;  
D'un regard plein de charmes,  
Il le calma soudain.

L'y disant : Drès demain, & sans éclat,  
On vous rendra votre homme en bon état.



A U T R E.

*Sur la Convalescence du Roi.*

V I E N S me tenir lieu d'Apollon,  
Esculape, Dieu des Clysteres ;  
Que ta Canule, & ton Canon,  
Fiers instruments de tes mysteres,  
Me fassent chier sans effort  
Des Vers, & puants & sublimes,  
Tels que tous les jours il en sort  
Par les culs huilés des Minimes?



L O U I S avoit le cul bouché :  
Par la bouche il avoit beau prendre  
Du minoratif recherché ;  
Il périssoit faite de rendre.  
Quand un Mousquetaire à genoux,  
Seringue en main, vint par-derriere,

Et vise si bien par le trou ,  
 Qu'il rompt la fatale barriere.

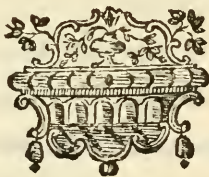


QUE vois-je?... Oh Ciel! c'est un étron,  
 Que la matiere en est louable!  
 Il est gros comme un fauciffon,  
 Et garniroit bien une table:  
 C'est l'œuvre du plus grand des Rois,  
 L'odeur, le goût sentent le Trône,  
 Et jamais un Anus bourgeois  
 N'en eût accouché sans matrône.



INSTRUMENT de notre bonheur ,  
 Etron, délice de la France,  
 Je te croquerois de bon cœur,  
 Si je t'avois en ma puissance :  
 Mais je vois Dumoulin ardent  
 Te regarder d'un œil d'envie :  
 Ciel ! il porte sur toi la dent,  
 En dépit de la Peironie.

MÉNAGE un si rare trésor,  
Arrête... La France t'en prie;  
Pourrois-tu bien donner la mort,  
A qui nous a donné la vie ?  
De ce sacré dépôt garant,  
Respecte un ragoût qui te tente.  
Songe que le Peuple l'attend,  
Grands yeux ouverts, bouche béante.



## A U T R E.

*Le Retour de M. DE LA TULIPE près  
de sa chere CATAUD, après vingt ans  
d'absence.*

Sur l'Air : *Va Manon ne pleure pu.*

## L A T U L I P E.

**R**Eçois dans ton galetas,  
Cataud, ton cher La Tulipe,  
Mais tu ne me répons pas ;  
Hélas ! qu'as-tu fait de ma pipe ?

## C A T A U D.

Alle est en bringue, ma foi,  
J'ons bien aute chose de toi.



Tu laissis dans mon giron,  
 En partant pour la Rochelle,  
 Un joli petit poupon,  
 Que j'ai nourri de mes mammelles.  
 Il fera bien ébobi,  
 De voir à sa mere un mari.



LA TULIPE.

Ce n'est pas moi qui l'ai fait,  
 Tu m'en coules, ma Mignonne ?  
 Va, j'ai rôti le ballet,  
 J'ai trop ménagé ta personne.  
 Conte tes emphygouris  
 A la Milice de Paris.



CATAUD.

Quoi ! d'une fille d'honneur  
 Voilà donc la récompense ?

Non, tu n'es qu'un suborneur :  
 Ah ! si j'avois su ta doutance,  
 J'en aurois fait, tatigoy,  
 Le fils d'un biau Garde du Roi.



UN Monsieur tout galonné,  
 (Peut-être avoit-il carrosse)  
 Venant pour me tâtonner  
 Aux Porcherons dans une noce,  
 Je l'y campis, toi présent,  
 Sur la face un moule de gant.



MON fils a par-tout le pas  
 Pour la taille & la figure ;  
 Son Parrain, le gros Thomas,  
 N'est pas de pu belle encolure.  
 Ce n'est pas tout ; pour l'esprit,  
 Tu vas voir comme il est genti.





IL lit comme un Procureur.  
De plus, il fait l'écriture,  
Il chante en magnier d'Acteur.  
Il danse comme une peinture :  
En maîtres depuis quinze ans,  
Faut qui m'en ait coûté vingt francs.



DES Maris c'est la terreur,  
Des Femmes c'est l'espérance ;  
De l'Amour il fait par cœur  
Les détours & la manigance :  
Enfin il est bon à tout,  
Il a servi chez la Cartou.



QUOI, ta Maîtresse aux abois  
N'émouve point ta nature !  
Si tu n'as pas piqué de moi,  
Prends-en de ta progéniture.

## L A T U L I P E.

Non, adieu, caquet-bon-bec,  
 Vous garderez votre paquet.

*Il sort.*

## M O N O L O G U E.

C A T A U D *seule.*

AMOUR, trop rude à mon cœur,  
 As-tu bien burlé ma vie?  
 Loin d'un perfide trompeur,  
 On gageroit que l'on l'oublie.  
 Mais quand je le revoyons,  
 J'ons du plaisir jusqu'aux talons.



## M O R A L E.

Vous, Marchandes de Sargnaux,  
 Et vous, belles Écoffeuses,  
 Gardez-vous de ces Farauds  
 Qu'ont la mine si doucereuse.  
 On s'égare, on s'ébarlu,  
 Et la tête emporte le cu.

AUTRE.

A U T R E.

**M**ALGRÉ la bataille  
Qu'on donne demain,  
Çà faisons ripaille,  
Charmante Catin :  
Sans lire au Grimoire  
Du sombre avenir,  
Attendant la gloire,  
Prenons du plaisir.



**N**ARGUANT tes Compagnes,  
Méprisant leurs vœux,  
J'ai fait trois campagnes  
Rôti de tes feux.  
Méritant la pomme,  
Tu reçus ma foi ;  
Et jamais rogomme  
Ne fut bu sans toi.

M

Si la Hallebarde

Je puis mériter ,  
 Près du Corps-de-garde  
 Je te fais planter ;  
 La boucle à l'oreille ,  
 Le chignon cardé ,  
 La fine dentelle ,  
 Le foulier brodé.



Tiens, serre ma pipe ,  
 Aussi mon briquet ;  
 Car si la Tulipe  
 Fait le noir trajet ,  
 Je veux que toi seule  
 Dans le Régiment ,  
 Ait le brûle-gueule  
 De son cher Amant.



RENCOGNE tes larmes  
 Charmante Catin ,

Au nom de tes charmes  
Avale ton vin.  
Mais déjà des Bandes  
J'entends les tambours ;  
Honneur , tu commandes ?  
Adieu , mes amours.



## A U T R E.

A I R : *noté N<sup>o</sup> IV.*

O U I, s'il est doux de plaire,  
 Il est plus doux d'aimer ;  
 Vénus regne à Cythere  
 Et s'y laisse enflammer.

Le papillon plaît aux fleurs les plus belles,  
 Toutes reçoivent ses vœux.

Qu'il est à plaindre ! il n'aime aucune d'elles,  
 Il en jouit sans cesse, il n'est jamais heureux.

Oui, s'il est doux, &c.

2<sup>e</sup> C O U P L E T.

*Sur l'Air de la reprise.*

Tous les plaisirs de Thémire coquette,  
 Ne valent pas un desir ;

Elle aime enfin, son ame est satisfaite,  
 Et son bonheur commence à son premier soupir.

Oui, s'il est doux, &c.

## A U T R E.

**L** I C A S auprès de ma Bergere  
 Est toujours gai, vif, amusant;  
 Pour moi, qui crains de lui déplaire,  
 Je la regarde en soupirant.  
 Il plaît, je ne plaïs pas de même;  
 La raison, hélas ! la voici :  
     C'est que je l'aime ,  
 C'est que je l'aime plus que lui.



**I** L loue avec esprit la Belle,  
 D'un bouquet il croit la parer ;  
 Jamais je n'ose parler d'elle,  
 Et je ne fais que l'admirer.  
     Il plaît, &c.



**I** L est content de sa Mufette,  
 Il en fait retentir nos bois ;

Quand j'accompagne ma Lifette,  
Je tremble de couvrir sa voix.

Il plaît, &c.



QUAND elle vient tard à la danse,  
A chacun il dit son tourment ;  
A ma tristesse, à mon silence  
Seuls, on peut m'en connoître Amant.

Il plaît, &c.



MA Belle égara sa houlette,  
Il la rendit, s'en paya bien ;  
J'ai sauvé la vie à Lifette,  
Et d'elle je n'exigeai rien.

Il plaît, &c.





A U T R E.

Sur l'Air : *Je voyois sans être inquiète.*

**D'**AIMER faire mon bien suprême  
Lorsque d'autres n'en font qu'un jeu ;  
Craindre beaucoup, espérer peu,  
En amour, voilà mon système.



AIMER toujours celle que j'aime,  
L'aimer pour elle & non pour moi ;  
De son vouloir faire mon roi,  
En amour, voilà mon système.



JUSQUES au sein du bonheur même  
Desirer d'aimer encor plus,  
Et jouir de tendres refus,  
En amour, voilà mon système.



## A U T R E.

Sur l'Air : *Tout consiste dans la maniere.*

**A**MANTS qui soupirez sans cesse,  
 Et qui faites bâiller l'Amour,  
 Ayez de l'esprit, de l'adresse;  
 Il en faut pour faire sa cour.  
 Tout consiste dans la maniere  
 Et dans le goût,  
 Et c'est la façon de le faire  
 Qui fait tout.



ON ne séduit point une Belle  
 En rendant son esprit jaloux ;  
 N'en ayez jamais auprès d'elle,  
 Faites qu'elle en ait avec vous.  
 Tout consiste, &c.



COLIN aime, il demande à Life

Un seul baïser qu'il n'obtient pas,  
Tandis que Damon qu'on méprise,  
Sait mettre à profit un faux pas.  
Tout consiste, &c.



LISE, en faisant bonne défense,  
Se fâche & veut punir Damon;  
Il ajoute tant à l'offense,  
Qu'il fait obtenir son pardon.  
Tout consiste dans la maniere  
Et dans le goût,  
Et c'est la façon de le faire  
Qui fait tout.



## A U T R E .

Sur l'Air : *Délicat , constant , &c.*

L'AMOUR & le Dieu de la Treille,  
Essayerent sur moi leurs droits ;  
L'Amour s'arme d'une bouteille,  
Et laisse à Bacchus son carquois.  
Ah ! que l'Amour a de puissance !  
Il me fit aimer un moment  
Le vin que me verfoit Hortense,  
Bacchus l'eût tenté vainement.



A U T R E.

Air : *De Lefebvre, Organiste.*

**M**A Cabanne me semble un Louvre  
 Depuis que ma Thémire a daigné l'embellir ;  
 Et son image ici , peinte par le plaisir ;  
 Est le charme que j'y découvre.



A chaque instant je crois l'entendre ,  
 Me dire tendrement qu'il ne faut point aimer ;  
 L'Amour , qui dans ses yeux est sûr de tout charmer,  
 L'ordonne ; à quoi bon te défendre ?

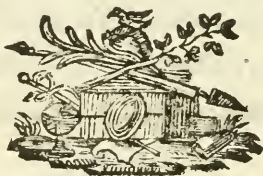


LES accents de sa voix légère,  
 Me semblent répétés par l'oiseau que j'instruis ;  
 Celle qu'elle a flattée, est d'entre mes brebis  
 Celle qu'à présent je préfère.



UN doux baiser que j'obtiens d'elle ,  
M'affure qu'elle est tendre , & promet des plaisirs ;  
Mais de nouveaux transports , de plus ardens desirs ,  
Me la font éprouver cruelle.

DE sa rigueur je veux me plaindre ,  
Par un tendre sourire elle fait me calmer ;  
Même par ses refus elle a l'art d'allumer  
L'ardeur qu'elle voudroit éteindre.



A U T R E.

Sur l'Air: *Tous nos matins, &c.*

**D**E froideur à tort je l'accuse,  
Je dois en juger autrement;  
Ce qu'à ses sens elle refuse,  
Tourne au profit du sentiment:  
Malgré son goût, je la possède;  
Dieux! quel triomphe est plus charmant!  
Je le vois, ce n'est qu'à l'Amant,  
Et non à l'Amour qu'elle cede.



## A U T R E.

## LA BELLE INDIFFÉRENTE,

AIR *noté N<sup>o</sup>. V.*

**L**A jeune Thémire est charmante,  
 Ses yeux font vifs, brillants & doux,  
 Sa taille nous enchante tous :  
 Mais Thémire est indifférente.  
 Oublions ce qu'elle a d'appas,  
 Songeons qu'elle ne m'aime pas,



JAMAIS le Printemps ne colore  
 Roses plus belles que son teint,  
 Souris naïfs, air enfantin,  
 L'Amour l'embelliroit encore,  
 Oublions, &c.



SA voix est faite pour séduire ;



Ses sons touchants vont droit au cœur,  
Certain je ne fais quoi vainqueur  
Fait qu'en l'écoutant on soupire.

Oublions, &c.



EN vain, aimerois-je Thémire,  
Hélas! Thémire n'aime rien;  
Elle s'amuse avec son chien,  
Lorsque je lui peins mon martyre.

Oublions, &c.



UN jour je lui donne une rose,  
Elle n'en para point son sein;  
Chacun devina mon chagrin,  
Elle m'en demanda la cause.

Oublions, &c.



JE lui fis une Chançonnette,  
À toute autre j'en refusois;  
Pendant que je la lui chantois,

Elle rioit avec Lifette.

Oublions, &c.



MAIS, Dieux! j'apperçois ma Bergere,  
Sa présence charme mes sens;  
Quel trouble, quel plaisir je sens!  
Que mon projet est téméraire!  
Qu'elle m'aime ou ne m'aime pas,  
Pourrois-je oublier ses appas?



AUTRE.

A U T R E.

*Air de Table.*

**E**NIVRÉ du jus de la Treille,  
D'un tranquille sommeil je goûtois les douceurs;  
L'Amour m'apperçoit, il m'éveille,  
Et me dit, qu'à jamais je perdrois ses faveurs,  
Pour calmer sa fureur extrême,  
Je lui chantai d'un air badin,  
Peut-on boire trop de vin  
Lorsque l'on boit à ce qu'on aime?  
Peut-on, &c.



## A U T R E.

Sur l'Air : *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

L I S O N, avec tant de talents,  
 Pourquoi te vois-je tant de charmes?  
 Du cœur, de l'esprit ou des sens,  
 J'ignore qui te rend les armes.

## A U T R E.

Sur l'Air : *Comme ici-bas, &c.*

U N jour l'Aimant tint au Fer ce langage:  
 Ne m'aimez plus, ou craignez mon courroux.  
 Ah! dit le Fer, si mon feu vous outrage,  
 Mon cher Aimant, pourquoi m'attirez-vous?



---

R O M A N C E .

A I M O N S - N O U S , ma chere Thémire,  
Pourquoi craindre de t'enflammer ?  
On ne sent bien que l'on respire ,  
Que par le plaisir de s'aimer.

G A R D E S - T O I bien de te défendre  
Du penchant à tout accorder ;  
La raison défend de se rendre ,  
Le plaisir te dit de céder.

S E R O I S - J E toujours la victime  
De tes préjugés dangereux !  
La tendresse n'est pas un crime ,  
La sagesse est l'art d'être heureux.

Pour notre bonheur, la nature  
Nous a fait présent des desirs ;  
C'est manquer son but, je t'assure,  
Que n'en pas faire des plaisirs.





# LES VŒUX INUTILES,

*Cantatille,*

*Mise en Musique par M. LEFEBVRE,  
Organiste de S. Louis.*

FILS cruel d'une tendre Mere,  
Amour! cesse de m'enflammer;  
Fais, qu'en perdant l'espoir de plaire,  
Je perde le desir d'aimer.



JE n'en faurois douter, Thémire  
Est insensible à mon ardeur;  
Dans ses beaux yeux je fais bien lire,  
Hélas! je n'y vois que froideur.



FILS cruel d'une tendre mere,  
Amour! cesse de m'enflammer;

Puisque Thémire craint d'aimer,  
Ote-lui le pouvoir de plaire.



MAIS j'implore un Tyran qui rit de mes soupirs,  
Et s'applaudit de sa victoire,  
Nos larmes font sa gloire  
Autant que nos plaisirs :

L'Amour n'est-il Amour, qu'en comblant nos desirs ?



O toi que l'on appelle & que l'on craint d'entendre,  
Triste raison, viens dans mon cœur  
Combattre l'amour le plus tendre :  
Qu'il en coûte de se défendre  
D'un si charmant vainqueur !



QU'ENTENDS-JE ! quoi ? tu m'es aussi cruelle,  
A l'Amour tu prêtes des traits :  
Loin d'effacer de trop puissants attraits,  
Tu me réponds, ah ! que Thémire est belle !





REGNE, Amour, régnez, desirs,  
La raison ferre mes chaînes :  
Amour, quels sont tes plaisirs !  
On chérit jusqu'à tes peines.



JE fais des vœux superflus,  
Tout me dit que je l'adore ;  
Souhaiter de n'aimer plus,  
N'est-ce pas aimer encore ?



REGNE, Amour, régnez, desirs,  
La raison ferre mes chaînes :  
Amour, quels sont tes plaisirs !  
On chérit jusqu'à tes peines.



TU demandes, Philis, combien je t'aimerai :  
Hélas ! puis-je savoir le temps que je vivrai !

F I N.





# T A B L E

## D E S P I E C E S

Contenues dans ce Volume.

---

### P R E M I E R E P A R T I E.

---

#### É G L O G U E S.

<i>AU déclin d'un beau jour, &amp;c.</i>	page 1
<i>Quel mélange charmant de fleurs, &amp;c.</i>	8

#### F A B L E S E T A L L É G O R I E S.

<i>Certain Chymiste assez habile, &amp;c.</i>	15
<i>Bacchus &amp; la Beauté qu'on adore à Cythere,</i>	17
<i>Dans le cabinet de Sedaine,</i>	18
<i>Chez les Hurons, &amp;c.</i>	19
<i>Durant une chaleur brûlante;</i>	20
<i>Un Renard amoureux, &amp;c.</i>	22

<i>Un Rossignol , &amp;c.</i>	23
<i>Un Moineau demi-mort , &amp;c.</i>	26
<i>La diligente Abeille , &amp;c.</i>	27
<i>Deux Amours , &amp;c.</i>	29

## C O N T E S.

<i>Une dupe de Saint François ,</i>	31
<i>Près d'un Mari jaloux ,</i>	32
<i>Pour avoir des enfants ,</i>	33
<i>Certain Béat ,</i>	34
<i>Un Commerçant , &amp;c.</i>	40
<i>Rien n'est tel que l'Amour , &amp;c.</i>	50
<i>Un vieux Curé ,</i>	60
<i>Dame Alix , &amp;c.</i>	61

## RÉFLEXIONS, SENTENCES; MORALITÉS.

<i>C'est à tort , &amp;c.</i>	62
<i>Suivez l'avis , &amp;c.</i>	63
<i>Vous qui croyez , &amp;c.</i>	ibid.
<i>Quand je me demande ,</i>	64
<i>La naissance , &amp;c.</i>	ibid.
<i>Oui , telle fut ma destinée ,</i>	65
<i>Que je plains un homme d'esprit!</i>	ibid.

<i>Sans mépriser, &amp;c.</i>	66
<i>Trop timide,</i>	ibid.
<i>Des traits d'amour,</i>	67
<i>Accuser un vieillard, &amp;c.</i>	68
<i>Les beaux esprits,</i>	ibid.
<i>Vous placer,</i>	69
<i>De plaisanter,</i>	70
<i>Laiſſons au vulgaire,</i>	ibid.
<i>Maman me prône,</i>	71
<i>Rendez-moi mon honneur,</i>	ibid.
<i>On s'informe,</i>	72
<i>Chaque jour,</i>	ibid.
<i>Pour obtenir,</i>	73
<i>Cet avis,</i>	ibid.
<i>Depuis l'aveu,</i>	74
<i>Je vous aime,</i>	75
<i>L'amour est un besoin,</i>	76
<i>Le cœur le plus, &amp;c.</i>	ibid.
<i>Quand je songe,</i>	77
<i>Pour me faire oublier,</i>	ibid.
<i>Tête à tête,</i>	78
<i>Pour plaire,</i>	ibid.
<i>En jurant,</i>	79
<i>Quand fixé,</i>	ibid.

<i>Revenez sous mes doigts ,</i>	80
<i>J'attends ici Climene ,</i>	ibid.
<i>Minerve en vous voyant ,</i>	81
<i>Je ne me plais ,</i>	ibid.
<i>Tu peins Thémire ,</i>	82
<i>Par-tout , &amp;c.</i>	ibid.
<i>C'est par un secours ,</i>	83
<i>Vénus trouvant ,</i>	ibid.
<i>Nul ne pourra ,</i>	84

## MADRIGAUX, OU COUPLETS.

<i>Pour me frauder ,</i>	85
<i>Jurer de remplir ,</i>	ibid.
<i>Croyez-moi ,</i>	86
<i>Je ne crains pas ,</i>	ibid.
<i>De son repos ,</i>	87.

## C H A N S O N S.

<i>Dans un bosquet ,</i>	88
<i>Dieux! &amp;c.</i>	89
<i>Le beau Berger Tircis ,</i>	92
<i>Écoutez ma leçon ,</i>	95
<i>Si l'on peut compter ,</i>	97

DES PIÈCES. 105

<i>Délicat , &amp;c.</i>	98
<i>Il est un Berger sincere ,</i>	100
<i>Quand tous deux ,</i>	103
<i>Qu'importe ,</i>	104
<i>Pons dans la Maison ,</i>	106
<i>Dans les Gardes ,</i>	109
<i>Vous m'avez su charmer ,</i>	113
<i>Charmanes fleurs ,</i>	115

STANCES.

<i>Descends , Muse ,</i>	116
<i>L'amour est un perfide ,</i>	119

ÉPIGRAMMES.

<i>Pour chanter certain Grand ,</i>	120
<i>Apprends pourquoi ,</i>	ibid.
<i>Lorsque votre Mere ,</i>	121
<i>Croyez-moi ,</i>	ibid.
<i>Graces aux soins ,</i>	122
<i>Puisque tu ne rends pas ,</i>	ibid.
<i>Tu me fais demander ,</i>	123
<i>Qui nieroit ,</i>	ibid.
<i>La foudre ,</i>	124
<i>Qu'on dise après ,</i>	ibid.

<i>Pourquoi donc ;</i>	125
<i>L'envie est un crime ;</i>	ibid.
<i>Le petit Peintre ,</i>	126
<i>Admironz tous l'esprit ;</i>	ibid.
<i>Jean a-t-il de l'esprit ,</i>	127
<i>Un Duc vieux ,</i>	ibid.
<i>Si mon riche voisin ;</i>	128
<i>Amant de la vieille Glicere ;</i>	ibid.
<i>Vieille Folle ,</i>	129
<i>Convaincu que Philis ,</i>	ibid.
<i>Privé d'imagination ,</i>	130
<i>Si moins vaut ,</i>	ibid.
<i>Gerin n'avoit-il pas raison ,</i>	131
<i>Pourquoi me fais-tu ,</i>	ibid.
<i>Doris ,</i>	132
<i>Sous ses ponpons ,</i>	ibid.

## QUATRAINS.

<i>Trop timide ,</i>	133
<i>Transfuge ,</i>	ibid.
<i>Parle , mon Livre ;</i>	ibid.

## TRIOLET.

<i>Entre vous trois ,</i>	134
---------------------------	-----



## DES PIÈCES.

207

## ÉPITAPHES.

<i>Ci gît qui crut,</i>	135
<i>Ci gît une Chienne jolie,</i>	ibid.
<i>Celui qui gît ici,</i>	136
<i>Ci gît qui n'eut,</i>	ibid.
<i>Ci gît dont tous,</i>	137
<i>Sous ce Marbre,</i>	ibid.

## ÉNIGME.

<i>Je n'ai jamais été,</i>	138
----------------------------	-----

## SECONDE PARTIE.

## ÉPITRES.

<b>P</b> ermettez-moi,	139
<i>Dans un tête-à-tête,</i>	143
<i>Oui, vous avez,</i>	145
<i>Toi qui fais,</i>	147

## R É F L E X I O N S , M O R A L I T É S .

<i>De ses plaisirs,</i>	150
<i>Je crains mille fois,</i>	ibid.
<i>Si l'Etre bienfaisant,</i>	151
<i>S'acheminer au monument,</i>	ibid.
<i>Un Cuisinier,</i>	152
<i>Deris avoit un instrument,</i>	153

## M A D R I G A U X .

<i>Las des caprices,</i>	155
<i>En riant,</i>	156
<i>Les vers, &amp;c.</i>	ibid.
<i>L'amour t'offre,</i>	157.

## É P I G R A M M E S .

<i>Ces jours passés,</i>	158
<i>Mon Rapporteur,</i>	ibid.
<i>Églé, pour me ravir,</i>	159
<i>Un Florentin,</i>	ibid.
<i>Par un deuxième,</i>	160
<i>En compagnie,</i>	161
<i>Une jeune Veuve,</i>	ibid.

## Q U A T R A I N S .

## QUATRAINS.

<i>Vous avez paru,</i>	162
<i>Le Peintre a bien saisi,</i>	ibid.

## CHANSONS.

<i>En buvant le brandevin,</i>	163
<i>De Manon l'aventure,</i>	166
<i>Viens me tenir,</i>	169
<i>Reçois dans ton galetas,</i>	172
<i>Malgré la bataille,</i>	177
<i>Oui, s'il est doux,</i>	180
<i>Licas auprès,</i>	181
<i>D'aimer faire mon bien,</i>	183
<i>Amants qui soupirez,</i>	184
<i>L'amour &amp; le Dieu,</i>	186
<i>Ma Cabane,</i>	187
<i>De froideur,</i>	189
<i>La jeune Thémire,</i>	190
<i>Enivré du jus,</i>	193
<i>Lison avec tant,</i>	194
<i>Un jour l'aimant,</i>	ibid.

210 TABLE DES PIÈCES.

ROMANCE.

*Aimons-nous.* 195

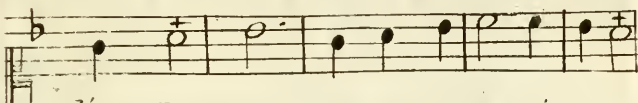
CANTATILLE.

*Fils cruel.* 197

Fin de la Table.



*Dans un Bosquet près*



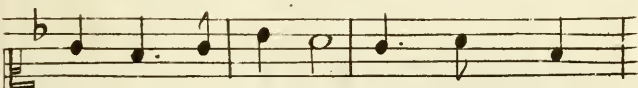
*d'un Hameau, Lucas caressoit Isa:*



*= beau, La jeune Bergere, d'une main se*



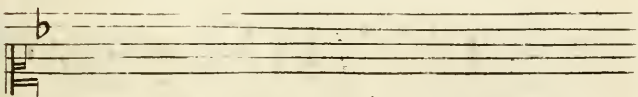
*= vere le repoussoit, Le nommant teme =*



*= raire, Et lui juroit Qu'elle ap =*



*= pelle - roit.*

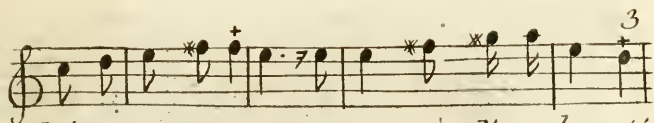


N. 2.

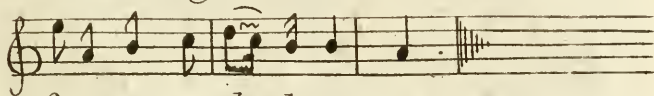
Dieux! que j'étois ignorante,  
 en core au dernier printems, Et que je de-  
 viens Scavante, En touchant à quatorze  
 ans! Mais tout cela me chagrine Et me  
 reduit aux abois; Car si maman me de-  
 vine, Je n'irai plus Seule aux bois.

N. 3.

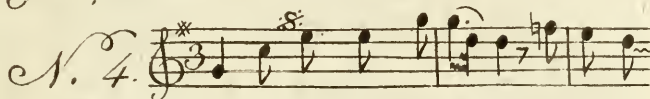
Le beau Berger Tircis dans  
 un bois Solitaire, pour finir Ses soucis con-



*duisoit sa Bergere. Amour, près d'une beauté*



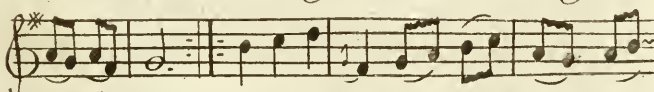
*fiere, Ce sont la de tes tours.*



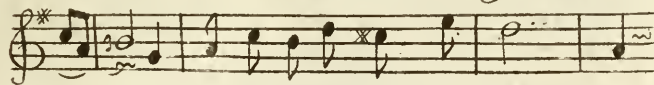
*Oui, S'il est doux de plaire, Il est plus*



*doux d'aimer, Venus regne a Cithere, Et S'y lais*



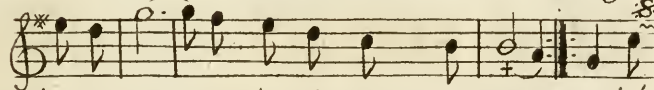
*= se enflamer. Le Papillon plait aux fleurs les*



*plus belles, Touttes reçoivent ses vœux, Qu'il*



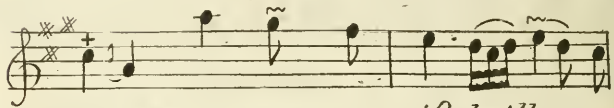
*est a plaindre ! il n'aime aucune d'elle, Il en jou*



*= it sans cesse et n'est jamais heureux. Oui s'il*

N. 5. 

*La jeune Themire est char-*



*= mante, Ses yeux sont vifs, brillants et*

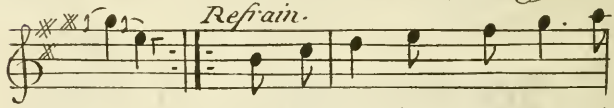


*doux, Sa taille nous enchante*

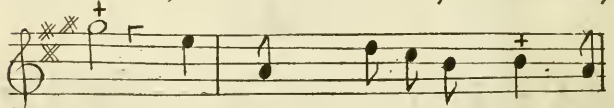


*tous, Mais Themire est indiffe-*

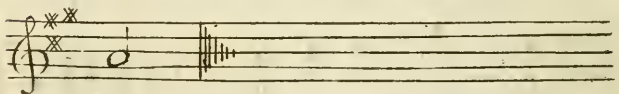
*Refrain.*



*= rente ; Oublions ce qu'elle a d'ap-*



*= pas, Songeons qu'elle ne m'aime*



*pas.*







FL. 3-10-56

PQ  
1814  
L45A17  
1753

Lainez, Alexandre  
Poësies

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

